Christian MARIA

Le Mystère de Falicon

roman

c.m.c

christian-maria-création

http://www.christian-maria.fr

ISBN : 2-9521957-8-1
EAN : 9782952195782

A Axel, *lou miéu pichin gari*

La commune de Falicon, aujourd'hui intégrée dans la Métropole Nice-Côte d'Azur, est située au nord de la ville de Nice. On y trouve un charmant village provençal et une pyramide construite à une date indéterminée, sur l'aven de *La Ratapignata* (grotte de la chauve-souris). L'avocat italien Domenico Rossetti, au début du XIX^{e} siècle, a chanté la grotte dans un poème intitulé *La Grotta di Monte-Calvo,* (la grotte du mont Chauve). La mystérieuse pyramide, inscrite depuis 2007 au titre des monuments historiques, est chargée de mystères. Elle a inspiré, en 1953, l'écrivain anglais Dennis Wheatley pour son roman : *To the Devil, a Daughter* (Au diable, une Fille), et elle aurait accueilli au XX^{e} siècle les séances rituelles du mage Aleister Crowley. Elle a aussi inspiré l'auteur de ce roman.

Chronologie des romans de l'auteur
à travers le XVI^{e} siècle

La Pala
L'Avocat des Gueux
La Passion de Mathieu d'Anvers
Le Secret des Princes
La Gorgone
Le Mystère de Falicon
Route Pagarine
Le Testament de Canavesio
La Félonie des Grimaldi

I

L'Impétrant

Gravure de Durer

1

Nice, au mois de mars de l'an 1536. Les nouvelles que le comte de Montreil faisait parvenir au seigneur Badat[1] étaient catastrophiques :

« *Je me doutais, avec la mort du dernier Sforza[2], que la guerre allait pointer son nez. Sachez que c'est à présent chose faite. Le roi François[3] n'a pas tardé à faire valoir ses droits sur le duché de Milan, et c'est par la force qu'il a décidé de s'approprier la Lombardie. Notre duc, en toute loyauté, a autorisé son armée à passer par nos terres. Il nous a encouragés à lui faire bon accueil et nous avons benoîtement fraternisé avec les officiers du roi. Mais nous nous sommes trouvés bien marris, lorsqu'ils ont subitement retourné leurs armes contre nous. De nombreux capitaines qui ne savaient plus que faire ont capitulé. Les portes de Chambéry ont été ouvertes le vingt-quatrième jour du mois de février. La forteresse de Montmélian, comme d'autres châteaux, s'est rendue sans combat. Et la résistance que nous avons organisée, à Conflans, a cédé. Nos fiefs, vallée après vallée, sont tombés entre les mains des Valois. Le Piémont et les Terres Neuves de Provence[4], mon cher ami, peuvent être attaqués et le roi François, dans tous nos états, peut imposer sa volonté. Je le crains, car les armées*

---

[1] Jean Badat : noble niçois connu pour avoir laissé une chronique en langue niçoise de la vie à Nice au XVI^e^ siècle.

[2] François II Sforza, duc de Milan est mort en 1535. Resté sans postérité, le Duché est revenu à l'Empire, c'est-à-dire à Charles Quint, le suzerain naturel en droit féodal.

[3] François I^er^, fils de Louise de Savoie, était le neveu du duc Charles III de Savoie, ou Charles II selon d'autres historiens.

[4] Nom donné au comté de Nice par l'administration ducale au XV^e^ et XVI^e^ siècles.

impériales retenues au levant, pour combattre les Ottomans, ne peuvent pas nous venir en aide. L'alliance impie, tissée entre le roi de France et le sultan Soliman, joue puissamment en notre défaveur. »

Le seigneur niçois, ainsi prévenu de ce qui se passait dans les Alpes, ne fut nullement étonné de l'arrêté promulgué par Claude Lascaris, gouverneur de la Provence[5]. Il ne fût pas étonné, mais fût fortement courroucé par la mise sous séquestre des biens que les Niçois possédaient dans le Royaume.

— Maudit soit Lascaris, dit-il aux syndics[6] réunis en séance extraordinaire. Rien de bon ne sortira jamais des contes de Vintimille !

Il affirma, face aux regards inquiets, que la mise sous séquestre de leurs biens était un vol.

— Le roi vole nos propriétés !

Il poursuivit en dénonçant la façon dont le gouverneur français leur avait signifié cette décision : un placard planté près du village de Saint-Laurent, sur le bord du Var[7] :

— Un placard qui est une provocation et une insulte !

Et lorsque la colère emporta l'assemblée, il proposa à la milice bourgeoise d'aller mettre à bas le maudit poteau.

— Charles de Montreil, s'il avait été là, ferait de même, répéta-t-il pour assoir la légitimité de sa décision. Je vous assure qu'il ferait de même.

C'est près du pont neuf, qu'il donna rendez-vous aux cavaliers de la milice : Galléan, Riquier, Castellar, Gorbio, Chiabaud, Laugier, Blancardi, du beau monde avec armes et

---

[5] Claude Lascaris de Savoie-Tende, comte de Tende et de Vintimille, gouverneur de la Provence pour le compte de François I^er^. Il a prononcé, le 10 mars 1536, la mise sous séquestre des biens détenus par les Niçois dans le royaume de France.

[6] Les syndics ou consuls étaient les membres du conseil municipal d'une cité.

[7] Un placard placé au bord du Var a annoncé aux Niçois la décision prise par François I^er^, le 10 mars 1536, de mettre sous séquestre tous les biens qu'ils possédaient dans le royaume de France.

montures. Un huitième cavalier, qui se démarquait par sa jeunesse et sa mise négligée, attirait spontanément l'attention des passants, mais personne ne s'en émouvait, car c'était un jeune voyou que Badat recrutait parfois pour accomplir une basse besogne.

— Allons le mettre bas !

Au signal donné, la troupe s'ébranla. Elle chassa les cochons attroupés autour de la chapelle des Antonins et passa le pont surmonté d'une tour à péage. Elle traversa la bourgade construite sur la rive droite du Paillon, longea le couvent des observantins, puis s'engagea sur une route en soulevant des nuages de poussière. Elle passa la porte du *Barri*[8] en poussant les gueux vers les bas-côtés : jamais, les paysans n'avaient vu de nobles cavaliers aussi pressés.

— C'est à croire qu'ils vont faire la guerre !

Elle traversa vivement le gué du Magnan dont les eaux étaient basses, puis se dirigea vers Carras en donnant au jeune voyou un sentiment de puissance qui lui plaisait infiniment. Elle fit une pause sur la berge orientale du Var pour laisser les chevaux s'abreuver et les cavaliers inspecter la rive opposée[9]. N'y apercevant aucune garde, elle passa précautionneusement le fleuve et s'arrêta sous le village de Saint-Laurent, face à un pieu supportant le fameux placard. Les regards des cavaliers se fixèrent un long moment sur le texte, qui avait été explicitement orienté vers le comté de Nice. Le seigneur Badat, afin que tous en comprissent véritablement le sens, en fit une lecture à haute voix. Il se tourna ensuite vers ses compagnons pour écouter leurs critiques indignées.

— Inacceptable !

— François d'Angoulême nous déclare la guerre !

---

[8] Mur fortifié et muni d'une tour qui barrait la plaine côtière pour s'opposer à une invasion française.

[9] Le fleuve Var faisait alors office de frontière entre le royaume de France et les États de Savoie.

Lorsque le jeune voyou demanda ce que signifiait ce charabia, Jean Badat lui répondit que le roi avait dérobé les biens que les Niçois possédaient dans le Royaume et qu'il élargissait, à tous les habitants du comté de Nice, le pouvoir juridique du parlement d'Aix.

— Il nous vole nos propriétés... Comprends-tu ? Il nous vole nos propriétés et il veut nous obliger à porter nos chicanes à la cour de justice de Provence.

Le jeune homme lâcha aussitôt son injure récurrente :

— Pouòrca pétan[10] !

Il dit qu'il trouvait injuste, même s'il n'en possédait pas, que les vignes, les pâtures et les bois, hérités ou achetés par les Niçois, du jour au lendemain, ne leur appartiennent plus.

— Ce maudit placard, dit Badat, tu vas le déterrer et le jeter dans le fleuve.

— Pouòrca pétan! Je vais le faire !

Aussitôt dit, aussitôt fait : le voyou plaqua sa poitrine contre le pieu. Il le branla à dextre et à sénestre jusqu'à le déstabiliser. Il le tira de terre sous les hourras de la troupe, le souleva au-dessus de sa tête, puis le jeta dans le fleuve. Voilà ce qu'il fit, en échange d'un gros en argent, du poteau planté par les officiers de *Chouà lou Primou*[11].

Il se rendit, au lendemain de cette lucrative journée, dans la meilleure auberge de la cité niçoise, s'attabla dans la salle bondée, et commanda un repas princier :

— Du pain frais ! Du lapin ! De la poularde ! Du vin ! Le meilleur !

Il mangea et but en songeant à son beau-père qui s'obstinait à vouloir l'initier au métier de la pêche.

— Plutôt mourir que d'embarquer sur une tartane, marmotta-t-il. Plutôt mourir que de tirer les filets. Plutôt mourir

[10] Expression niçoise pouvant signifier : cochonne de putain.
[11] François Premier en langue niçoise.

que d'être ballotté par les flots et de respirer l'odeur écœurante des poissons.

Il pensa ensuite à sa mère qui était morte en le mettant au monde. Qui était-elle ? D'où venait-elle ? Ne pouvant apporter de réponse, il haussa mécaniquement les épaules et rogna le dernier pilon de la volaille.

— Pouòrca pétan!

C'était si bon d'avoir le ventre plein et l'esprit délié par le doux breuvage, qu'il rota de façon sonore. Il frappa gaillardement ses mains l'une contre l'autre, commanda un second pichet, et emplit son gobelet à ras-bord. Il fit claquer sa langue dans son palais : ce n'était pas tous les jours qu'il pouvait se payer du vin de Villars à l'auberge du Loup Blanc. Il grogna sourdement contre les regards qui trahissaient l'irritation des bourgeois à son égard, mais il n'aurait certainement rien dit, ni rien fait, si un homme, en accompagnant son verbe du geste utilisé pour chasser les mouches, ne lui avait demandé de se pousser.

— Place !

Cela provoqua, chez le jeune grigou, une grande colère. Il jura, se leva, planta son regard dans celui de l'importun, et, emporté par l'effet de la boisson, lui donna un coup de tête.

— Pouòrca pétan!

Poussé par l'animal féroce qui grondait en lui, il frappa l'inconnu jusqu'à ce qu'il fût à terre. Il gonfla ensuite orgueilleusement la poitrine et clama aux buveurs ébahis qu'il était le plus fort.

2

Jean Badat dit, à plusieurs reprises, que le jeune homme était un fieffé coquin, mais cela ne semblait pas déranger monsieur de Falicon qui désirait absolument le voir.

— Un coquin qui a fui la barque de pêche de son beau-père, un coquin qui ne tient pas en place sur le banc d'une tartane ou derrière un établi, un coquin incapable de faire un travail qui nécessite patience et précision, un gredin qui a envie de se battre et qui se bat pour un rien, un mot qu'il interprète comme une offense, un regard qu'il pense hostile, une bousculade inopinée... Le juge, s'il ne se repend pas, le gardera en prison.

Monsieur de Falicon acquiesça. Il ne pouvait pas contredire Jean Badat, car le jeune homme était connu de Nice à Villefranche et de Villefranche à Contes, pour chercher querelle et faire des mauvais coups. Son secrétaire l'avait informé de ses échauffourées avec les hommes du Mascoïnat, les marins ou les bouchers : « les plaies et les bosses ne le détournent pas du plaisir de provoquer une bagarre et de faire pisser le sang. »

— C'est à croire qu'un diable est en lui, dit le seigneur niçois en jetant un regard sombre à son interlocuteur. Le comte de Montreil, s'il était resté à Nice, aurait tenté d'en faire un soldat, mais il est parti guerroyer en Savoie.

— Je cherche, moi aussi, un gaillard pour en faire un soldat, dit monsieur de Falicon qui ne semblait absolument pas gêné par les néfastes antécédents du prisonnier.

Badat toussa pour chasser une irritation qui avait pris naissance dans sa gorge : il n'appréciait pas ce curieux personnage et le mystère qui l'entourait. Mais que lui reprochait-il, au juste ? Pouvait-il raisonnablement lui imputer la disparition de jeunes bergères dans les vallées des Paillons ? Devait-il

prendre en considération les racontars colportés par les gueux ? Il plissa les lèvres en songeant que son ressentiment ne reposait sur aucun fait établi : cet intendant des moines noirs ne bénéficiait-il pas, depuis des années, de la confiance de l'abbé de Saint-Pons et des Marquesan[12] ?

Il inspira plus profondément pour chasser la réticence qu'il éprouvait à l'égard du visiteur, puis, nonobstant ses réserves, décrocha une clef pendue au mur de la salle des gardes. Il alluma une chandelle, invita ce dernier à le suivre, et le conduisit par un escalier vers le sous-sol de la viguerie. Il descendit lentement les marches creusées par les milliers de passages pour s'engager dans un couloir donnant accès à des cellules.

— Il est sauvage, dit-il encore. Il est sauvage, mais il n'est pas dénué d'intelligence.

— Je désire en faire un soldat, répéta l'intendant des moines noirs.

— Faites-en un soldat, conclut Badat en tournant la clef dans une serrure. Nous en aurons besoin... Car la guerre est à nos portes.

L'obscurité, dans laquelle le jeune homme était plongé, l'empêcha de reconnaître immédiatement les visiteurs. Il frotta ses yeux à l'aide de ses poings puis, grâce à la lumière de la chandelle, reconnut la silhouette du seigneur niçois. Il émit un grognement, condensé de son opinion sur ce capitaine de la milice qui l'avait conduit au cachot. Il scruta ensuite le visage de la seconde personne, pensa d'abord ne l'avoir jamais vue, puis se ravisa en prononçant sourdement :

— Monsieur de Falicon...

Il écouta ce dernier le questionner et il lui répondit d'un jet, comme il avait l'habitude de le faire :

---

[12] La seigneurie de Falicon appartenait à l'abbaye bénédictine de Saint-Pons dès 1247. Honoré Marquesan (ou Marchesan) acquiert, en 1432, une partie des droits.

— *Me s*ùoni *« Jouan-de-la-Couala » e siéu de Villafranca*. Je me nomme Jean-du-Col et je suis de Villefranche. C'est comme ça qu'on m'appelait, lorsque j'étais enfant, à Villefranche. C'était à cause de ma mère qui m'a mis au monde près du col… Mais, à Nice, on ne m'appelle pas comme ça... On m'appelle « *De-Villafranca*. »

— Depuis combien de temps es-tu enfermé ici, De-Villafranca ?

Le jeune voyou fût incapable de répondre, car il n'avait pas compté les jours, il savait seulement qu'ils étaient nombreux.

— Un mois, précisa Jean Badat.

— Ce n'est pas étonnant qu'il sente la vermine, dit l'intendant en reniflant la nauséabonde odeur du prisonnier. Que sais-tu faire ?

— Me battre !

— Pourquoi te bats-tu ?

Le voyou répondit qu'il ne savait pas, qu'il sentait en lui une force sauvage, que cette force le commandait, et qu'il n'était bien que lorsqu'il avait mis à mal son adversaire.

— Je te propose un marché, dit monsieur de Falicon. Tu peux recouvrer la liberté si tu acceptes de m'obéir.

— Obéir ?

L'intendant répondit qu'il voulait faire de lui un soldat, et qu'il pourrait, s'il apprenait correctement l'usage des armes, l'enrôler dans la garde du château de Falicon.

— Tu recevras, chaque jour, deux livres de pain blanc, une livre de mouton ou de veau. Tu recevras aussi une solde lorsque tu auras fini ton apprentissage. Et un jour, lorsque tu auras accompli les missions assignées, tu seras libre d'aller où tu voudras... mais il se peut que tu décides alors de rester à mon service.

Le jeune homme allait répondre par la négative, lorsqu'une voix intérieure lui ordonna d'accepter la proposition : « quitte au plus vite ce trou nauséabond ! Bondis vers la vie ! » Il demeura muet pour écouter la voix lui susurrer que personne

ne l'empêchera, le moment venu, de recouvrer la liberté. Et il répondit, sans davantage réfléchir, qu'il voulait bien essayer.

— Alors, suis-moi, dit monsieur de Falicon.

Le jeune homme se leva lentement et fit deux pas de façon hésitante. Il prit appui contre le battant ouvert, car il y avait longtemps qu'il n'avait pas marché, ni vu le ciel, ni vu les gens, ni vu la vie. Il ignora superbement Badat pour suivre maladroitement son nouveau maître dans l'escalier de pierre. Il traversa une salle sous le regard goguenard d'un garde, et porta une main en visière pour amoindrir la lumière du jour à laquelle il n'était plus habitué.

— Pouòrca pétan!

Il dégourdit ses membres les uns après les autres, puis, sentant son habileté revenir, monta en croupe derrière son maître. Il quitta la cité niçoise par la porte Pairolière, remonta le torrent à rive gauche, et le franchit à gué pour rejoindre l'antique voie qui avait relié Rome à la Gaule. Le monastère de Saint-Pons[13] venait lentement à lui et il exhuma de sa mémoire une histoire qu'avait raconté le curé de Villefranche : la seule histoire qu'il avait écoutée et retenue. Était-ce parce qu'il y était question de torture, d'animaux sauvages et de décollation ? Il l'ignorait, mais il se souvenait des propos de l'ecclésiastique :

« Saint Pons a fui Rome pour échapper aux persécutions dont étaient victimes les Chrétiens. Il s'est réfugié à Cimiez[14], mais il a été retrouvé. Le préfet s'est acharné contre lui dans l'espoir de lui faire renier sa croyance en Jésus-Christ. Il a subi le supplice du chevalet. Peine perdue ! La machine de torture s'est brisée... Les ours auxquels il a été offert ont refusé de le dévorer... Il a alors été conduit sur un rocher pour être

[13] Monastère bénédictin dont les bâtiments sont de nos jours inclus dans l'hôpital Pasteur. L'église a été construite sur le lieu supposé de la décollation de saint Pons et une partie des reliques y ont été conservées.

[14] L'ancienne ville romaine de Cemenelum est aujourd'hui incluse dans le quartier niçois de Cimiez. C'est dans l'amphithéâtre de cette cité que saint Pons aurait été présenté à des ours.

décapité. Décapité ! Sa tête a été tranchée par un bourreau ignorant les grands bienfaits de Dieu. C'est ainsi que la vie terrestre de Pons s'est achevée. »

Le jeune homme observa le monastère construit sur l'éperon rocheux qui fermait la plaine niçoise. Jamais, il n'avait vu de si près le lieu où Pons avait été martyrisé ; jamais, depuis que le curé avait raconté cette histoire, il n'était venu en ce lieu et n'avait songé à ce saint homme. Les paroles de l'ecclésiastique résonnèrent, une seconde fois, dans son esprit :

« Mais le Seigneur, afin que son exemple fut connu d'un grand nombre en Provence, a poussé sa tête à rouler jusqu'au Paillon. Et les eaux du torrent l'ont emportée dans la baie... Le courant l'a poussée jusqu'à Marseille où les moines de l'abbaye de Saint-Victor l'ont repêchée. »

Il jura à mi-voix, irrité par la faiblesse de ce romain qui s'était laissé prendre et décapiter.

— Je ne me serais pas laissé trancher la tête, marmotta-t-il. Je me serais emparé de l'épée et je l'aurais enfoncée dans le corps du bourreau... Ce Pons, c'était un homme faible.

Il détourna le regard de l'abbaye pour observer le château ducal se découper sur l'horizon d'azur. Il jura en songeant au viguier, au juge, au capitaine de la milice, à tous ces hommes qui l'avaient empêché d'agir à sa guise. Il abandonna son ressentiment, après avoir juré abondamment, et pensa au fief vers lequel son nouveau maître le conduisait : une terre cachée à la vue des marins par la colline de Gairaut, une terre que l'on disait secrète et emplie de mystères. Il n'était jamais allé à Falicon, mais il avait entendu parler de la disparition de jeunes bergères et des milliers de chauves-souris qui, tels de petits démons, sortaient de terre la nuit venue. Les habitants du comté évoquaient toujours le lieu avec une certaine crainte : « il paraît

qu'il y a une pyramide[15]. Comme en Orient... Pourquoi a-t-on construit une pyramide ? Qui l'a construite ? Que se passe-t-il dans cette pyramide ?»

Personne, de peur d'être enlevé par les démons, ne s'en approchait. « Il ne faut pas chercher à percer le mystère de Falicon, » répétait-on dans les vallées. La crainte inspirée par ce lieu atteignait son paroxysme dans les veillées, lorsque les vieux évoquaient une légende maléfique :

« Il y avait à Falicon, en des temps immémoriaux, deux clans qui se faisaient la guerre. Celui qui s'était installé en premier habitait le château qui domine le village ; le second occupait, face au village sur la colline de Gairaut, une maison forte flanquée d'une haute tour[16]. Des guerriers en sortaient quotidiennement pour mener de sanglants assauts contre le château. C'était une guerre sans merci entre Gairaut et le village : on ne pouvait pas aller de l'un à l'autre sans se faire tailler en pièces. Mais aucun des deux camps, malgré la bravoure des combattants, ne parvenait à l'emporter : ceux de la maison forte bloquaient l'approvisionnement du village, et ceux du village disposaient d'un château inexpugnable. Les gens de la maison forte, afin de définitivement l'emporter, demandèrent l'aide de Satan... et ils conclurent un pacte avec lui. La terre, alors, se fendit dans un grondement d'enfer. D'une faille, entre des roches dominant la maison forte, apparut un aven d'où sortit une armée de démons. Cette armée, partie à l'assaut du château de Falicon, dévasta tout sur son passage : les cultures, le village, les murailles. Les vainqueurs s'installèrent à la place des vaincus : ils imposèrent leurs terribles lois sur les habitants des

[15] La pyramide de Falicon est un monument situé en bordure du GR52 dont la datation est incertaine. Elle coiffe l'entrée de la grotte de La Ratapignata (la chauve-souris) et conserve encore de nos jours une réputation occulte.

[16] Cette maison forte relève de la fiction romanesque. Elle est supposée se trouver en lieu et place de *La Bastide*, ancienne demeure seigneuriale des Tonduti de l'Escarène édifiée à partir du XVI^{e} siècle et de nos jours intégrée dans un lotissement éponyme.

collines et de la vallée. Sur l'entrée de la grotte, pour honorer les démons qui les avaient aidés, ils construisirent une pyramide. »

Lorsque les enfants demandaient ce qu'avaient fait les moines de Saint-Pons, les conteurs répondaient que cela s'était déroulé bien avant que les moines ne s'installent. Puis ils fronçaient méchamment les sourcils en concluant qu'il fallait toujours se méfier : « les jeunes bergères ne doivent pas conduire les troupeaux vers la maison forte, ni s'approcher de la pyramide. Les jeunes gens ne doivent pas chercher à y entrer, car c'est un accès aux entrailles de la Terre. Ceux, qui par malheur, s'y risqueraient, disparaîtraient à jamais de ce monde. »

C'est ainsi que vivait la légende et que la méfiance perdurait. Falicon n'était pas un village comme les autres : aucune caravane n'y passait, peu de voyageurs s'y aventuraient, et ceux qui s'égaraient étaient fermement invités à retourner vers l'antique voie.

Le jeune homme abandonna ses pensées pour observer le panorama de montagnes qui venait lentement à lui : les falaises, les olivaies, le village hissé sur la colline, le château qui dominait les toitures de tuiles serrées les unes contre les autres. Il haussa les épaules. Le mystère qui nimbait le fief ne l'impressionnait pas. Rien n'impressionnait De-Villafranca !

3

En observant le donjon circulaire émergeant des murailles blanches, le jeune homme pensa qu'il était aisé de surveiller les venelles et les calades du village. Il ne pouvait cependant deviner que rien n'échappait à la vigilance des hommes du château : aucune activité agricole ou artisanale ne pouvait être soustraite aux gabelles collectées par le secrétaire tatillon de monsieur de Falicon.

— C'est ici, dit laconiquement son nouveau maître en désignant la porte de la demeure féodale.

Le voyou ne répondit pas. Peu lui importaient le lieu où on allait le contraindre à résider et les services qu'on lui demanderait, car il avait décidé de s'évader. Il sauta prestement du cheval pour se dégourdir les jambes, mais demeura immobile face à deux gaillards qui le toisaient de façon hautaine.

— Vous lui apprendrez l'usage des armes, dit monsieur de Falicon. Je veux qu'il devienne un soldat.

— Nous le ferons, répondirent de concert les deux hommes.

L'intendant ricana et quitta le château en laissant sa jeune recrue face à ses deux hommes d'armes : un robuste Piémontais surnommé « Va-alla-Cerca » et un Savoisien que, depuis la bataille de Marignan, on appelait « Saint-Innocent »[17].

— En voilà un à qui il faudra encore tout apprendre, dit le premier en adressant une œillade à son confrère.

— Tout apprendre, répéta le second.

— Et comment t'appelles-tu ?

[17] Va-alla-Cerca et Saint-Innocent sont les surnoms de deux hommes de la garnison du château de Nice identifiés par l'historien Hervé Barelli dans son ouvrage *Beurre, raves et pissalat*.

— De-Villafranca, répondit le jeune homme en les observant de façon hostile.

Ces soudards ne l'intimidaient pas. Personne ne l'intimidait ! Il ricana, à son tour, en pensant qu'il leur fausserait bientôt compagnie.

— Nous allons commencer ton apprentissage, dit le Piémontais. Suis-moi !

Le sergent entraîna le voyou dans une salle voutée où des armes étaient tenues en râtelier : des piques, des pertuisanes, des becs de corbin, des guisarmes, des flamberges. Il empoigna une hallebarde puis, à l'aide de gestes précis, montra comment on devait la pointer pour tenir un adversaire en respect.

— Tu peux aussi l'utiliser comme une faux pour briser la jambe d'un ennemi...

Il interrompit ses explications pour observer le regard buté du jeune homme, plissa les yeux, et lui dit d'un ton tranchant que monsieur de Falicon lui donnait une nouvelle chance.

— Il a décidé de faire de toi un soldat, mais il peut aussi te briser si tu cherches à le tromper.

Le voyou soutint sans broncher le regard de son interlocuteur : il se moquait éperdument de ses paroles. Des paroles ! Toujours des paroles ! Il se moquait des discours : ceux du curé de Villefranche, du viguier, du juge et des frères mineurs qui avaient vainement tenté de l'orienter vers une vie chrétienne.

Les propos de ce sergent n'ôteraient pas sa soif de liberté.

— Ne gâche pas la chance que te donne monsieur de Falicon, car c'est ta dernière chance.

Le jeune homme, impressionné par la forte corpulence du sergent, se retint de porter un coup, mais il se promit secrètement de lui faire ravaler son arrogance. Il le regarda choisir une épée, la tirer du râtelier, et la lui tendre afin qu'il s'en saisisse.

— Pouòrca pétan! dit le voyou en admirant la lame finement forgée.

C'était la première fois qu'il tenait un estramaçon aussi long et léger. Il leva fièrement l'arme au-dessus de sa tête, puis, heureux de sentir la mortelle puissance de son bras, la rabattit en un ample mouvement circulaire.

— Viens ! ordonna le Piémontais.

Il suivit ce dernier en branlant fièrement son arme : il ne s'était jamais senti aussi fort. Qu'allait-il faire avec cette épée au poing ? L'occasion lui était-elle offerte de trucider son geôlier et de s'enfuir de Falicon ? Arrivé dans la cour du château, il observa le sergent dégainer son estramaçon et se positionner face à lui.

— Montre-moi ce que tu es capable de faire. Attaque-moi !

Le voyou ricana en songeant qu'il allait, derechef, lui faire ravaler son arrogance. Il leva l'épée, s'élança et la rabattit de toutes ses forces. Il fut surpris lorsque l'alumelle, au lieu de trancher les chairs, heurta les pavés du sol. Le temps d'une inspiration, il comprit que le sergent s'était déplacé sur le côté et qu'il pointait son arme sous son menton.

— Pouòrca pétan!

Il recula lentement en maugréant et maudit Saint-Innocent qui riait bruyamment de sa maladresse. Il se promit aussitôt qu'on ne l'y reprendrait plus : à la prochaine occasion, il enverrait les deux soudards dans l'autre monde.

— J'aurai leur peau, murmura-t-il.

Il observa le Piémontais lui tourner le dos et s'éloigner de façon nonchalante. Il serra rageusement la fusée de son arme, persuadé de pouvoir l'embrocher comme un poulet destiné à la rôtissoire. Il se précipita sans crier gare, mais le soudard, sur un hochement de tête de son confrère, se tourna brusquement en donnant à son arme un mouvement tournant. Le choc des alumelles qui retentit dans le poignet du jeune homme le contraint brusquement à lâcher son épée. Un coup d'épaule,

habilement donné, lui fit mordre la poussière. Il s'assit cul contre terre. Il s'immobilisa en sentant une douloureuse pression contre sa gorge. Il orienta le regard vers l'épée qui entamait sa chair : tout mouvement désordonné provoquerait assurément sa mort. Ainsi contrait à l'immobilité, il écouta le Piémontais lui asséner une mise en garde.

— Je te tuerai si tu portes, à nouveau par surprise, une arme contre moi.

Il reçut l'avertissement comme une gifle, mais demeura assis sur son séant en jurant sourdement. Il ne supportait ni la défaite, ni le rire de Saint-Innocent, ni les leçons de Va-alla-Cerca. Il avait envie de fuir, de courir jusqu'au pont-levis, de le franchir, de disparaître dans la campagne. Il songea qu'il pourrait courir jusqu'à Villefranche, longer la grève en direction la presqu'île de Saint-Jean, puis se cacher entre les rochers. Il pensa à cela, mais il demeura immobile en enrageant de s'être laissé passer un collier autour du cou.

— Relève-toi ! dit le sergent après lui avoir donné un coup de pied dans les côtes.

Le voyou se leva en lâchant une bordée d'injures.

— Je sais ce que tu penses, dit le Piémontais. Tu regrettes d'avoir conclu un accord avec monsieur de Falicon... et tu veux t'enfuir.

— Comment peux-tu savoir ?

— Je le sais parce que j'ai été jeune avant toi. Moi aussi, je ne voulais rien accepter, rien comprendre, rien apprendre… Moi aussi je croyais être le plus fort... Tu es costaud et vigoureux. Tu peux devenir un bon soldat. C'est à toi de décider : devenir un bon soldat ou mourir... Tu as le choix. Un homme, durant sa vie, a toujours le choix.

De-Villafranca demeura silencieux, les yeux rivés sur la barbe poivre et sel de ce soudard qui était devenu son mentor : il ne savait plus, face à un homme qui devinait ses pensées, ce qu'il convenait de faire.

— Suis-moi ! Je vais te montrer le lavoir et te donner des vêtements. Les tiens sont en loques et ils puent la vermine.

4

Le son d'un cor tira le jeune homme d'un profond sommeil. Il se leva de mauvaise grâce, mais suivit son mentor vers le réfectoire. Il songea qu'il lui fausserait compagnie quand l'occasion se présenterait, qu'il irait se cacher sur la presqu'île de Saint-Jean, et qu'il attendrait qu'on l'oublie. Cette pensée, même s'il devait surseoir à son exécution, passait un baume apaisant sur l'orgueil qui le taraudait. Il était certain qu'il s'enfuirait : les deux sergents ne pourraient pas toujours le surveiller.

Il s'assit à une table, jeta un regard étonné à la servante, plongea son nez dans le bol fumant, et mangea de bon appétit le pain trempé dans la soupe au lard. Une seconde pensée, tout en ingurgitant goulument sa pitance, lui suggéra de s'armer de patience. Il songea que faute de pouvoir s'échapper, il pouvait apprendre à mieux se battre : l'idée de quitter ce château plus fort qu'il n'y était entré soulageait, un peu, les contrariétés récemment accumulées.

— Viens ! ordonna son mentor après avoir éructé bruyamment.

Le voyou se leva lentement, puis, pour montrer qu'il n'était pas entièrement aux ordres du soudard, le suivit de façon nonchalante. Il entra dans l'armurerie en trainant les pieds et cala une épaule contre un pilastre.

— Elle devrait te convenir, dit le Piémontais après avoir tiré d'un coffre une belle brigandine. Elle appartenait à un homme qui est mort à Pavie... Il avait la même carrure que toi.

Le jeune homme enfila l'armure souple. Il la boutonna, remua les bras pour en tester l'aisance, et dit en souriant légèrement qu'il se sentait à l'aise.

— Quand allons-nous faire la guerre ?

— Tu dois d'abord apprendre. Avec ta méconnaissance du métier, tu ne vivrais pas longtemps sur un champ de bataille. Et j'ai l'impression qu'il va y avoir du grabuge, comme à Marignan ou à Pavie.

— Pouòrca pétan!

— Je vais t'apprendre à te servir d'une arme destinée à faire des prisonniers, dit le sergent en saisissant un long manche de bois embouté d'un cerceau métallique... C'est un « attrape-coquin ». Il peut être utile de savoir s'en servir lorsqu'on veut saisir son adversaire vivant.

— Pourquoi ne pas le tuer ?

— Ton ennemi, une fois prisonnier, peut donner de précieux renseignements.

Le jeune homme esquissa une moue dubitative.

— Sa famille, si elle est fortunée, peut payer une rançon : une bourse qui te mette, pour le reste de ta vie, à l'abri du besoin.

— Je l'utilise comment cet attrape-coquin ?

— Tu peux t'en servir ainsi, répondit le sergent après avoir piqué le ventre d'un mannequin. Mais tu peux aussi enfourcher le cou, le bras ou la jambe pour tenir ton adversaire à distance. Il devient alors ton prisonnier... car s'il bouge, il se blesse contre la partie de la lame qui est tournée vers lui.

Le voyou saisit l'arme, la dirigea vers le mannequin, et passa le cerceau autour de la boule empaillée qui faisait office de tête.

— Continue ! Continue des centaines de fois, ordonna le soudard. Tu dois savoir parfaitement te servir des armes. Dans un combat, trois passes suffisent pour connaître la valeur de ton adversaire : elles suffisent pour savoir si tu trouveras la mort ou la victoire.

De-Villafranca ne répondit pas, car il avait trouvé plus fort que lui.

-o-

Le jeune voyou, à la veillée, s'assit, près des deux sergents pour les écouter parler de la guerre. Il les comprenait parfaitement lorsqu'ils discutaient en niçois, un peu moins bien en piémontais et assez mal en français, mais il suivait avec intérêt les récits des combats qui mélangeaient les langues. Car c'était ainsi que le Piémontais et le Savoisien se comprenaient, en utilisant un vocabulaire polyglotte glané durant leur vie aventureuse.

— Tu écouteras attentivement monsieur de Falicon, lui dit Saint-Innocent. Il ne répète jamais deux fois la même chose.

— Écouter... Quoi ?

— Ce qu'il dit est toujours important. Il peut faire de toi un homme redouté si tu lui obéis.

Une porte qui tourna lentement sur ses gonds interrompit la conversation et attira l'attention sur la servante qui entrait en portant un plat de beignets.

— Mangez ! Prenez des forces. Monsieur de Falicon a dit que vous en aurez besoin.

Le jeune homme regarda la femme poser la nourriture sur la table, puis silencieusement se retirer. La trouvant à sa convenance, il pensa qu'il pourrait, un jour prochain, la besogner dans un coin de la cuisine.

— Elle n'est pas mal cette femme...

Les sergents laissèrent un rire gras sortir par saccades de leurs bouches déjà remplies.

— Tu touches les femmes qui sont dehors, mais pas celles qui sont dedans. Le Maître en serait fâché... Et il vaut mieux pour toi qu'il ne se fâche pas.

Le voyou plissa songeusement les lèvres : la table était bonne, mais les menaces n'étaient pas données à la légère. Que lui arriverait-il, s'il désobéissait ? Son regard obliqua vers la dague que Saint-Innocent portait à la ceinture, et il se sentit, une nouvelle fois, en position d'infériorité.

Il retrouva ensuite le petit dortoir où la servante avait aménagé une couche près des soudards. Il s'allongea, mais, ne parvenant pas à trouver le sommeil, se redressa silencieusement. Il s'assit sur le bord du lit, écouta les respirations de ses compagnons, observa leurs corps éclairés par un rayon de lune, puis songea à quitter subrepticement la salle. Il imagina la porte close du château, le rempart duquel il devrait sauter sans s'estropier, les sentiers emplis d'embûches. À défaut de retourner à Villefranche, il pourrait emprunter le chemin descendant vers les gorges de la Banquière et marcher en direction des Alpes. Il compta mentalement les personnes qui pouvaient s'opposer à son évasion : le maître, les deux sergents, la cuisinière, le vieux gardien, et le secrétaire aux doigts noircis par l'encre dans laquelle il trempait les plumes.

— À quoi penses-tu De-Villafranca ?

La voix rocailleuse de son mentor le fit sursauter. Il tourna subitement la tête pour regarder le visage barré d'une longue cicatrice, et demeura bouche bée. Ce diable d'homme lisait-il toujours dans ses pensées ?

— Lorsqu'il fera jour, je te montrerai la façon dont on se sert d'une arquebuse... Mais à présent il faut dormir.

Le voyou se rallongea. Il baissa les paupières et se coula lentement dans le silence nocturne.

5

Le sergent désigna successivement les différentes parties de l'arme : le tube, la crosse, le serpentin, le corps de platine, le bassinet, la détente et le levier de gâchette.

— Le serpentin rabat la mèche vers la platine. La poudre d'amorce du bassinet est ensuite enflammée… Elle conduit le feu à l'intérieur du canon jusqu'à la charge… As-tu compris ?

De-Villafranca branla affirmativement la tête. Pour qui le prenait-il ? Ce n'était pas compliqué ! Il regarda son mentor glisser des plombs dans le canon de l'arquebuse et placer l'arme sur un support fiché au sol.

— Prends !

Il obéit à l'ordre qui lui intimait d'empoigner la crosse et de la caler dans le creux de son épaule. Il alluma la mèche.

— Fais tourner la platine… Fais-la tourner ! Voilà ! Vise le mannequin ! Vise !

L'explosion poussa l'arme contre l'élève qui, en reculant, dévia le tir vers le ciel.

— Le mannequin ! Je t'avais dit de tirer sur le mannequin. Je ne t'ai pas dit de chasser les corneilles. Avec un soldat comme toi, les ennemis n'auraient rien à craindre.

Le voyou cracha au sol. Il jura sourdement contre les sergents qui riaient de sa maladresse. Il leur aurait volontiers donné des coups, s'il n'avait craint qu'ils lui ôtassent la vie. Il se promit à nouveau de leur faire ravaler leurs rebuffades : d'un seul coup, pour tout ce qu'il avait subi ! Il était certain d'y parvenir, il lui suffisait d'attendre l'instant propice, l'instant durant lequel ils ne se méfieraient plus. Il s'empara de l'arquebuse par le canon, mais la lâcha aussitôt, gêné par la brûlure occasionnée.

— Ne jamais saisir une arquebuse par le fût, dit son mentor. Ne jamais lâcher son arme ! Il n'y a que les traitres et les pleutres qui se séparent de leurs armes.

Le jeune homme souffla sur sa paume rougie. Il serra rageusement les mâchoires. L'idée d'une vengeance qui laverait tous les affronts revint instantanément le visiter : d'un seul coup avec la rapidité de l'éclair, juste avant de s'enfuir.

— Ramasse cette arme !

Il lâcha une bordée de jurons, mais se baissa, saisit correctement l'arquebuse par le bois, et la tendit à son mentor qui y plaça une nouvelle mèche.

— Tu es ici pour devenir un soldat ! Ne t'imagine pas pouvoir t'enfuir… Et même si tu y parvenais, tu ne pourrais jamais plus entrer à Nice. Le viguier te ferait rechercher. Tu ne vivrais plus une vie d'homme libre. Tu virais comme une bête traquée.

Le Piémontais disait la vérité et De-Villafranca le savait : il serait obligé de quitter le comté de Nice et ne pourrait résider ni en Savoie, ni en Piémont. Il baissa honteusement le regard : c'était la première fois qu'il le baissait face à un homme qui le tançait. Il saisit la poire qui lui était tendue, versa la poudre en maitrisant le tremblement de sa main, puis s'empara de l'arquebuse. Il cala le bois dans le creux de son épaule, visa le mannequin, et regarda la charge de plomb faire voler la paille.

— Pouòrca pétan!

— C'est bien, dit Va-alla-Cerca en lui accordant une claque fraternelle sur l'épaule.

Usant d'une voix moins autoritaire, le soudard raconta une paillardise apprise auprès des hommes du roi de France :

— Tu ne connais pas le surnom donné à cette arme par les arquebusiers du roi... Ils l'appellent la « Mère-Abbesse »... La

Mère-Abbesse, dit-il en éclatant de rire... C'est parce qu'elle est creuse, comme la bonne abbesse de Port-Royal [18] !

Le jeune homme, façon de refuser la fraternité proposée, n'esquissa qu'un vague rictus. Il ne voulait pas donner le sentiment qu'il obéissait et pactisait en tout point, mais il n'était pas totalement mécontent. Il avait tiré à l'arquebuse : c'était la première fois qu'il apprenait sous la contrainte à faire quelque chose, et il en éprouvait une étrange satisfaction.

-o-

Lorsque monsieur de Falicon demanda si sa recrue avait fait des progrès, le Piémontais répondit qu'il devait encore apprendre, mais qu'il possédait en son cœur la rage de combattre. Le maître, satisfait de la réponse, enfonça un regard scrutateur dans les yeux du voyou, puis, lorsqu'il lui sembla avoir saisi son âme, demanda s'il croyait en Dieu.

— Je ne crois en rien, répondit ce dernier. Toutes ces histoires de messie crucifié… Elles sont trop compliquées pour moi.

— C'est bien ! Je ferai peut-être quelque chose de toi, dit l'intendant en donnant à son regard une intensité qui força le voyou à regarder le sol.

— Il n'y a que deux forces au monde, dit-il encore d'une voix profonde : l'épée et l'esprit. C'est toujours l'esprit qui commande l'épée. Tu devras t'en souvenir !

— L'esprit... L'épée... Je ne comprends pas.

— Tu dois associer la force de l'esprit à celle du corps. Rien ne résiste à la violence transformée en force... Le plaisir que tu tireras alors de la domination exercée sur les autres ne sera que plus grand.

[18] Cette appellation paillarde évoque peut être le souvenir d'une abbesse de Port-Royal, Huguette Hamel, destituée en 1463 pour conduite scandaleuse.

Le jeune homme acquiesça. Il n'était plus certain de ne pas avoir peur : la voix à la sonorité lugubre, le regard perçant et le visage austère avaient un peu troublé son assurance.

-o-

La nuit venue, lorsqu'il s'allongea sur sa couche, il songea à sa mère qui avait été laissée pour morte au col de Villefranche. Il songea également à ses parents adoptifs qui l'avaient recueilli et qui avaient pris soin de lui. Jamais, il ne leur avait témoigné le moindre signe de reconnaissance.

— À chacun ses affaires, marmotta-t-il. S'ils m'ont recueilli et hébergé c'est qu'ils ont bien voulu le faire.

Les mots qu'avait utilisés son beau-père pour parler de sa mère revinrent à nouveau le tourmenter :

« Elle était véritablement en mauvais état lorsque nous l'avons ramassée. Elle délirait... Elle racontait des choses insensées. Elle disait qu'elle avait fui des brigands mais qu'ils l'avaient rattrapée. Elle disait que personne ne leur échappait... C'est ce qu'elle a raconté avant de te mettre au monde... Juste avant de mourir. »

-o-

La journée était belle. Le soleil régnait en maître absolu dans un ciel d'azur. Le village resplendissait dans son écrin de montagnes vertes. Le premier mois d'apprentissage était passé. Le voyou ne s'était pas enfui et avait été autorisé à quitter l'enceinte du château pour participer à une chasse. Il pressait le pas, avec ses compagnons, pour suivre le maître monté sur un destrier noir. Armé d'une pique et d'un coutelas, il allait gaillardement vers le mont Chauve où un berger avait aperçu une laie. Une première halte, sur le flanc nord de la colline de Gairaut, lui permit d'approcher la maison forte à laquelle il n'avait pas encore prêté attention. Il demeura un moment

immobile, le regard rivé sur les façades de pierres grisâtres qui semblaient avoir subie un incendie. Rien ne lui semblait ordinaire dans cette curieuse bâtisse flanquée d'une antique tour de guet. Les petites ouvertures rectangulaires par lesquelles il se sentait observé lui procuraient un sinistre sentiment. Pour quelle raison sentait-il son âme opprimée de la sorte ? Il l'ignorait et s'en étonna, car il n'avait encore jamais été impressionné par un quelconque lieu.

— Pouòrca pétan!

Il ressentit un soulagement en voyant deux hommes en sortir, saluer respectueusement son maître et se joindre à eux. Qu'avait-il imaginé ? Pourquoi avait-il pensé que les habitants devaient être aussi terrifiants que la construction ? Craignait-il que ce fussent des démons ? Accordait-il crédit à une légende à laquelle il n'avait prêté, jusqu'à présent, qu'une oreille distraite ?

Il marcha de conserve avec ses nouveaux compagnons, heureux de montrer sa rapidité, et oublia la sinistre maison forte. Il gravit un chemin derrière le cheval de son maître en pensant que s'il n'était pas encore le plus fort, il pouvait être le meilleur marcheur de la troupe.

— Des traces ! dit monsieur de Falicon en retenant son cheval. Deux sangliers sont passés par ici !

— Deux bêtes adultes, précisa un serviteur de la maison forte en désignant des empreintes à quatre sabots. Deux doigts médians et deux autres latéralement… C'est, à coup sûr, un gros mâle et une femelle.

Le jeune homme inspira profondément pour tenter de recouvrer un souffle régulier, puis porta le regard sur les traces laissées dans une veine d'argile. Il branla positivement la tête en songeant qu'il saurait désormais les reconnaitre. Il tourna ensuite la tête vers le sud pour parcourir le paysage du regard : Nice noyée dans la brume marine, le mont Boron, le mont Alban, des lieux qu'il connaissait parfaitement. Il songea que l'envie de fuir était à présent moins forte. S'était-il attaché aux deux hommes qui lui enseignaient l'art du combat ? Voulait-il continuer à

apprendre le maniement des armes ? Voulait-il connaitre l'aventure de la guerre ? Il ignorait ce qu'il voulait faire, il savait seulement que le moment du départ n'était pas encore venu. Il devait certes obéir. Obéir ! C'était la seule contrainte qu'il devait supporter et à laquelle il était parvenu, bon gré mal gré, à se plier. Il en était d'ailleurs étonné, car il ne pensait pas, lorsque son maître l'avait ramené de Nice, pouvoir obéir à quiconque. La personnalité des sergents n'était certes pas étrangère à son évolution : Va-alla-Cerca et Saint-Innocent n'étaient pas des hommes ordinaires, leur force et leur connaissance des armes inspiraient le respect. Mais le respect n'effaçait toujours pas son besoin de vengeance :

— Je deviendrai plus fort que ces deux gaillards et je leur montrerai qui je suis.

Il le murmura secrètement en observant l'horizon marin : un jour viendra où il pourra les battre.

Des aboiements de chiens le tirèrent brusquement de ses pensées.

— Elles ne sont pas loin ! hurla monsieur de Falicon qui dégaina l'épée pendue à la selle de sa monture.

Les chasseurs empoignèrent aussitôt leurs piques. Ils se remirent hâtivement en marche : le jeune homme et les sergents en tête, les deux serviteurs venus de la maison forte par-derrière.

— Sous les roches ! dit le maître.

Les chasseurs orientèrent leurs regards sur une pente garnie de chênes verts où deux grosses bêtes s'étaient abritées sous une barre blanchâtre. Ils se déployèrent méthodiquement pour les encercler, ils progressèrent vers elles à pas comptés, puis attendirent, immobiles, que le maître s'en approche.

— Pouòrca pétan, dit le voyou impressionné par l'habileté avec laquelle monsieur de Falicon trancha la gorge d'un gros sanglier.

— À toi de jouer, De-Villafranca, hurla ce dernier. Ne la laisse pas s'enfuir !

Le jeune homme courut vers la seconde bête en pointant le pieu. Il le poussa de toutes ses forces dans le poitrail de l'animal, puis bascula sur le côté pour éviter la défense qui ne laboura que superficiellement sa cuisse. Il abandonna l'arme fichée dans la chair, dégaina hâtivement le coutelas qu'il portait à la ceinture, et le planta dans la gorge de la bête. Il demeura le corps plaqué contre le flanc, et la main serrée sur le manche jusqu'aux ultimes soubresauts de l'animal. Il se redressa ensuite lestement pour jeter à la petite troupe un regard empli de fierté.

— Bien joué ! dit monsieur de Falicon en posant une main sur son épaule.

L'intendant le félicita en usant d'une voix paternelle : ce n'était plus le maître inquisiteur et dominateur qui lui parlait, mais un homme avec lequel il était uni par la virile ardeur de la chasse.

— Je sais que tu cherches à t'enfuir. Mais avant de t'enfuir, tu dois te poser une question : seras-tu véritablement libre ? Beaucoup d'hommes se croient libres. Ils apprennent un métier. Ils se marient. Ils font des enfants. Ils les forcent à apprendre ce qu'ils ont eux-mêmes appris, puis ils meurent aussi ignares que lorsqu'ils sont nés. Ils n'ont, en réalité, jamais vécu. La famille a été leur prison. Ils ont subi sans savoir qu'ils subissaient... Les curés leur ont appris à prier, à jeuner, à se mortifier, et à accepter leur condition. Ils en ont fait des coupables à vie... Et toi, te sens-tu coupable ?

— Je ne suis coupable de rien !

— C'est un bon début, De-Villafranca. Car tu ne grandiras pas dans la douleur et la repentance, la flagellation et la contrition. Le Christ ne grandit pas : il emprisonne. Il empêche de découvrir la véritable jouissance.

— La jouissance...

— La chasse, les armes, la force, la guerre, le vin, les femmes... permettent d'apprécier la vie. Veux-tu marcher sur le chemin de la force ?

— Je veux bien, répondit le jeune homme, subjugué par ce qu'il venait d'entendre.

— Il faudra pour cela que tu découvres la véritable lumière... La véritable lumière n'est pas celle chantée par les moines de Saint-Pons. Il faut aller la chercher dans la connaissance occulte de ton être. Il faut débusquer le plaisir au-delà des frontières que les hommes ordinaires érigent en barrières. Veux-tu chercher la lumière qui donne la connaissance sur ce monde ? Veux-tu sortir de la soumission pour découvrir la grande puissance ?

— Je le veux, répondit le voyou sans comprendre ce que l'intendant lui proposait.

Curieux maître ! De-Villafranca ne savait que penser, mais il était subjugué par le ton paternel : ferme et entaché de connivence, comme s'il était promis à un avenir exceptionnel. Pour quelle raison prenait-il le temps de lui parler ? Quelle était cette lumière qui concurrençait celle du soleil ? Le mystère de Falicon, dont l'intendant avait entrebâillé la porte, commençait à le fasciner.

Les serviteurs attachèrent les pattes des sangliers à des pieux qu'ils calèrent sur leurs épaules, et le jeune homme, mis à l'honneur, marcha fièrement près du cheval de son maître.

La nuit venue, avant de s'endormir, il pensa à son beau-père et à ce qu'il avait raconté sur sa mère : « Elle disait qu'elle avait été emprisonnée. Elle disait qu'il y avait deux autres filles avec elle... Elles se soutenaient et elles avaient peur. Elle disait qu'elles avaient été allongées sur un autel, comme dans une église, mais que ce n'était pas une église. On avait lié leurs poignets et on les avait traitées comme des agneaux destinés à l'holocauste. Des hommes étaient montés sur elles et les avaient déflorées... Plusieurs hommes, les uns après les autres. »

6

Falicon au mois de mai de l'an 1536. La journée n'était ni plus chaude, ni plus fraîche que celles qui l'avaient précédée. L'air des Terres Neuves de Provence était embaumé de senteurs printanières. Le jeune homme, depuis la plateforme du donjon, promenait son regard à la façon d'une vigie hissée sur le mât d'un navire : la maison forte incongrue et laide, unique demeure placée sur la pente nord de la colline de Gairaut, la plaine maritime dont les prairies et les vergers embrassaient la cité niçoise, le monumental château ducal sur l'horizon d'azur. En se tournant vers le levant, il vit une suite de monts qui fermaient l'horizon de leurs masses verdâtres et découvrit, en glissant lentement sur leurs pentes sylvestres, la vallée du Paillon à travers une échancrure. À de menues taches blanches et rouges il devina la présence de fermes que les hommes, toujours soucieux de se répandre, avaient çà et là semées. En se tournant vers le nord, il plongea le regard dans une étroite vallée qui guidait un torrent dont on percevait le grondement. Son œil exercé, en remontant les falaises, parvint à un vieux château posé sur des roches acérées[19] : une ancienne demeure féodale qui paraissait abandonnée. Un quart de tour vers l'ouest, le plaça face à une montagne sombre et trapue qui semblait imposer au site une loi tyrannique. Il resta un long moment hypnotisé par l'impressionnante masse, comme noyé dans un obscur malaise qui le renvoyait à la terrifiante légende.

— Pouòrca pétan!

Un mystère était enfoui quelque part dans le pays de Falicon : il en était persuadé.

[19] On peut encore visiter sur la route entre L'Abadie et Levens quelques ruines de ce qui est appelé *le château des voleurs* en surplomb des carrières qui rongent la montagne.

Le son d'un cor lui fit abandonner le poste de guet pour rejoindre le réfectoire et s'y attabler. Du lait de chèvre tiède, du pain qu'il rompit à grosses poignées, une tranche de lard : c'était quotidiennement un festin pour ce grigou qui avait rapiné de Nice à Contes afin de trouver pitance. Il se frottait encore la panse, lorsque son maître entra inopinément dans la salle et lui ordonna de se lever. Il le suivit vers la cour du château, où il l'écouta parler de la lumière qui éclairait la connaissance.

— Connaître le monde pour mieux en profiter ! Prendre ! Oser ! Violer ! Le monde appartient à ceux qui le violent pour assouvir leurs pulsions. Il n'appartient pas à ceux qui le contemplent en pensant que c'est une œuvre intouchable. Comprends-tu ?

— Je crois comprendre... Vous voulez dire que j'ai bien fait de voler ce que je désirais. Vous voulez dire que j'ai bien fait de casser la tête à l'homme qui m'a demandé de me pousser.

— C'est un bon début de compréhension, De-Villafranca... À présent que tu sais mieux te battre, tu pourrais être initié à la lumière de Lucifer. Si tu saisis la lumière, elle guidera ton esprit. Elle te rendra invincible.

— Invincible…

— Veux-tu être initié à la lumière ?

Le jeune homme pinça les lèvres. Il songea qu'il serait stupide de refuser et répondit affirmativement.

— Je vais faire de toi un impétrant.

— Un impétrant ?

— Je vais faire de toi le bénéficiaire d'une initiation exceptionnelle, le bénéficiaire d'une initiation qui peut te faire entrer dans une puissante confrérie, qui peut faire de toi un autre homme.

— Un autre homme, répéta le voyou abasourdi. Et que devrais-je faire pour cela ?

— On te posera une question, puis on te laissera chercher une réponse. Tu répondras lorsqu'on te questionnera. Uniquement lorsqu'on te questionnera !

— Une réponse ?

— Ton destin dépendra de cette réponse.

Le maître fit signe aux sergents de s'approcher. Il leur tendit une cagoule et leur ordonna de l'enfiler sur la tête du jeune homme.

— Je n'y vois plus rien ! dit ce dernier en sentant son mentor nouer un lacet autour de son cou.

— Tu n'y vois ni plus ni moins que d'habitude, dit l'intendant. Car, en vérité, tu ne vois rien depuis que tu es né... À partir de maintenant, tu conserveras le silence. Le silence ! répéta-t-il d'une voix forte. Tu ne parleras que pour répondre à la question que l'on te posera. Toute autre parole sera considérée comme une désobéissance qui te conduira à l'échec. Il y va de ta vie !

L'impétrant sentit qu'on le soulevait de terre pour le hisser et l'asseoir en croupe d'un cheval.

— Tiens-toi à la selle et n'essaie pas d'ôter la cagoule, dit Saint-Innocent.

— Fais silence ! Il y va de ta vie, souffla Va-alla-Cerca.

Monsieur de Falicon éperonna la monture et quitta le château par la longue calade empierrée qui permettait d'accéder au village. Où allaient-ils ? Retournaient-ils à Nice ? Le jeune homme était incapable, tant les changements de direction étaient nombreux, de deviner le chemin qu'ils prenaient. N'étant sorti du château que pour chasser le sanglier, il ne connaissait pas véritablement le pays et ne pouvait pas deviner la direction suivie.

Il pensa, lorsque le cheval s'arrêta, qu'ils n'avaient pas fait une très longue route, mais il fut incapable de deviner le lieu. Il sentit aussitôt des mains le saisir, le poser à terre et le pousser. Il marcha maladroitement sur un sol caillouteux, puis, à la fraîcheur reçue, comprit qu'on le faisait entrer dans une bâtisse. Il demeura immobile en écoutant une voix qu'il ne connaissait pas, huma une odeur de viandes grillées, et comprit qu'il était dans un corridor pavé. Alors qu'il ne s'y attendait pas, une main

saisit la sienne pour l'entrainer plus avant dans la demeure. Il lui sembla aussitôt, par la douceur du contact et la finesse des doigts, que c'était une main de femme. Il faillit poser une question, mais, repensant à l'injonction au silence, il se retint en mordant sa lèvre inférieure. Sa guide ne lui parlait pas. Elle lui signifiait, par de petits mouvements ou de petits attouchements, qu'il devait avancer ou s'arrêter, monter ou descendre, se baisser ou se redresser. Il se laissa faire et, à son grand étonnement, trouva que cela n'était pas désagréable. Pouvait-il fantasmer sur cette femme qui le guidait ? Qu'allait-il se passer ? Où l'emmenait-elle à travers ce dédale de pièces et de couloirs ? Dans les entrailles de la Terre ? Il comprit bientôt, aux odeurs de roches humides, qu'il était sous le sol et que sa guide se dirigeait à l'aide d'une torche dont il apercevait une vague lueur.

La mystérieuse personne le força à baisser la tête pour passer une porte basse, lui lâcha la main et, par une pression sur les épaules, l'invita à s'asseoir sur un banc. Il eut envie de demander s'il devait rester longtemps immobile, mais se retint. L'injonction de son maître s'imposa à nouveau dans son esprit excité : « Il y va de ta vie ! »

Il comprit, à un froissement de tissu et un bruit de porte refermée, que la personne le laissait seul. Il avança prudemment les mains pour découvrir, face à lui, le plateau d'une table sur laquelle rien ne reposait. Il les ramena sur les cuisses, inspira l'air chargé de senteurs diverses, et écouta le silence absolu qui régnait en ce lieu. Il attendit un long moment en songeant à ce qu'avait dit son maître : « le bénéficiaire d'une initiation qui peut faire de toi un autre homme. » Qu'adviendra-t-il s'il s'avérait incapable de répondre ? L'exécuterait-on ? Lui donnerait-on la chance de mourir au combat ?

Il redressa le buste en entendant des pas dans le couloir. Il écouta la porte tourner en grinçant et une personne entrer. Il devina, à de menus bruits, que son visiteur posait un objet sur la table, puis se plaçait derrière lui. Il frémit lorsque de grosses mains enveloppèrent ses clavicules. Qu'allait-on lui faire ? Il

songea que ce pouvait être son maître, mais conclut, à la respiration sifflante, que c'était une personne plus âgée.

— Tu as su nous accorder ta confiance et ton silence. C'est une bonne chose De-Villafranca, dit l'inconnu dans une langue provençale parfaitement maîtrisée.

L'impétrant se détendit. Il songea que si c'était tout ce qu'on attendait de lui, ce n'était véritablement pas compliqué. Il sentit l'homme dénouer le lacet qui fermait la cagoule et lentement la lui ôter. Il observa, ébahi, une petite pièce taillée dans la roche, puis, sur le mur qui lui faisait face, un crâne de bouc avec des cornes gigantesques. Il porta ensuite son regard vers la table où reposaient un chandelier et un papier xylographié.

— Ne te retournes pas et dis-moi ce que tu vois sur le dessin qui est devant toi.

Il pencha le buste vers l'avant.

— Un jardin... Un arbre chargé de fruits... Un homme et une femme nus comme des vers.

— L'homme et la femme étaient tous deux nus, et ils n'en avaient point honte, dit l'inconnu. Et quoi d'autre ?

— Un serpent qui semble parler à la femme.

— Le serpent était le plus rusé de tous les animaux des champs que l'Éternel avait faits, dit encore l'inconnu. Et quoi d'autre ?

— Le bras de la femme est levé. Elle cueille un fruit dans l'arbre.

— Le serpent posa à la femme une question : il lui demanda si Dieu leur avait réellement interdit de manger les fruits des arbres du jardin. Et la femme répondit au serpent qu'ils mangeaient des fruits des arbres du jardin, mais qu'ils ne mangeaient pas les fruits de l'arbre qui était au milieu du jardin. Elle précisa que Dieu leur avait interdit de manger les fruits de cet arbre et qu'ils n'y touchaient point, de peur de mourir.

De-Villafranca branla positivement la tête : il se souvenait vaguement de cette histoire racontée par le curé de Villefranche,

mais, comme beaucoup d'autres, ne l'avait pas retenue. Devait-il apprendre ce qu'il avait refusé lorsqu'il était enfant ? L'homme était-il un curé ?

— Le serpent dit à la femme qu'ils ne mourraient point, s'ils en mangeaient. Il dit aussi que Dieu savait que, le jour où ils en mangeraient, leurs yeux s'ouvriraient, et qu'ils seraient comme Lui, connaissant le bien et le mal... Ils en mangèrent et Dieu les punit tous les deux. Il dit à l'homme qui avait écouté la voix de la femme, que le sol sera maudit et que c'est à force de peine qu'il en tirera sa nourriture.

L'inconnu se tut un moment. Il utilisa ses mains grandes ouvertes pour envelopper fraternellement les épaules de l'impétrant et lui posa une seule question :

— Quelle est la raison du courroux de Dieu ?

Il retira ensuite lentement les mains, réitéra la question en usant d'une voix plus grave, et s'éclipsa en fermant le battant de la porte derrière lui.

Le jeune homme se retrouva seul, immobile face à la xylographie dont les lignes dansaient sous la lumière vacillante de la bougie. Il n'était pas habitué à penser. Il ne pensait pas lorsqu'il se battait, car tout venait spontanément : porter un coup ou le parer relevaient de réflexes innés. À quoi bon s'intéresser à des histoires aussi bizarres ? Que cherchaient-ils à lui faire dire ? Qu'attendaient-ils de lui ? Sera-t-il capable de voir la lumière ? Quelle lumière ? Il se leva pour inspecter le lieu et se planta sous le crâne de bouc aux grandes cornes. Il repensa aux propos de son maître : « Il y va de ta vie ! » Le passeraient-ils par les armes s'il répondait mal ?

— Ils auraient déjà pu le faire depuis que je suis arrivé, murmura-t-il, mais ils ne l'ont pas fait... Ils veulent que je reste en vie... Ils veulent que je réfléchisse... Que je trouve... Mais quoi ? Ce que je veux c'est devenir plus fort... ce n'est pas comprendre une histoire de fruit, de femme et de serpent.

Il fit lentement le tour de la table, passa une main sur les parois rocheuses qui suintaient l'humidité, puis vérifia si la porte

était verrouillée. Il regarda la bougie au quart consumée. Combien de temps restera-t-elle encore allumée ? Combien de temps le laisserait-on réfléchir face à cette curieuse gravure ? Quelle heure était-il ? Avait-on atteint le milieu de la journée ? Il se rassit et essaya de penser à ce que lui avait raconté l'inconnu. Pour quelle raison Adam et Ève ne devaient-ils pas manger des fruits de cet arbre ? Une phrase qui lui semblait plus importante que les autres revenait de façon récurrente : « Ils seraient comme Dieu, connaissant le bien et le mal. »

Il attendit jusqu'à l'épuisement de la bougie et attendit encore dans l'obscurité. Il sursauta lorsque des pas résonnèrent dans le couloir. Il écouta le barreau du verrou glisser dans ses guides et vit des personnes encagoulées serrant des cierges dans leurs mains. Il les observa, ébahi, prendre place autour de lui : six inconnus revêtus de longues chasubles noires, et un septième derrière lui.

— Nous sommes les Porteurs de lumière, dit l'individu placé sous les grandes cornes. Ton avenir dépend des mots qui sortiront de ta bouche.

L'homme-diable, car c'est ainsi que l'impétrant appelait secrètement ce dernier, posa la question en usant d'une voix grave :

— Quelle est la raison du courroux de Dieu ?

Le voyou hésita un instant puis, comme il le faisait souvent, s'exprima d'un jet :

— Dieu s'est fâché parce que cet homme et cette femme ont mangé du fruit défendu... Et en mangeant de ce fruit, ils sont devenus comme Dieu... C'est le serpent qui l'a dit... Et Dieu n'a pas été content qu'ils deviennent comme lui. Il ne voulait pas qu'ils deviennent ses égaux.

Il observa les Porteurs de lumière branler positivement la tête et les écouta répondre de concert qu'il avait vu la lumière.

— Il sait que l'homme peut se hisser à la hauteur de Dieu et que Satan est son véritable maître, dit l'intendant dont la voie gutturale fit résonner l'atmosphère de la petite salle.

Des mains inconnues lui renfilèrent la cagoule. Il comprit, à des froissements de chasubles, que les inconnus quittaient lentement la salle, et se retrouva à nouveau seul dans un silence de sépulcre. Aurait-il accepté tout cela au mois de mars ? Aurait-il accepté d'attendre ainsi encagoulé ? Aurait-il été aussi patient ? Il songea que l'obéissance, la patience et la réflexion étaient pour lui un véritable changement.

Lorsque la mystérieuse femme revint le chercher, il s'aperçut qu'il avait totalement perdu la notion du temps. Il se laissa à nouveau conduire à travers un dédale de couloirs. Il huma ensuite une odeur de nourriture, entendit des rires venus d'une salle dont la porte était close, et supposa que les Porteurs de lumière y faisaient bombance. Il sentit la femme qui le guidait brusquement le lâcher, puis d'autres mains, plus rudes, l'aider à monter sur un mulet. Il s'agrippa à la selle pour ne pas tomber. Il comprit bientôt, aux crissements des sabots contre le sol, que l'animal marchait sur le chemin caillouteux qu'il avait emprunté, et conclut qu'on le ramenait à Falicon. Lorsque ses compagnons lui ôtèrent la cagoule, il réalisa à la lumière déclinante du soleil, qu'il venait de passer une journée sous terre.

— Tu as eu raison de leur obéir, dit son mentor. Tu n'y perdras pas au change : ils offrent une meilleure solde et une meilleure nourriture que le duc de Savoie.

— Viens manger ! dit Saint-Innocent. Tu dois avoir faim.

L'impétrant s'attabla face à de l'agneau rôti, remplit son gobelet de vin, et le vida d'un trait. Il mastiqua gloutonnement le pain blanc avec lequel il avait saucé le plat. C'était un festin ! Une récompense ? Il ne chercha pas de réponse, car il avait déjà trop réfléchi. Il bâfra et rota de façon sonore. Songeait-il encore à s'enfuir ?

7

Falicon au mois de juin 1536. Lorsque l'apprentissage de l'impétrant atteignit un stade jugé satisfaisant, les sergents lui accordèrent plus de liberté et se montrèrent plus cordiaux. La porte du château était toujours verrouillée, mais l'élève pouvait aller à sa guise du rempart aux cuisines, du réfectoire à la cour, et de la cour à la porterie où vivait un gardien avec lequel il conversait. Il apprit, de la bouche de ce dernier, que le fief appartenait aux moines de Saint-Pons, que monsieur de Falicon était le mandataire de leurs biens, et qu'il était, à ce titre, considéré comme le seigneur du lieu. Il ne recueillit aucun autre renseignement, car le vieil homme, chaque fois qu'il le questionnait plus précisément, parlait du ciel rougissant qui annonçait l'orage ou de la taille des oliviers. Il le quittait, la discussion épuisée, pour monter au donjon et jouir de la vue d'aigle sur le pays. Il laissait son regard errer sur le panorama flamboyant des monts qui allaient mourir dans l'azur de la Méditerranée : le mont Gros, le mont Vinaigrier, le mont Alban, et le mont Boron derrière lequel se trouvait le village de son enfance. Il ne regrettait plus d'avoir suivi monsieur de Falicon : le destin, pour la première fois, lui avait ouvert une porte. Il avait appris le maniement des armes, l'obéissance, et une abracadabrante histoire où un serpent parlait à une femme. Il branlait parfois négativement la tête pour nier ce récit : avait-on déjà entendu un serpent parler ?

— Gardien des Porteurs de lumière, murmura-t-il. Je vais devenir un gardien des Porteurs de lumière.

Quelle vérité se cachait derrière ces mystérieuses personnes ? Il l'ignorait, mais avec l'expérience vécue sous terre, il s'était indéniablement rapproché du secret de Falicon. Il s'en rapprocherait encore, car il connaîtrait, un jour, les raisons pour lesquelles on le soumettait à des questions sur Dieu, le

serpent et le fruit défendu. Il n'aurait jamais cru, quelques semaines auparavant, ne plus songer à s'enfuir. Qu'était-il devenu ? Qu'était devenu De-Villafranca par nature rebelle ?

-o-

Le dédale qu'on lui fit parcourir, lorsqu'on le coiffa une seconde fois de la cagoule, lui parut plus profondément enfoncé dans la terre et plus en altitude. Quand la main de la femme quitta la sienne, il ressentit un souffle venu de l'extérieur et conclut qu'il était à la fois sous terre et en liaison avec la surface de la Terre. Ce n'était pas le même endroit : le lieu était beaucoup plus vaste que la pièce où on lui avait posé la question sur le fruit défendu.

— Tu attends ! dit l'inconnue.

L'intonation de la voix, si différente de la douceur de la main, provoqua un curieux frisson. Qui était cette personne ? Une femme à la main si douce, pouvait-elle posséder une voix si acide ? Il perçut bientôt des bruits de pas, des raclements de gorge et des froissements de robes en mouvement. Il songea que les Porteurs de lumière se positionnaient autour de lui comme ils l'avaient déjà fait. Formaient-ils un cercle ? Était-il au centre ? Qu'allaient-ils lui faire ?

Une voix inconnue interrompit brusquement ses réflexions :

— Qui va là ?

Il faillit répondre que c'était lui, De-Villafranca, et qu'il était inutile de poser une question aussi stupide, mais il se retint pour écouter la réponse que la femme glissait à son oreille.

— Quelqu'un du monde des ténèbres, répéta-t-il à haute voix.

— Connais-tu la Vérité ?

Ne comprenant pas la question, il en posa une autre :

— Quelle vérité ?

— Quelle vérité bouillonne en toi ?

— La vérité des armes, répondit-il. La force et les armes sont les seules vérités.

— Et l'esprit ?

Se souvenant des paroles de son maître, il répondit que l'esprit était la force qui dirigeait l'épée. Un silence qui lui parut une éternité s'ensuivit.

— Il a donné une réponse acceptable, dit une voix dont le timbre haut placé raisonna contre les parois du lieu.

— Veux-tu sortir des ténèbres ? Veux-tu recevoir la lumière qui donne la force surnaturelle ?

Il marqua un temps de réflexion en pensant que ce n'était pas une lumière pour les yeux, mais une lumière pour l'esprit, et que cela lui plairait.

— Je le veux, répondit-il d'une voix assurée.

— Il veut recevoir la lumière, dirent de concert les personnes assemblées.

Un nouveau silence lui permit de percevoir un bruit qu'il interpréta comme des froissements d'ailes. Il leva instinctivement la tête. Où était-il ? Une voix forte, toujours la même, interrompit les questions qu'il se posait.

— Obéiras-tu, sans réserve, aux vénérables Porteurs de lumière ?

— J'obéirai, sans réserve, aux vénérables Porteurs de lumière.

Il sentit sa guide délacer sa chemise et placer la pointe d'une dague dans le creux de son cou, exactement sur l'artère où son mentor lui avait appris à planter une lame pour ôter la vie à un adversaire. Il comprit qu'il suffirait d'une pression légèrement plus forte pour qu'il soit vidé de son sang et demeura dans une immobilité parfaite.

— Veux-tu devenir un gardien des Porteurs de lumière ?

— Je le veux !

— Répète après moi : rien de ce que je verrai ou j'entendrai, je ne répèterai.

Il répéta solennellement la promesse de ne rien dévoiler.

— Que je meure, si je parle... Répète-le !

— Que je meure, si je parle !

La dague lentement glissa vers sa poitrine dénudée. La pointe s'enfonça dans sa chair. Une vive douleur parcourut son buste, mais il serra les dents pour garder le silence.

— Je retire une partie de ta vitalité, dit sa guide.

Il sentit cette dernière poser ses lèvres sur la plaie pour aspirer son sang, puis une autre personne prendre sa place. Combien étaient-ils à se nourrir de sa vitalité ? Il compta sept inconnus et songea que monsieur de Falicon devait être parmi eux.

— Tu es, à présent lié aux Porteurs de lumière, dit la femme. Tu vas pouvoir marcher sur la voie de Lucifer.

Un moment s'ensuivit durant lequel il n'entendit à nouveau que des battements d'ailes qui froissaient l'atmosphère. Il sentit ensuite la guide poser ses mains de part et d'autre de sa tête et lui ôter lentement la cagoule. Il l'écouta lui murmurer qu'il passait de l'obscurité à la lumière, de l'ignorance à la connaissance. Il observa alors, éberlué, une grotte éclairée par des torches de cire, un pilier blanchâtre semblant soutenir la voûte, trois têtes de boucs enfilées sur des pieux, et les Porteurs de lumière, la tête encagoulée à la façon des pénitents, réunis en cercle autour de lui. Il découvrit le regard acéré de sa guide et demeura bouche bée en voyant ses lèvres noires resplendir sur une peau blafarde. Une tache rouge laissée par le sang qu'elle avait bu resplendissait comme un rubis à la commissure de ses lèvres ; tout dans les traits de son visage contredisait la douceur de sa main.

— Elle est la vénérable prêtresse, dit la voix de monsieur de Falicon venue de nulle part. Agenouilles-toi face à elle.

Il s'exécuta. Il sentit les doigts de la femme écarter ses cheveux et ses ongles s'enfoncer comme les serres d'un rapace dans son cuir chevelu.

— Tu es à moi ! Et tu m'obéiras comme un chien obéi à son maître.

— J'obéirai, répéta-t-il mécaniquement.

Il se redressa lorsque la prêtresse le lui ordonna, puis tourna le regard vers un autel de pierre noire. Il observa le plateau sur lequel étaient posés un crâne, une bougie, et trois pièces argentées. Il écouta son maître lui poser une question :

— Consens-tu à verser jusqu'à la dernière goutte de ton sang pour les Porteurs de lumière ?

— J'y consens !

— De notre existence jamais tu ne parleras et à notre volonté, toujours, tu obéiras. Fais, par le geste, le serment d'accepter la mort si tu cherches à t'en dégager.

La prêtresse lui glissa une dague dans la main droite et lui ordonna de porter l'arme à hauteur du cou, afin de simuler un égorgement.

— Par ce geste tu acceptes de mourir si tu viens à trahir, dit-elle à haute voix.

— Je l'accepte, répondit l'impétrant. De votre existence jamais ne parlerai. J'en fais sur ma vie le serment.

Les Porteurs de lumière entamèrent un chant dans une langue qu'il ne comprenait pas, mais qu'il trouva lugubre. La prêtresse lui saisit la main pour l'entrainer vers la grande pierre noire.

— Nous avons bu ton sang et tu vas à présent boire le nôtre... Bois le nectar des Porteurs de lumière !

Il chercha une coupe puis, à un reflet dansant, comprit que la boîte crânienne renversée servait de réceptacle. Il la prit entre les mains, la porta à ses lèvres, et but le breuvage douçâtre. Les acclamations qui firent vibrer l'atmosphère de la grotte détendirent ses muscles crispés : il était devenu un gardien des Porteurs de lumière. Que lui demanderait-on ? Il ignorait toujours ce qui l'attendait, mais n'en était nullement inquiet. Le cérémonial, la grotte, les bougies, le crâne, le curieux breuvage, donnaient à sa vie un sens qui lui avait manqué. Il n'était plus n'importe qui ! Il n'était plus le jeune homme dont on voulait faire un pêcheur ! Il n'était plus un voyou poursuivi par le

viguier ! Il n'était plus une personne ordinaire ! Il appartenait à une puissante confrérie.

— Ton salaire, dit la prêtresse en désignant les trois gros placés en triangle sur l'autel.

Il empocha hâtivement les pièces, puis leva la tête vers le plafond de la cavité pour regarder des chauves-souris qui filaient vers l'entrée de l'aven. Il sentit sa tête vaguement tourner. La vision de son environnement devint lentement incertaine : il continuait à voir les Porteurs de lumière, mais de façon moins précise. Il lui sembla bientôt vivre dans un rêve.

— Que m'arrive-t-il ?

La main de la prêtresse le guida dans un escalier et le long de la galerie souterraine en déclivité. Elle l'abandonna ensuite brusquement face à une longue table chargée de victuailles. En vain, il se frotta les yeux en pensant que cela l'aiderait à voir plus distinctement, mais tout demeurait flou : les Porteurs de lumière attablés autour de lui à visage découvert, les serviteurs, les hauts chandeliers, les cornes de bouquetins qui garnissaient les murs. On lui servit des tranches d'agneau qu'il mangea de façon gloutonne. Il entendit de nombreuses ovations portées à son encontre, trinqua avec les convives, but sans retenue, et sentit des mains qui se posaient sur son corps pour ôter ses vêtements. Des voix qu'il ne connaissait pas, lui donnaient des conseils pour conduire sa vie :

— Cherche la satisfaction totale de tes désirs... Marche sur la voie royale de la liberté... Cherche toujours à dépasser le plaisir que tu éprouves... Abats les frontières qui réfrènent ton envie de violer ou de tuer... Vas vers les horizons que le commun des mortels refuse... Évoque la Grande bête pour cheminer vers l'extrême... Elle donne un pouvoir formidable.

8

Le jeune homme se réveilla en fin de matinée. Il laissa échapper un grognement, puis ouvrit lentement les yeux sur le plafond du dortoir. Il constata qu'il était nu, allongé sur sa couche, et que la lumière filtrée par les vantaux indiquait une heure avancée de la journée. Il conclut aussitôt qu'on l'avait ramené au château, sans qu'il ne s'en rendît compte.

— Trop bu, murmura-t-il en portant une main à sa tête douloureuse.

Il caressa la plaie où les Porteurs de lumière s'étaient nourris de son énergie vitale, puis se gratta au niveau du pubis qui le démangeait. Il redressa le buste en prenant appui sur ses coudes et ressentit, en se levant, une douleur à l'anus qui lui était nouvelle. Que s'était-il passé durant la beuverie ?

— Pouòrca pétan!

Il ramassa ses vêtements posés en boule et quitta lentement le dortoir pour faire, près du bassin, une grande toilette. Il se sécha lentement en songeant qu'il ne se lavait pas souvent, mais, qu'après ces curieuses agapes, il ressentait le besoin d'enlever de son corps une inexplicable salissure. Et cela était si nouveau pour lui, qu'il ne sut qu'en penser. Il s'habilla pour rejoindre la cour du château où ses compagnons rivalisaient d'audace dans les passes d'armes. Avaient-ils participé à son initiation ? Leur grande forme laissait supposer une réponse négative, et il se tut, par crainte de paraître ridicule. Il ricana de façon entendue lorsque le Piémontais lui tendit le poignard que la prêtresse avait placé sur sa gorge.

— Plus long que la dague... C'est une « miséricorde ».

— Une miséricorde répéta l'initié en la soupesant.

— Nous l'utilisons sur le champ de bataille lorsqu'un chevalier a été mis à terre. Nous bondissons vers lui et nous la

plaçons dans le défaut de la cuirasse. Nous attendons ensuite quelques secondes avant de l'enfoncer.

— Qu'attend-on ?

— Que l'homme parle... S'il demande miséricorde cela signifie que sa famille est prête à verser une rançon pour qu'il reste vivant. Dans ce cas, nous en faisons notre prisonnier, et nous devenons riches. Dans le cas inverse nous poussons sur l'arme pour qu'elle lui ôte la vie.

— C'est une belle arme, dit le jeune homme.

— Elle est à toi ! Garde-la et ne t'en sépare jamais.

-o-

La cérémonie d'initiation valut à l'impétrant la possibilité d'aller à sa guise dans le fief de Falicon : il pouvait à présent s'enfuir, mais l'idée d'aller se cacher dans la presqu'île de Saint-Jean ou de quitter le duché de Savoie ne l'effleurait plus. Il se levait au matin d'un mouvement rapide, conscient du destin qui était à présent le sien : une marche inflexible vers la force et la domination. Il marchait dans les venelles du village, s'attardait près du lavoir pour tenter de voir les femmes, mais retournait toujours au château déçu de n'avoir rencontré que des vieilles édentées. Il comprit, après quelques vaines tentatives, que les plus jeunes, se prévenant de bouche à oreille, évitaient les hommes d'armes.

— Pouòrca pétan!

Faute de rencontrer des femmes, il fit la connaissance d'un garçon de douze ans qui le regardait admirativement et lui posait quantité de questions sur son armement. Il s'assit un jour près de lui pour donner, en grand frère, quelques explications :

— Cette dague que je porte toujours à la ceinture… Elle est à moi ! C'est une miséricorde.

— J'aimerais devenir aussi fort que toi, dit l'enfant.

— Il faut s'entrainer chaque jour à se battre, répondit l'impétrant avec l'assurance d'un vétéran. Ne jamais arrêter de s'entrainer ! C'est comme cela que l'on devient fort.

— J'aimerais, moi aussi, devenir un soldat.

— Comment t'appelle-t-on à Falicon ?

— Tarabàcoula ! C'est ainsi qu'on me surnomme, répondit le garçon.

— Comme la *tarabàcoula*[20] !

— Oui ! Comme l'instrument ! Parce que je l'agite toujours de bon cœur, et que je l'utilise souvent en dehors de la semaine sainte... À la grande colère de mon père.

Le jeune homme caressa en riant la tête de l'enfant : c'était la première fois qu'on le regardait avec des yeux emplis d'admiration, et cela conforta sa détermination à vouloir devenir un soldat. Lassé de vanter ses qualités, il se leva d'un bond pour rejoindre le vieux gardien et le questionner sur la méfiance des villageoises à son égard.

— Elles me fuient, dit-il amèrement.

— Elles nous évitent parce que nous leur faisons peur. Les hommes aussi ont peur. Ils ont peur que nous prenions du plaisir avec leurs femmes ou avec leurs filles.

— Que pourraient-ils faire si j'en attrapais une pour la besogner ?

— Rein ! Car ils ne peuvent pas faire les fiers. Une tentative de rébellion leur attirerait des ennuis : monsieur de Falicon suspendrait les achats ou ne les autoriserait plus à ramasser le bois mort qui alimente les fours à chaux. Il pourrait aussi remplacer les métayers en allant chercher des bergers dans les montagnes… des hommes qui vivent sur des terres plus ingrates. Il irait les chercher et il les amènerait pour qu'ils

[20] Cet instrument rustique fait de planches de bois et d'objets de fer était utilisé en Provence pour remplacer les cloches après le Vendredi Saint. Les enfants de chœur utilisaient cette crécelle jusqu'au jour de Pâques.

prennent leur place. C'est parce qu'ils ne pourraient rien faire, qu'ils empêchent les femmes de sortir.

-o-

Juin 1536 : l'impétrant reçut la permission d'emprunter un cheval pour retourner à Nice afin de s'y distraire. Il parcourut, en sens inverse, la route par laquelle il était arrivé au mois de mars : il longea la colline de Gairaut, traversa l'antique cité, puis rejoignit la vallée du Paillon par la voie romaine. Le beau destrier noir lui donna l'occasion de se pavaner dans les rues de la ville : un sourire aux lèvres, mais avec en lui quelque chose de dur et d'impitoyable sur quoi se briserait tout être humain qui s'y heurterait. C'est ainsi qu'il parcourut la rue Droite et la rue Pairolière, en lançant des regards assurés aux personnes qui l'avaient méprisé. Ceux qui l'avaient connu, lorsqu'il se louait pour quelques deniers, demeuraient bouche bée : ce n'était plus le jeune homme fantasque et colérique. Tout, dans son attitude, laissait entendre qu'il ne provoquerait plus pour le plaisir, mais qu'il pourrait, le cas échéant, se montrer plus féroce.

— De-Villafranca ! murmurait-on sur le pas des portes. Comme il a changé !

Jean Badat qu'il rencontra au détour d'une rue, lui adressa un regard étonné. Constatant son comportement civilisé, il lui dit, en usant d'un ton admiratif, qu'il semblait être devenu un autre homme.

— Monsieur de Falicon a fait de moi un soldat.

— J'aurais préféré que ce soit le comte de Montreil, répliqua le seigneur niçois, mais enfin... l'essentiel est que tu te sois amendé.

Ce dernier conclut que le mystère de Falicon ne devait, finalement, être basé que sur des sornettes ; il ne pouvait pas se douter que la transformation du jeune homme n'était qu'un début dans la conquête de ses libertés.

Il le quitta, satisfait de ce qu'il avait constaté et se rendit à l'hôtel de ville, où les syndics devaient prendre des dispositions en vue de l'arrivée des troupes impériales.

-o-

— Du vin ! Du Villars ! exigea le jeune homme en posant une poignée de pièces sur une table de l'auberge du Loup Blanc.

— De-Villafranca ! Comme tu as changé, dit le tenancier, qui, dans un élan de générosité, lui offrit à boire. À ton avenir de soldat !

— Partirez-vous bientôt en guerre ? demanda un marchand attablé près de lui.

— Cela se peut !

L'inconnu évoqua les derniers événements qui mettaient les citadins en émoi : il dit que Charles Quint arriverait bientôt à Nice avec une grande armée et qu'il irait faire la guerre contre le roi de France.

— Un muletier m'a dit que des compagnies sont arrivées à La Brigue et d'autres à Limone. Dans moins d'une semaine, elles pourraient être à Nice.

De-Villafranca approuva joyeusement les propos de son interlocuteur. Il songea aux pillages qui l'enrichiraient : la guerre ne pouvait être qu'une bonne chose pour un homme d'armes. Il but abondamment, puis se rendit au lupanar où il paya une catin qu'il garda deux journées dans sa couche.

-o-

La prédiction, faite au mois de mars par monsieur de Falicon, revint à la mémoire excitée du jeune homme : « mais il se peut que tu décides alors de rester à mon service.» Il conclut, en quittant la cité niçoise, que l'intendant avait raison : il n'avait absolument plus envie de s'enfuir. Les regards admiratifs qu'il avait reçus, le confortaient dans sa volonté de demeurer un

gardien des Porteurs de lumière, et un sentiment de supériorité l'encourageait à progresser dans la voie qui lui était offerte.

Il poussa son cheval sur la calade empierrée conduisant à Falicon, entra dans le château, et mena sa monture à l'écurie. Il retrouva ensuite ses compagnons à qui il donna aussitôt fièrement des nouvelles de Nice et de la guerre annoncée. Ces derniers, en retour, lui dirent laconiquement qu'ils se préparaient à partir à la chasse.

— J'aime la chasse ! dit l'impétrant avec enthousiasme.

— Tu resteras à Falicon, car tu es affecté à la garde du château.

Le jeune homme contint son mécontentement en serrant rageusement les dents.

— Pouòrca pétan!

Il cracha au sol lorsque son maître et ses compagnons passèrent le pont-levis et s'assit, dépité, près du vieux gardien. Il discuta un moment des loups qui, depuis le Mercantour, descendaient les vallées à la recherche de pitance, de la chaleur précoce qui faisait déjà vibrer l'atmosphère, puis grimpa sur la plateforme du donjon où il aimait se tenir pour réfléchir. Il inspira à pleins poumons l'air qui filait vers la mer et admira le paysage : le mont Chauve qui dominait le village de sa masse menaçante, la crête de Graus, la colle de Revel, le vieux château construit sur un éperon en surplomb des gorges de la Banquière, les cultures de l'Abadie descendant en paliers vers le Paillon, la route sur laquelle s'égrenaient les mulets d'une caravane menant le sel en Piémont. Il porta le regard vers Gairaut, s'attarda sur la maison forte et sur l'orgueilleuse tour qui semblait toujours défier le village. Il connaissait à présent le fief de Falicon et appréciait ce panorama devenu familier.

Il laissa son dos glisser contre le parapet, s'assit au sol, lança les dés. Ne parvenant pas à obtenir un doublet, il grogna méchamment : c'est à son maître qu'il en voulait, pour être parti sans lui chasser le sanglier.

— J'aurais voulu y aller, confia-t-il à la servante qui lui servit, au soir, un bol de soupe grasse.

— Ton tour viendra, De-Villafranca. J'ai entendu dire que monsieur de Falicon nourrissait pour toi de grands espoirs.

— Quels espoirs ?

Il n'en sut pas davantage, car la femme se mura dans le silence, et ses gestes un peu précipités lui laissèrent penser qu'elle regrettait d'avoir parlé. Ni le vieux gardien, ni le secrétaire, ni les serviteurs de la grande prêtresse n'auraient pu l'empêcher de partir s'il l'avait décidé, mais il ne souhaitait plus retourner à la vie chaotique d'avant l'initiation.

Il aperçut, deux jours plus tard, son maître et les deux sergents chevaucher en direction de la maison forte. Il conclut aussitôt, à la charge des mulets, qu'ils ramenaient de belles prises. Il porta une main en visière pour tenter de voir les animaux, mais, empêché par la distance, ne put rien distinguer.

— Pouòrca pétan! J'aurais aimé en être !

Il se contenta de regarder ses compagnons charger les bêtes sur leurs dos et les porter dans la sinistre bâtisse. Il quitta ensuite son poste d'observation pour les attendre près du pont-levis, où il les questionna vivement.

— Avez-vous fait bonne chasse ? Qu'avez-vous ramené ?

Le Piémontais lui répondit par un haussement d'épaules qui lui évitait de fournir des explications. Le jeune homme, en temps ordinaire, l'aurait à nouveau sollicité, mais les événements qui troublèrent la vie du château lui firent rapidement oublier la nature du gibier : Charles Quint était instamment attendu à Nice et ceci, pour des raisons qu'il ignorait, mettait l'intendant en grande joie.

— Je suspends ton initiation, car nous partons en guerre : l'empereur va affronter *Chouà lou Primou*. C'est une bonne nouvelle, car à la guerre il y a toujours quelque chose de bon à prendre... à prendre et à apprendre. La guerre est, par elle-même, une épreuve initiatique.

II

La Campagne de Provence

Salamandre emblématique de François I^er^

1

Les Bernois avaient envahi le Chablais et le pays de Vaud, le roi François avait conquis la Bresse, le Bugey, le Faucigny, la Maurienne et une partie du Piémont. Des États de Savoie qui s'étendaient du lac de Neuchâtel à la Méditerranée, il ne restait que le comté de Nice, un étroit territoire entre les Alpes et la mer, entre la république de Gênes et le royaume de France.

Charles de Montreil s'était battu à Conflans, la seule forteresse où les officiers ducaux avaient organisé une résistance. Il s'était ensuite replié à Turin, où il aurait à nouveau affronté les Français, si les remparts avaient été en meilleur état. C'est la mort dans l'âme qu'il s'était réfugié à Cuneo gardé par les forces impériales et qu'il était arrivé à Nice où son épouse l'attendait impatiemment. La joie de revoir Anne et son enfant, né avant qu'il ne parte, adoucirent un temps son amertume, mais le tourment d'avoir perdu son fief revint rapidement le visiter.

— Tout aurait pu se passer différemment, dit-il d'une voix contrariée... si notre duc n'avait pas autorisé l'armée du roi à entrer en Savoie. C'était faire entrer un loup dans une bergerie.

Il n'aurait pas été aussi naïf que Charles III, s'il avait hérité d'une responsabilité politique : il aurait refusé l'entrée des troupes royales et mis en alerte toutes les garnisons. Le duché aurait été sauvé, il en était persuadé.

— Il nous a ordonné de faire bon accueil à l'armée du roi... Faire bon accueil à l'armée du roi, répéta-t-il en branlant par dépit la tête à dextre et à sénestre.

Le bon duc n'avait pas compris que son neveu mentait : l'objectif de François I^{er} ne se limitait pas à passer les Alpes pour reconquérir la Lombardie, il voulait aussi accaparer le duché de Savoie.

— Une fois les campements et les canons installés, ils ont tourné leurs armes contre nous et se sont emparés des forteresses. Les garnisons, désorientées par les ordres contradictoires, se sont rendues sans combattre... Notre dispositif militaire, en quelques jours, s'est effondré. Nous avons ouvert les portes de Chambéry le 24 février et celles de Turin le deuxième jour du mois d'avril.

— Vous vous êtes battu à Conflans, dit Anne, pour tenter de le réconforter.

— Nous nous sommes battus à Conflans, mais en vain. La reconquête de Cuneo a été notre seule victoire... une victoire due au ralliement du marquis de Saluzzo.

Il se tut un moment avant de poursuivre ses imprécations d'une voix plus forte.

— Notre duc aurait dû refuser ! Il aurait dû refuser le passage de l'armée du roi.

Il frappa une table avec le plat de sa main.

— Il est des jours où je déteste Charles III !

— Un duché contre un royaume, dit Anne en lui adressant un regard attristé. Le sort était scellé d'avance.

— Nous aurions résisté en conservant les forteresses. Ils n'auraient jamais pu nous chasser de Montmélian, de Miolans, de Charbonnières, d'Ugine, de Chambéry. Ils auraient dû déployer tellement de troupes que le roi aurait été ruiné... Et l'empereur aurait accouru pour nous aider.

— L'empereur est toujours avec nous. Il nous aidera à reconquérir le Duché.

— Il a décidé de porter la guerre en Provence… alors que c'est en Savoie qu'il faudrait se battre. On ne délivre pas une terre en attaquant une autre.

— Mais une fois la Provence conquise, il l'utilisera comme une monnaie d'échange... C'est ce que vous m'avez expliqué.

— Charles Quint veut prendre les forces du roi en tenaille : lui par le sud et le comte de Nassau par le nord. C'est ce qu'il a

dit... Le Piémont et la Savoie tomberont alors comme des fruits mûrs. Il est persuadé, depuis la conquête de Tunis, d'être devenu invincible.

Il maugréa contre les astrologues qui avaient vu, dans l'alignement des étoiles, une période favorable à la conquête de la Provence. Il les traita de charlatans, puis il s'étonna qu'un homme, aussi intelligent que l'empereur, ait écouté leurs sornettes.

— Le connétable de Bourbon, il y a douze ans, a déjà engagé des légions en Provence, et la campagne s'est achevée par un cuisant échec devant Marseille[21]. Son armée a piteusement battu en retraite… Les Français l'ont poursuivie jusqu'à Nice. Badat m'a raconté, plusieurs fois, la façon dont ils ont, en représailles, pillé la cité niçoise.

— Bourbon n'a pas eu de chance...

— Nous repartons comme Bourbon, treize ans plus tard, et dans les mêmes conditions... Nous commettons la même erreur stratégique.

Il marcha nerveusement, fit le tour de la table, puis revint à sa position première pour adresser un regard dépité à son épouse.

— Antonio de Leiva[22], lorsque j'ai rappelé l'échec du connétable de Bourbon, a répondu que nous ne nous trouverions pas dans la même situation. Il a dit que la flotte de Doria[23] nous suivra le long de la côte et assurera le ravitaillement.

— Alors vous gagnerez, dit Anne en conservant l'espoir de le réconforter.

---

[21] Charles III de Bourbon dit Le connétable de Bourbon a trahi François I[er] pour se mettre au service de Charles Quint. Il a conduit, en 1524, une campagne militaire en Provence qui s'est soldée par un échec.

[22] Antonio de Leiva, duc de Terranova (1480-1536), général en chef des troupes impériales du duché de Milan.

[23] La flotte génoise commandée par Andrea Doria était au service de Charles Quint.

— Leiva ne connaît pas le terrain ! Il ne connaît pas les défenses de Marseille... ni celles d'Arles. Il ignore qu'il va se heurter à des cités bien fortifiées.

— Avez-vous un autre choix que de suivre l'empereur ?

Il se tut un moment, puis répondit tristement qu'aucune autre possibilité ne lui était offerte.

— Notre duc vous a confié une compagnie, dit Anne[24]. Capitaine de Montreil, un capitaine qui critique son général et qui n'aime pas la guerre... Vous auriez dû refuser.

— Là est mon devoir ! répondit-il abruptement. Et personne ne m'en détournera.

— Je le sais, répondit-elle dans un soupir.

— L'empereur a franchi les Alpes à la tête de son armée et il arrivera demain, avec notre duc[25], dans les vallées des Paillons... J'irai l'accueillir, avec la duchesse, près du village de Drap[26]. Vous seriez aimable de m'accompagner.

— Ce beau moment réconfortera nos cœurs affligés, dit Anne en lui adressant un sourire.

— *Austriae est imperare orbi universo*[27], dit Charles en guise de conclusion à leur conversation. J'espère que la destinée de l'Autriche à gouverner le monde puisse restaurer la souveraineté du duché de Savoie.

Il se pencha sur le berceau et prit son enfant pour le serrer contre son cœur.

---

[24] La compagnie conduite par le comte de Montreil relève de la fiction romanesque, mais une compagnie de volontaires niçois conduite par Erasme Galléan aurait accompagné l'armée de Charles Quint.

[25] Le duc Charles III est passé à Limone au mois de juillet 1536 en compagnie de Charles Quint et d'un corps d'armée dirigé par Antonio de Leiva.

[26] Le nom du village de Drap peut provenir d'un foulon construit sur le bord du Paillon.

[27] AEIOU est le monogramme de la devise utilisée par les empereurs de la famille des Habsbourg : *La destinée de l'Autriche est de diriger le monde entier*.

— Hugues ! Hugues ! Nous reconquérons notre fief ! Avec l'aide de l'empereur nous le reconquérons, murmura-t-il à l'oreille du nourrisson.

-o-

Juillet de l'an 1536 : la duchesse Béatrix chevauchait en tête, suivie de son fils le jeune Emmanuel Philibert, l'évêque, le gouverneur du comté et des consuls niçois réunis en cortège. Elle s'arrêta en regard d'un moulin où l'on foulait les draps, puis, après avoir reçu les informations d'une estafette, dit qu'elle attendrait en ce lieu[28].

De-Villafranca leva le menton pour désigner le capitaine qui les mènerait à la guerre. Il demanda à son mentor de lui parler de cet homme qu'il ne connaissait pas et n'avait jamais vu.

— C'est le comte de Montreil, répondit sourdement le Piémontais : un Savoyard qui a escorté la duchesse Béatrix lorsqu'elle s'est réfugiée à Nice. Il est ensuite parti guerroyer dans les Alpes. Je ne sais pas ce qu'il vaut comme capitaine, mais il est connu pour avoir dénoué de sombres affaires de justice... Avec un viguier comme lui, tu n'aurais pas échappé à la corde.

— Pouòrca pétan!

Le jeune homme fixa la pointe de ses bottes puis, au bruit d'une cavalcade, redressa la tête pour regarder l'empereur du Saint Empire monté sur un magnifique cheval noir. Il admira le roi des rois qui ne portait pas de cuirasse mais un pourpoint sombre avec un collet de velours noir tracé de galons d'or. Il lorgna sur l'épée ouvragée qui pendait le long de sa jambe gauche recouverte de chausses en soie, et demeura bouche bée

[28] Selon un article du *Courrier de Cannes* daté du 14 juin 1871 et intitulé *Les Chroniques de Provence* la rencontre entre la duchesse Béatrix et Charles Quint se serait faite à Drap.

face à l'écrin d'or et d'argent formé par les officiers d'empire. Tout ce qu'il regardait chantait la gloire du plus puissant souverain d'Europe.

— Pouòrca pétan!

Jamais il n'avait vu tant de beau monde : les ducs de Parme, de Bavière, de Brunswick et de Savoie entourés de leurs hommes d'armes. Et il trouva, qu'ainsi réunis, ils donnaient à cette vallée, dans laquelle il avait fait tant de mauvais coups, une importance inimaginable. Il demeura subjugué par la tenue de la garde rapprochée dont les fers renvoyaient les reflets du soleil : voir tant de soldats attendre patiemment, sans broncher, que l'empereur ait échangé des civilités, provoqua un sentiment de grandeur qui lui était nouveau. Il observa les souverains s'embrasser et se congratuler, puis l'armée impériale défiler. Son mentor désigna les « corseletes » armés de piques, les arquebusiers portant les armes sur les épaules, et les « piqueros-seco » équipés d'épées et de boucliers.

— Ce sont eux qui surgissent lorsque les piquiers ou les arquebusiers ont mis à mal les cavaliers. Ils bondissent comme des diables pour les trucider.

— Extraordinaire !

Il ne regrettait pas d'avoir piétiné depuis le matin et, pour la première fois, senti son cœur chargé d'admiration.

— Invincible ! Cette armée est invincible ! Je suis un soldat invincible dans une armée invincible, dit-il fièrement.

— Ils ont vaincu l'armée française à Pavie, dit Saint-Innocent. Ils ont vaincu Barberousse à Tunis. C'est la meilleure armée du monde, la plus grande… Et nous en faisons partie.

-o-

— Pas d'hommes de sac et de corde dans la cité !

Jean Badat qui avait en mémoire les effets désastreux de l'hébergement des soudards du connétable de Bourbon, sollicita son duc pour que les campements soient établis hors les murs, et

l'empereur, sur la demande de ce dernier, fit cantonner ses troupes entre les collines et la mer. Les citadins, depuis la ville haute, virent des milliers de tentes se dresser dans les pâturages de Saint-Barthélemy et tout autour du monastère des observantins. Subjugués par ce gigantesque campement, ils furent nombreux à l'observer jusqu'à la nuit, où les feux des cantines soulignèrent la courbure de la baie.

Les marchands niçois fournirent du blé, de l'huile et les pièces nécessaires à la réparation des attelages. Les paysans proposèrent des produits frais : du lait, des œufs, des légumes, des fromages, payés par l'argent venu des Amériques. La guerre ne revêtait pas encore de sinistre spectacle ; elle apportait à la population un revenu inespéré.

— C'est une grande armée, dit Anne en promenant son regard sur les campements. Combien sont-ils au juste ?

— On compte cinquante mille hommes, répondit Charles.

— Vous gagnerez ! Avec une telle armée, vous ne pourrez que gagner.

— Nous nous battrons, douce amie, et Dieu décidera.

Elle détacha sa tête de l'épaule de son époux et le regarda de façon inquiète.

— Cet officier niçois qui a rejoint votre compagnie avec ses trois hommes d'armes... Comment s'appelle-t-il au juste ?

— C'est l'intendant des moines de Saint-Pons, on l'appelle monsieur de Falicon.

— J'ai vu un curieux reflet dans son regard... un reflet verdâtre qui m'a dérangé. Il était de la même couleur que le vêtement de Judas... le Judas peint à Notre-Dame-des-Sources par Giovanni Canavesio[29].

Charles répondit qu'elle avait été victime d'une impression et que les impressions pouvaient être trompeuses.

— Je le sais, mais j'ai ressenti, en cet homme, quelque chose de troublant... Vous devrez vous en méfier.

[29] Fresques peintes en 1492 par Jean Canavesio à Notre-Dame-des-Fontaines.

— Il fait partie de ma compagnie et je n'ai aucune raison de me méfier d'un homme qui porte les armes contre le roi de France.

— Soit ! dit Anne en reposant la tête contre l'épaule de son époux. Oubliez, durant quelques heures cette guerre pour vous occuper de moi.

Charles chercha les lèvres de son épouse et les unit aux siennes.

2

La flotte impériale, sous le commandement de l'illustrissime Andrea Doria, mouilla dans les eaux de la rade de Villefranche. Les compagnies qui en débarquèrent grossirent le campement étalé le long de la baie. Tout, dans la préparation fébrile de la guerre, semblait sourire à l'empereur : le comte de Nassau était victorieusement entré en Picardie et cette impressionnante armée réunie devant Nice allait infliger aux Français une déculottée aussi cuisante qu'à Pavie. À la fête de Saint-Jacques, saint patron de l'Espagne et jour anniversaire de la prise de Tunis, l'empereur fit une longue harangue[30].

Le jeune homme, qui eût la chance de ne pas se trouver trop éloigné, put le voir monté sur un magnifique destrier et l'entendre exhorter ses troupes à la bravoure. Il l'écouta sans toutefois le comprendre, mais, enthousiasmé par l'impressionnant spectacle, il questionna sans relâche ses compagnons d'armes.

— Que dit-il ?

— Il dit que nous sommes invincibles, répondit Saint-Innocent. Les meilleurs soldats du monde... Il dit que si le roi de France avait des hommes comme nous et lui des hommes comme ceux du roi, il irait demander miséricorde à François I^{er}, les mains liées derrière le dos.

— Pouòrca pétan! Voilà qui est bien dit !

Il branla affirmativement la tête, persuadé qu'avec un chef comme cet empereur, ils allaient vaincre l'armée du roi.

— Que dit-il encore ?

[30] Le siège de Tunis par l'armée impériale a commencé le 14 juillet 1535 et s'est achevé par l'entrée victorieuse de Charles Quint le 21 juillet. La fête de la Saint-Jacques était fixée au 25 juillet.

— Il dit qu'il a fait reculer Soliman, qu'il a vaincu Barberousse à Tunis, que personne ne pourra lui résister.

— Pouòrca pétan! Voilà qui est bien dit !

Le marquis du Guât, le duc de Leiva, le duc d'Albe, Fernand Alvarez de Tolède, tous les officiers de haut rang ovationnèrent Charles Quint en tendant une épée dénudée au-dessus de leur tête. La troupe hurla à pleins poumons la gloire de l'empire, et De-Villafranca, emporté par l'exaltation, joignit sa voix à la grande clameur qui s'éleva subitement sur la berge du Var. L'empereur, face à cet enthousiasme, sentit sa nostalgie coutumière le quitter, son menton proéminent s'abaissa pour laisser un sourire agrémenter son visage austère : il allait, en recréant le royaume d'Arles, redessiner les frontières de l'Europe.

— Et maintenant ? demanda le jeune homme.

— C'est maintenant que la guerre commence, répondit Va-alla-Cerca en adressant une œillade à son élève.

Les compagnies franchirent le fleuve à gué : la cavalerie et les milliers de piquiers qui s'étiraient comme un gigantesque hérisson, envahirent les campagnes de Saint-Laurent à Gattières. Des charrettes chargées d'armes, de barils de poudre, de boulets et d'arquebuses, passèrent le fleuve pour s'engager sur des chemins de terre. Tous allaient, d'un pas sûr et conquérant, vers Vence, Grasse, Antibes. Soudards et officiers, en ces premiers jours de campagne, étaient persuadés de tenir la victoire au bout de leurs lames et de leurs canons : les premiers songeaient aux pillages et les seconds rêvaient aux charges, aux fiefs ou aux biens que l'empereur leur accorderait. C'était jusqu'à Paris, au cœur du royaume, qu'ils entendaient marcher après avoir conquis la Provence : rien, en ces jours d'ébranlement, ne semblait pouvoir leur résister[31].

Charles de Montreil, fièrement monté sur un beau cheval blanc, passa le fleuve, sous le village de Saint-Laurent, à la tête

[31] L'armée impériale a franchi le fleuve Var à partir du 25 juillet 1536.

de sa compagnie. Il traversa des prairies, des vergers et des olivaies sous un soleil éclatant, puis fit une halte près du château de Villeneuve-Loubet où l'empereur s'installait[32]. Il poursuivit ensuite vers Antibes dont il fallait s'emparer avant d'aller, plus avant, dans le Royaume. Gagné par l'enthousiasme, il oublia ses critiques à l'encontre de l'état-major et se prit à penser à la victoire. Comment résister à une telle armée ? Le roi serait obligé de négocier la paix, et l'empereur le contraindrait à restituer le duché de Savoie.

— Cela se passera à Aix ou en Avignon, lorsque les Français, pris de panique, voudront signer un traité, murmura-t-il. Je rendrai alors ma charge de capitaine, et je retournerai à Chambéry.

Il songea qu'il retrouverait sa demeure dans la rue Basse-du-Château, qu'il conduirait à nouveau son épouse à la cour de Savoie, et qu'ils rentreraient chez eux, après avoir dansé à la chandelle. C'est nourri de ces espoirs que son esprit, un moment s'échappa, entre Villeneuve-Loubet et Antibes, avant que la poudre ne se fasse entendre.

-o-

La flotte leva l'ancre au lever du jour. Les galères, propulsées par de longs avirons, traversèrent la baie en direction du couchant. Elles orientèrent leur proue vers le rempart d'Antibes et bombardèrent aussitôt la cité. Des boulets de fonte moulés dans l'arsenal génois s'abattirent sur les toitures, les chemins de ronde, le château des Grimaldi[33]. L'armée fit donner ses canons contre la porte Marine et les bastions fortifiés qui la protégeaient. La petite cité, où le roi ambitionnait de créer un

[32] Le château de Villeneuve-Loubet est un château fort construit au XIII^e^ siècle par Romée de Villeneuve et remanié au XVI^e^ siècle. Charles Quint y a résidé durant une semaine en 1536.

[33] Actuellement le musée Picasso d'Antibes.

port pour sa marine de guerre, trembla durant des heures sous les coups de la redoutable armée.

— Pouòrca pétan, dit le jeune homme en regardant les projectiles faire éclater les créneaux et défoncer les poitrines.

Embusqué derrière un remblai et au coude à coude avec ses compagnons, il attendait impatiemment les ordres. Il allait montrer qu'il était un soldat, un grand soldat. L'épreuve du feu ne suscitait chez lui aucune crainte. Son regard fiévreux croisa un instant celui d'un voisin qu'il ne connaissait pas.

— Tu viens d'où ?

— De Borghéas, répondit le jeune soldat d'une voix anxieuse. C'est mon premier combat !

— Borghéas ?

— Sur le Paillon entre Drap et Peillon, à quelques lieues de la rencontre des Paillons de L'Escarène et de Contes… Tu vois ?

— Je vois, répondit De-Villafranca.

Ils se turent un moment, gênés par le boucan de la canonnade, puis échangèrent à nouveau quelques mots.

— On t'appelle comment à Borghéas ?

— « Jouvenal » ! En raison de mon visage… qui est resté enfantin... Et toi ?

Un ordre donné par le comte de Montreil, les interrompit brusquement. Leurs mains se crispèrent sur les fusées de leurs épées et les lanières de leurs boucliers : ils étaient prêts, dans ce premier combat, à furieusement en découdre.

De-Villafranca s'élança derrière son mentor. Il gravit, avec vélocité, les barreaux d'une échelle, bondit à travers les créneaux ruinés, et fit reculer des défenseurs qui tentaient de le repousser. Rien ne semblait pouvoir lui résister.

— Bien joué ! dit le Piémontais.

Il s'élança vers des gardes qui s'embastionnaient, les accula et, avant qu'ils ne pussent fermer une porte, les força à se rendre. Il ricana lorsque ses adversaires s'agenouillèrent en demandant pitié : il ne s'était jamais senti aussi fort. Il dévala un

escalier de pierre, ferrailla contre des soldats repliés dans une venelle, puis, les ayant vaincu, courut jusqu'à une placette où ses compagnons avaient rejoint leur maître. Il colla une oreille contre la porte de la cathédrale pour percevoir les prières récitées, et, au bourdonnement entendu, conclut que de nombreuses femmes s'y étaient réfugiées. Un vilain rictus plissa ses lèvres lorsqu'il songea aux ciboires, aux reliquaires enchâssés de gemmes, aux bijoux, à tout ce qui pourrait le rendre riche.

— Enfoncez cette porte ! dit monsieur de Falicon en désignant un madrier abandonné.

Les trois hommes se saisirent de la poutre et, coordonnant leurs mouvements, coururent de conserve pour la faire buter contre les hauts battants.

— Encore une fois ! dit l'intendant. Elle va céder !

Un ordre subitement donné les contraint à suspendre leurs efforts.

— C'est un lieu sacré ! On ne force pas la porte d'une église où des gens se sont réfugiés, dit leur capitaine monté sur un cheval.

Le jeune homme lâcha le madrier, serra les mâchoires et empoigna la fusée de son arme. Pour qui le prenait-il ? Pouvait-il arrêter De-Villafranca ? Personne n'arrêtait un serviteur des Porteurs de lumière ! Il se tourna de façon menaçante, mais un second ordre, donné par son mentor, l'empêcha de terminer son geste. Il recula.

— Au château !

Il quitta précipitamment la placette pour suivre son maître vers une rampe muletière conduisant à la demeure des Grimaldi. Il le regarda admirativement, en quelques habiles coups d'épée, expédier des gardes dans l'autre monde, puis il l'écouta exulter :

— Sens-tu les énergies bouillonnantes ? Sens-tu les énergies de Lucifer qui jaillissent lorsqu'on ôte des vies ?

De-Villafranca, ne sachant que répondre, branla positivement la tête. Il n'en avait cure des énergies

bouillonnantes, il voulait seulement entrer dans le château pour remplir le sac qu'il avait lacé à sa ceinture. Il se précipita vers un escalier, parcourut hâtivement les salles, et ouvrit des coffres. Il plongea les mains dans des étoffes précieuses, saisit des colliers de perles, des pièces d'or, des bracelets d'argent.

— Pouòrca pétan!

Il remplit son sac de diverses valeurs, puis il s'assit dans un fauteuil à haut dossier où le seigneur du lieu aimait se reposer. Il s'imagina, pour quelques secondes, le maître d'Antibes, le vainqueur des Grimaldi.

— C'est bien, la guerre !

— Tu apprécieras bientôt la voie de l'antique audace, dit l'intendant qui paraissait satisfait de sa jeune recrue.

De-Villafranca acquiesça. Il se mit à rire, à gorge déployée, quand des soudards espagnols envahirent à leur tour la grande salle. Il pensa qu'il avait saisi ce qu'il y avait de plus précieux, et qu'ils arrivaient trop tard pour bien remplir leur bourse.

Antibes, lorsqu'il quitta le château, était entièrement sous la domination des troupes impériales. Des soudards qui parcouraient les rues en tous sens défonçaient les portes, fouillaient les demeures, pillaient, saccageaient, violaient. C'était partout, d'un rempart à l'autre, une grande confusion d'hommes en armes qui agissaient selon leur volonté. De-Villafranca, qui n'avait jamais vécu un tel désordre, attrapa un bras de son nouveau compagnon pour partager sa mauvaise joie :

— C'est bien la guerre !

— Je me suis moins bien débrouillé que toi, répondit Jouvenal. Je n'ai pas eu la chance de piller le château.

Le jeune homme faillit répondre qu'il était un gardien des Porteurs de lumière, qu'il avait été initié au culte de Lucifer, et qu'il bénéficiait, à ce titre, d'un soutien occulte. Il faillit lui expliquer cela, mais il se retint en pensant au serment prononcé dans la grotte.

— Tu te débrouilleras mieux la prochaine fois… mais, comme moi, tu aimes la guerre, dit-il d'un ton complice.

— Pas vraiment, répondit Jouvenal.

— Alors, pourquoi t'es-tu enrôlé ?

— Je suis ici parce que les récoltes n'ont pas été bonnes et les brebis sont mortes de maladie. Si je suis ici, c'est parce que, chez moi, il n'y a plus grand-chose à manger.

-o-

Le pillage des celliers et des caves offrit des fruits, des fromages, des poissons salés, de la viande et du vin. Rien ne manqua pour fêter cette première victoire qui laissait présager une grande geste militaire.

— J'ai rudement bien fait de suivre mon maître, murmura De-Villafranca en se frottant la panse.

Il songea qu'il avait trouvé son chemin de vie : il n'était plus le voyou que le viguier jetait au cachot, il était un gardien des Porteurs de lumière, une personne considérée dans une puissante confrérie, un soldat qui savait se battre et qui tirait un excellent revenu de la guerre. La violence qui lui avait causé des ennuis était à présent la source de sa richesse et de la plénitude de son être. Il se battait pour Charles Quint, mais il se battait aussi pour lui-même.

En tournant intuitivement la tête, il surprit son maître qui l'observait avec une ardente lumière dans les yeux et l'écouta critiquer de façon acerbe le comte de Montreil.

— Notre capitaine est un triste sire. Il est prisonnier de Dieu... Il est prisonnier de sa morale. Il est incapable de sentir les plaisirs donnés par la transgression.

L'intendant ricana longuement, puis levant son gobelet rempli à ras-bord, invita ses hommes à jouir de l'instant.

— Buvez ! Mangez à vous en faire péter le ventre. Culbutez les femmes que vous attrapez. Trucidez ceux qui s'opposent à votre volonté. Ce qui pour Montreil cause la chute

des êtres est, à la vérité, un élément rédempteur... Au chaos correspond la libération de la mémoire obscure. Libérez les démons qui vous habitent ! Admirez votre être profond dans le miroir de cette libération : l'être brut qui veut tout posséder.

Ces mots, que le jeune homme ne comprenait pas véritablement, glissaient avec délice dans son esprit aviné. La journée avait été forte et la soirée l'enveloppait de façon voluptueuse. Lorsqu'il portait le regard vers la mer, il pouvait voir les feux des galères impériales qui avaient jeté l'ancre dans une anse sablonneuse, à l'abri du cap d'Antibes.

Il faisait partie de la meilleure armée du monde et la guerre commençait de belle façon.

3

L'armée quitta Antibes pour marcher vers Cannes, Mandelieu et Mons. Les fantassins gravirent les pentes de l'Esterel qui s'érigeait comme une forteresse rouillée sur leur route victorieuse. Ils marchèrent sur de mauvais chemins taillés à flanc de précipices, sous de gigantesques blocs réticulés qui évoquaient des animaux de légende, puis dévalèrent gaillardement les pentes occidentales garnies de pierriers qui chutaient jusqu'au le lit du Reyran. Ils s'engagèrent ensuite dans une plaine qui les mena jusqu'à Fréjus, où ils se regroupèrent entre la citadelle et la mer. Ils s'avitaillèrent en munitions débarquées par la flotte génoise, reconstituèrent les provisions de bouche, réparèrent les essieux brisés. Ils étaient fiers des premières victoires, et l'empereur, à l'imitation des Césars qui avaient conquis le monde antique, renomma la cité Charleville. La Provence s'offrait dans la splendeur de l'été : rien ne semblait pouvoir leur résister.

Ils s'engagèrent en fredonnant leurs chants de marche dans le pays dracénois. Certains pensèrent y affronter l'ennemi, mais ils ne rencontrèrent aucune résistance : le roi n'avait pas envoyé de troupe pour tenter de les arrêter et les habitants apeurés fuyaient pour se cacher. François I^{er}, incapable de réunir une armée, les laissait conquérir le Royaume.

Le jeune homme, toujours excité par son premier combat, rêvait d'un nouveau pillage. La marche sous le soleil ardent était moins exaltante que la prise d'Antibes, mais il allait, l'esprit tendu par l'aventure et l'espoir de s'enrichir à la prise du Muy. En visitant, près de l'Argens, une ferme consciencieusement ruinée, il laissa filer une bordée d'injures.

— On dirait qu'une autre armée est passée avant nous.

Rien ne restait en ce lieu déserté : les poulaillers avaient été vidés, les potagers ravagés, les terres cuites brisées, les foins incendiés. Rien ! Il ne restait rien à accaparer : ni bien, ni nourriture, ni eau, car le puits où il aurait pu emplir son outre, avait été gâché par des cadavres de brebis égorgées.

— Pouòrca pétan!

Il arracha une herbe qu'il ficha entre ses lèvres pour tromper son gosier asséché et repartit en pensant qu'il se rattraperait en pillant les richesses du village. Il déchanta, en découvrant que Le Muy offrait le même aspect que la ferme visitée : les habitations avaient été méticuleusement saccagées, les barriques éventrées, et les greniers vidés. Irrité de ne pas augmenter son butin, il maudit les paysans qui avaient fui en emportant nourriture et valeurs.

— Qu'ils viennent ! Qu'on se batte ! Les hommes du roi sont des pleutres !

— Marche ! Ne te fatigue pas à hurler de la sorte, dit son mentor, habitué à endurer.

-o-

Draguignan offrit le même désolant spectacle que le village du Muy : rien à piller et rien à manger, tout avait été détruit ou emporté.

— Pouòrca pétan!

Il posa son barda dans une chambre réquisitionnée et laissa ses compagnons s'affaler sur des lits de paille. Une sensation de vide qui lui creusait le ventre le poussa à repartir dans les rues à la recherche de pitance.

— Il ne reste plus ni or ni argent, mais il doit bien rester un jambon, dit-il à Jouvenal qui marchait près de lui. Un jambon !

Il marcha, le regard mauvais, dans les venelles de l'ancienne ville comtale de la maison d'Anjou. Il défonça des portes, visita des boutiques désertées, et, déçu de ne rien trouver, brisa rageusement le mobilier. Surpris de voir un vieil homme

ouvrir une porte, il lui ordonna de lui céder ses provisions, mais ce dernier répondit, d'une voix navrée, qu'il ne possédait rien.

— Je n'ai plus rien à me mettre sous la dent ! Les officiers du roi ont ordonné de détruire tout ce qui pouvait vous nourrir ou vous aider… Et ils nous auraient trucidés si nous ne l'avions pas fait.

— Pouòrca pétan!

— Ne nous faites pas de mal, car il ne reste rien… Je vous l'assure !

— Rien, répéta Jouvenal après avoir visité le logis. J'ai quitté une ferme où il n'y avait plus rien à manger pour un pays dévasté.

Ce dernier entraîna De-Villafranca par le bras pour laisser le vieil homme s'enfermer dans sa demeure. Il poursuivit sa quête le long des ruelles parcourues par d'autres soldats au ventre creux, puis, lassé de ne visiter que des demeures dévastées, demanda au Ciel de les aider à trouver quelque chose.

— Un jambon ! hurla-t-il en levant désespérément le regard.

Il interrompit subitement sa supplique pour pousser violemment son compagnon à terre.

— Pouòrca pétan!

Le jeune homme, aussitôt remis sur pied, observa une grosse pierre qui, jetée d'une fenêtre, était tombée près de lui. Il jeta un regard furieux vers la façade qui le dominait et se rua vers une porte. Il la défonça, s'engagea dans un escalier, visita rageusement la demeure. Il redescendit, bredouille, fit de même dans la demeure voisine, puis, ne trouvant personne, hurla qu'ils le lui paieraient. Il courut rageusement le long de la rue. Il fit le tour du pâté de maisons, puis, essoufflé s'assit sur la marche d'un escalier.

— Ils ont fui par la toiture, dit Jouvenal. Ils connaissent parfaitement la cité, et nous ne les retrouverons jamais… Viens, il est temps de rejoindre les autres.

De-Villafranca suivit son compagnon vers le cantonnement en promettant, à chaque pas, de casser la tête du premier ennemi qu'il rencontrerait.

— Il paiera pour ce qu'on m'a fait ! Il faudra bien, un jour, qu'ils se battent.

Il s'assit sur un banc. Il déglutit la maigre ration qu'on lui servit : une galette agrémentée d'un morceau de fromage. Il mastiqua lentement en songeant à ce qu'il venait de vivre et à son compagnon qui lui avait sauvé la vie.

— Au sujet de cette pierre, dit-il sourdement… Je veux te remercier.

— C'est normal de t'avoir sauvé la vie. Tu es mon compagnon d'armes et mon ami.

Il branla la tête et se mura dans le silence en répétant mentalement la réponse de son compagnon. Il avait éprouvé de grandes difficultés à adresser un remerciement : c'était la première fois qu'il le faisait.

-o-

La guerre que monsieur de Falicon avait vantée comme une belle expérience initiatique commençait à offrir de multiples inconvénients, et le jeune homme était de moins en moins satisfait par cette conquête qui n'offrait rien à prendre. Il trouvait la marche harassante, la chaleur suffocante, le chant des cigales assourdissant et les milliers d'insectes insupportables.

— Pouòrca pétan!

La progression sur une terre dévastée contraignit l'intendance à diminuer les rations. La conquête dépourvue de geste militaire perdait, peu à peu, le caractère glorieux que les impériaux lui avaient, au début, prêté. La soif, la fatigue et la faim semblaient être devenues les alliés objectifs du roi de France. Ce n'était pas un pays qu'ils conquéraient à la pointe de l'épée, mais une terre ravagée qui se refermait inexorablement sur eux pour les dévorer. Charles de Montreil le ressentait aussi

durement que ses hommes : la Provence asséchée absorbait chaque jour un peu plus leur énergie vitale.

— Les rouets et les arbres ont été brisés, aucun grain ne peut y être moulu, murmura-t-il en visitant un moulin dévasté. Le roi préfère saccager son royaume que de livrer bataille… Anne de Montmorency[34] pratique la stratégie de la terre brûlée.

Le capitaine avait compris depuis la traversée du village du Muy : le lieutenant général du roi adoptait la technique défensive du « gast », il dévastait la Provence pour les affaiblir avant de les affronter.

— Le roi pratique la stratégie de la terre brûlée, dit-il à ses hommes rassemblés. Il nous affame plutôt que de nous combattre... Mais il ne réussira pas, car nous serons prochainement ravitaillés.

Ne comprenant pas assez bien le français, le jeune homme donna un coup de coude à son mentor.

— Qu'a-t-il dit, le capitaine ?

— Il dit que les Français refusent de nous affronter... Qu'ils ont gâché les grains, tué les cheptels, éventrés les barriques, brûlé les blés et détruit les moulins pour nous affamer. C'est ce qu'il appelle la stratégie de la terre brûlée.

— Sale guerre, dit De-Villafranca en suçant la paille censée tromper sa soif.

— Il n'y a pas de guerre propre. La guerre est toujours une sale affaire, mais elle nous permet de vivre.

— Ils ne pourront pas tout détruire. Ils devront, tôt ou tard, se battre.

— Le plus tôt sera le mieux, répondit le Piémontais.

— Et les forces de Lucifer ? Tu as, toi aussi, été initié par les Porteurs de lumière. Les forces de Lucifer devaient nous accompagner.

---

[34] Anne de Montmorency (1493 – 1567) : lieutenant général de l'armée de François I[er], duc et pair de France, maréchal puis grand maître de France, baron des Baux.

Le soudard répondit par un haussement d'épaules que le jeune homme interpréta comme de l'indifférence envers les croyances de monsieur de Falicon.

-o-

Le campement établi sur les berges de la Nartuby permit aux hommes d'étancher leur soif. Il leur offrit un havre où De-Villafranca put jouer avec l'eau, comme il le faisait gamin à Villefranche. Il se baigna jusqu'à la nuit, puis mangea du pain durci agrémenté d'un morceau de lard ranci. Il s'allongea près de son mentor, et resta longtemps immobile, le nez perdu dans les étoiles. Il se redressa subitement sur les coudes pour mieux entendre une voix venant de la tente des officiers. Il prêta l'oreille pour tenter de comprendre ce que déclamait un espagnol.

— C'est qui ?

— C'est un officier de Charles Quint, répondit Va-alla-Cerca... Le comte de Montreil a invité Garcilaso de la Vega[35] à partager une soirée… C'est un grand capitaine, il a accompagné l'empereur dans ses expéditions à Vienne et à Tunis contre les Ottomans … Il commande à onze compagnies d'infanterie.

— Et que dit-il ?

— Des mots que les nobles aiment écouter... Dors ! Demain demandera de nouveaux efforts.

La voix du poète, filant dans la nuit chaude, caressait chaleureusement les oreilles du jeune homme, mais semblait irriter monsieur de Falicon qui ricanait sans que personne n'en comprenne la raison.

-o-

[35] Poète espagnol né à Tolède vers 1500 et mort à Nice le 14 octobre 1536.

Les soldats de l'empire s'enfonçaient vers le couchant au sein de terres ravagées. Ils marchaient, les gosiers secs et les ventres creux, sur des chemins de terre, à travers des garrigues, des vignobles, le long de cyprès qui se hissaient vers le ciel éblouissant. La lisère ombragée d'un bois, de temps à autre, leur offrait une ombre salvatrice où ils ôtaient leurs casques pour tenter de sécher leurs crânes en sueur. Ils en repartaient pour traverser des terres blanches qui s'élevaient en nuages poussiéreux.

— Où sont-ils ? Quand allons-nous livrer bataille ?

Les mêmes questions, sans cesse reposées, hantaient officiers et soldats.

Le village de Lorgues offrit le même aspect que Draguignan : les celliers avaient été vidés et les puits corrompus. Il n'y restait aucune nourriture. Les approvisionnements débarqués, à Fréjus ou Saint-Tropez, ne parvenaient que difficilement aux troupes avancées : la faim et la soif étaient devenues des compagnes quotidiennes. Des soudards affamés, contrevenant aux ordres, se nourrissaient de raisins ou de fruits immatures laissés dans les vergers.

Montreil, pour tenter de maintenir le moral de la troupe, s'adressa à ses hommes en invoquant la raison : il leur parla de l'épuisement qui, peu à peu, s'empare des hommes mal nourris, de l'amollissement provoqué par la fatigue, et de la dysenterie qui les menaçait.

— Nous devons conserver suffisamment de force pour combattre. Ne marchez pas trop vite. Supportez la soif. Ne buvez pas d'eau corrompue. Ne mangez pas les fruits dans les vergers, car ils les ont laissés pour vous empoisonner. Ne grappillez pas les raisins dans les vignes : ils rendront vos intestins malades. Conservez la faim dans le creux de votre ventre.

De-Villafranca, lorsque son mentor lui eût traduit le discours, acquiesça spontanément : ce capitaine qui l'avait empêché de forcer la porte de la cathédrale d'Antibes n'était pas aussi mauvais soldat qu'il l'imaginait. Il reconnaissait sa

compétence à mener une compagnie, mais ne pouvait s'empêcher de le trouver naïf par rapport à son maître. Qui emporterait un combat à armes égales ? Monsieur de Falicon, poussé par les forces démoniaques, truciderait facilement le capitaine s'ils venaient à s'affronter. Il en était persuadé.

Les mots du jeune homme, peu à peu, se firent rares : la guerre, qu'il avait tant aimée au début de la campagne, lui parut bientôt une misérable expérience dont il se serait bien passé. Les bottes brûlaient ses pieds écorchés. Le casque de fer surchauffé prenait sa tête en étau. Les dizaines de piqures, sur ses bras et dans son cou, le démangeaient horriblement. La ration d'eau tiédie ne supprimait pas la sécheresse de la bouche et du pharynx. Que faisait-il dans l'armée de Charles Quint ? De nouvelles questions se pressèrent dans son esprit déçu : devait-il déserter cette armée sans adversaire ? Devait-il abandonner les Porteurs de lumière ? Où irait-il dans un pays qu'il ne connaissait pas ? Un ordre donné par son capitaine interrompit brusquement ses réflexions.

— Formation en carré de combat !

Il prit aussitôt place à côté de Jouvenal.

— Les Français vont enfin livrer bataille.

— Tu les vois ?

— Taisez-vous ! grogna le Piémontais qui était placé derrière eux.

Ils attendirent ainsi une partie de la matinée, les visages ruisselants de sueur, mais aucune troupe ennemie n'apparut. Un cavalier revenant de Brignoles leur apprit, quelques heures plus tard, qu'un détachement français avait été défait : la troupe, menée par l'imprudent commandant de la garnison d'Aix[36], avait été mise en pièces par la cavalerie espagnole.

[36] Le capitaine Montéjan de la garnison d'Aix tenta une imprudente attaque contre l'avant-garde impériale.

— Ils ont des prisonniers, dit sourdement Va-alla-Cerca. Les Espagnols ont saisi des nobles cavaliers. Ils vont négocier une rançon.

— J'aurais bien aimé prendre un capitaine français, grogna De-Villafranca.

L'état-major impérial, pour remonter le moral de la troupe, parla de cet affrontement comme d'une grande victoire, et Charles Quint donna à Brignoles ravagée le nom de Nicopolis.

-o-

Jouvenal, passé Brignoles, s'arrêta une première fois pour baisser les brailles. Il reprit sa place en forçant le pas et, pour signifier que tout allait bien, adressa au jeune homme une œillade fraternelle. Nonobstant son ventre douloureux et ses jambes qui par moments se dérobaient, il serra rageusement les dents pour garder le rang.

— Tout va bien ! Cette douleur au ventre, ce n'est rien.

Il le répéta pour se persuader qu'il n'était pas malade et qu'il pouvait suivre la compagnie. Il le répéta jusqu'au moment, où, n'arrivant plus à se maintenir dans les rangs, il vit son ami le distancer inexorablement. Il arriva le dernier au campement établi pour la nuit et s'affala, épuisé, sur le sol. Des douleurs au ventre le poussèrent ensuite, de façon répétée, à vider ses intestins derrière des buissons.

— Tu as grappillé des raisins, gronda De-Villafranca.

— J'avais trop faim !

— Bois un peu d'eau, dit-il en lui passant son outre. Bois et dors. Tu dois reprendre des forces.

C'était la première fois que le jeune homme partageait sa précieuse ration, la première fois qu'il partageait quelque chose. Il ignorait ce qui le poussait à agir de la sorte, mais il se doutait que son maître, s'il l'avait surpris à témoigner de la compassion, l'aurait vertement tancé.

4

Grasse, Draguignan, Lorgues, et Digne, avaient été ravagées sur les ordres du roi : les habitants avaient gâché les blés et les fourrages, égorgés les troupeaux, corrompus les puits, crevé les barriques, brisé les jarres d'huile, incendié des demeures. Réfugiés dans les montagnes et dans les bois, les paysans s'organisaient en bandes pour trucider les soldats égarés. Les approvisionnements débarqués à Fréjus ou Saint-Tropez étaient fréquemment attaqués.

Les sonnailles qui faisaient habituellement vibrer l'atmosphère de Saint-Maximin, lorsque le jeune homme y arriva, avaient laissé place au tintement d'une cloche tristement branlée. La vue de la cité dévastée lui ôta aussitôt l'espoir d'y trouver fortune. Cette guerre, qu'il avait appelée, instillait à présent une amertume qui ne le quittait plus.

— Pouòrca pétan!

Il s'installa, avec ses compagnons, dans une demeure que les Puget avaient désertée pour se réfugier à Marseille. Il choisit une chambre, un grabat garni de laine, et posa son armement au sol. Il aida Jouvenal à boire, puis, entendant un grand remue-ménage, il se pencha, par la fenêtre pour observer des officiers qui formaient une haie d'honneur à l'entrée de la basilique.

— L'empereur va se recueillir auprès des reliques de la sainte, dit son mentor arrivé près de lui.

— Quelle sainte ?

— Marie de Magdala… La femme qui suivait Jésus, celle qui a lavé ses pieds avec ses cheveux, et qui a pleuré au pied de la croix.

Le jeune homme hocha mécaniquement la tête, mais il ne se souvenait pas d'avoir entendu une histoire de femme qui avait utilisé ses cheveux pour sécher les pieds de Jésus.

— Je me moque des os de cette sainte, dit-il en quittant la fenêtre pour s'allonger sur son grabat.

Après avoir sommeillé un moment, il se leva, descendit lentement les marches d'un escalier en colimaçon, et alluma une bougie. Il entra dans la cave afin de vérifier si quelques victuailles n'y avaient pas été oubliées.

— Sait-on jamais, dit-il d'un ton désabusé.

Il observa la pièce voûtée à la lueur de la flamme vacillante, fureta un moment dans la pénombre, puis, ne trouvant rien, décida de remonter.

— Rien ! Il ne reste rien, grogna-t-il de façon sourde.

Il s'apprêtait à tourner le dos, quand un infime souffle le mit en alerte. Il suspendit son geste. Il tira la miséricorde passée à sa ceinture.

— Quelqu'un ?

— Ne me faites pas de mal, répondit une personne en provençal.

Il plissa les yeux pour voir apparaître, telle une fée sortant de l'obscurité, une jeune fille portant le tablier et la coiffe des servantes.

— Qui es-tu ?

— Je sers les Puget, mais les maîtres sont partis. Pour l'amour de Dieu, j'espère que vous ne me ferez pas mal.

Il observa le visage gracieux, les yeux d'azur qui semblaient refléter toute la lumière de la chandelle.

— Que vas-tu faire de moi ?

Il ne sut que répondre. Que pouvait-il faire d'elle ? Que pouvait-il faire d'une fille ? La culbuter pour son plaisir ? Il y songea un moment, mais ne bougea pas. Une intuition venant du fond de son être, quelque chose de mystérieux qu'il n'avait jamais ressenti, lui murmura que cela n'aurait pas été bien. Se rappelant l'histoire du fruit défendu, il songea que, comme Dieu, il connaissait le bien et le mal.

— Rien, répondit-il. Je ne ferai rien.

— Pourrais-je rester ici jusqu'à ce que vous partiez ?

— Tu pourras.

— Toi aussi, tu cherches les reliques...

Il haussa les épaules.

— Je me contenterais d'un sac de farine.

— Ne t'en prive pas, dit-elle en désignant une étagère qu'il n'avait pas vue. Il reste un sac qu'ils ont oublié... Il faut dire que tout s'est passé très vite, après le passage des officiers du roi... Ils nous ont ordonné de partir en emportant tout ce que l'on pouvait, et de gâcher le reste.

— Pourquoi n'es-tu pas partie ?

Elle haussa à son tour les épaules. Elle répondit qu'elle se sentait chez elle, même si la demeure ne lui appartenait pas.

— Les Puget ne pouvaient pas m'emmener avec eux... Ils ne pouvaient pas s'encombrer d'une jeune servante... Où veux-tu que j'aille ? Je n'ai aucune famille. Je ne connais personne hors de Saint-Maximin.

— Et tes parents ?

— Ils sont morts lorsque j'étais enfant.

Le jeune homme songea qu'elle était comme lui orpheline, et que sa vie n'avait pas dû être facile.

— Qui s'est occupé de toi ?

Elle répondit que les Puget l'avaient recueillie et élevée avec leurs filles, jusqu'à ce qu'elle eût douze ans. Elle lui dit aussi, qu'ils avaient toujours été bons pour elle, et que c'était grâce à eux qu'elle savait lire et écrire.

— Lire et écrire, dit-il, subjugué par cette connaissance.

— Et toi ? Sais-tu lire et écrire ?

Il branla négativement la tête.

— Mais tu connais le métier des armes.

— Je suis un soldat !

Il se tourna brusquement pour répondre à un appel venu des étages, puis la regarda toujours belle et droite comme une madone.

— N'oublie pas la farine, dit-elle en désignant le sac. Tu pourras faire des galettes.

— C'est une bonne chose, surtout pour Jouvenal qui est malade. Une galette... ça lui donnera des forces.

Il cala le sac sous une aisselle et brandit la chandelle. Il commençait à grimper les marches de l'escalier lorsqu'elle lui dit d'une voix douce :

— Reviens me voir, si tu veux.

Il poursuivit silencieusement son ascension jusqu'à l'étage, et, de peur d'être moqué, ne dit mot de l'existence de la fille. Etait-il nigaud de ne pas l'avoir culbutée dans la cave ? Non, il ne se sentait en rien nigaud. Il n'aurait pas aimé que ses compagnons la malmènent. Repensant à l'histoire du fruit défendu et à sa décision de ne pas toucher à la servante, il trouva curieux d'avoir choisi le bien.

— Mon maître, s'il le savait, en serait fort mécontent.

-o-

— Les Espagnols sont furieux de ne pas les avoir trouvées, dit le Piémontais.

Le jeune homme jeta à son mentor un regard interrogatif.

— Trouvé quoi ?

— Les reliques[37] ! Elles ont disparu et l'empereur n'a pas pu se recueillir. Il paraît qu'il est furieux !

— À quoi bon chercher ces vieux ossements. Cela ne sert à rien.

— Tu es incapable de comprendre !

De-Villafranca haussa les épaules. Il laissa ses compagnons parler des reliques disparues pour retourner discrètement dans la cave où il espérait rencontrer la fille. Il descendit silencieusement les marches en tenant une chandelle de la main gauche et quelques galettes dans la droite.

[37] Les reliques de Marie-Madeleine, considérées comme un précieux trésor, ont été cachées par les moines dans un puits avant l'arrivée des troupes impériales.

— C'est toi ?

— C'est moi, répondit-il en posant la chandelle sur une barrique. J'ai apporté des galettes.

Pourquoi avait-il une attention pour cette fille qu'il n'avait même pas besogné ? Pourquoi ? Il était incapable de répondre. Il était incapable de répondre, mais il sentait encore confusément que ce qu'il faisait aurait déplu à monsieur de Falicon.

— C'est gentil !

Gentil ! C'était la première fois que quelqu'un lui disait qu'il était gentil et il en aurait presque ricané. De-Villafranca, que les Niçois avaient craint, était devenu gentil ! Il se contenta d'esquisser un rictus, car ce n'est pas avec n'importe qui qu'il aurait été gentil.

— C'est bon ! C'est bon de manger quand on a faim.

Elle déglutit plusieurs fois, but un peu d'eau à une fiasque, puis lui sourit aimablement.

— Comment t'appelle-t-on ?

— De-Villafranca !

— Ton vrai nom ! C'est ton nom de baptême que je veux connaître.

— Jean... Jean-de-Villefranche.

— Jean... L'apôtre bien-aimé de Jésus. C'est un joli nom.

Ne sachant que répondre, il haussa les épaules. Peu lui importait de s'appeler Jean, Paul ou Pierre, car il avait pris l'habitude d'être appelé par son surnom.

— Tu es un valeureux soldat.

— C'est ma première guerre, mais je me suis bien débrouillé, dit-il en posant une main sur la bourse dont il ne se séparait jamais.

— Sais-tu faire autre chose que la guerre ?

Il parla de la rade de Villefranche et du métier de pêcheur vers lequel son beau-père le destinait.

— Je n'aime pas la mer, les poissons et tout ce qui dégouline... Je n'aime pas être enfermé dans un atelier... La guerre, c'est encore là où je me sens le mieux.

— Tu pourrais cultiver la terre.

— Je n'ai pas de terre... Mais dis-moi... Tu ne sembles pas avoir peur de moi.

— Je ne sais pas pourquoi, mais je pense que je peux te faire confiance.

— Je pourrais te forcer ou te trucider...

— Je sais que tu ne le feras pas.

— Tu le sais ?

— J'en ai l'intuition... L'intuition, cela ne trompe pas. C'est lorsqu'on réfléchit, en agençant des arguments logiques, que l'on peut se tromper, mais jamais en se fiant à l'intuition. L'intuition est un don de Dieu. Elle est en nous, indépendamment de notre connaissance.

Elle lui sourit gentiment.

— Nous avons sonné la cloche de la basilique, lorsque l'armée est apparue près de Saint-Maximin... As-tu entendu le son d'une cloche ?

— J'ai entendu, répondit laconiquement le jeune homme.

— Et qu'as-tu entendu dans le son de cette cloche ?

— Une cloche ne parle pas !

— L'intuition... Si tu en avais, elle t'aurait permis d'entendre ce que cette cloche raconte : *si ergo me quertis sinite os abiren*. On l'entend, à des lieues à la ronde, la supplique qui est gravée sur notre cloche.

— Voilà que tu parles latin !

— J'ai aussi appris un peu de latin... Mais il est vrai, que si tu ne connais pas le latin, ton intuition n'aurait servi à rien.

— Et que raconte-t-elle cette cloche ?

— *Si tu me sollicites laisse les*, *eux, aller*... Il s'agit de laisser aller la mère et l'enfant, la Vierge et Jésus... Comprends-tu ?

— Je pense comprendre. Elle nous disait de ne pas faire de mal aux mères et aux enfants, répondit-il en songeant à son capitaine qui l'avait empêché de forcer la porte de la cathédrale d'Antibes.

— C'est cela, Jean-de-Villefranche.

Ils demeurèrent un moment silencieux durant lequel la fille trouva que, malgré sa rusticité, le jeune homme n'était pas dénué d'intelligence. Elle lui demanda, d'une voix douce, si sa mère était encore en vie.

— Elle est morte lorsque je suis né, répondit-il. Une mort pour une vie... C'est ce que Dieu a voulu.

— Toi aussi, tu es orphelin.

— Elle a été mortellement frappée avant d'accoucher... Elle est morte juste après ma naissance. Elle a raconté des choses bizarres avant de mourir. Elle a dit être descendue sous terre... Elle a dit qu'on l'a forcée à pénétrer dans le royaume des morts.

— Qui l'a frappée ?

— Je ne sais pas... Si je le savais, j'irais leur casser la tête.

-o-

De-Villafranca se réveilla en fuyant un cauchemar où des diables le poursuivaient pour le trucider. Qu'avait-il fait ? Avait-il trahi les Porteurs de lumière ? Il ouvrit les yeux sur le visage émacié de Jouvenal qui paraissait encore plus faible.

— Tu dois reprendre des forces.

— Je sais… Je sais, mais je crois que je vais mourir.

Il s'agenouilla, près de lui, l'aida à boire, lui tapota amicalement l'épaule.

— Qu'il crève ! hurla monsieur de Falicon. Qu'il crève et que je n'entende plus ses jérémiades. Je vous interdis de vous occuper des mourants !

Le jeune homme se redressa. Il s'écarta lentement du malade. Son initiation à la pensée de Lucifer lui permettait de comprendre le reproche adressé par son maître : un Porteur de lumière ne s'apitoie pas sur l'humain qui dépérit, il n'éprouve aucune pitié ni aucune compassion, car il est la force brute. Il quitta la chambre sans mot dire, mais, dès qu'il le put, il sollicita la servante pour qu'elle s'occupe du malade.

— Il se vide par le bas !

— Je lui ferai boire une décoction qui purifie le ventre, dit la fille.

— Tu connais aussi les plantes…

— C'est ma maîtresse qui m'a appris.

— Rien ne t'oblige de soigner un ennemi de ton roi… mais tu le feras quand même. Drôle de fille !

— Si je le fais, Jean-de-Villefranche, c'est pour l'amour de Dieu.

5

Des rumeurs de départ parcoururent bientôt les campements : on disait que l'armée irait conquérir Toulon avant de s'emparer d'Aix. Personne dans la troupe ne connaissait la stratégie de l'état-major, mais les soudards comprenaient tous, qu'ils allaient bientôt lever le camp.

Le jeune homme fut étonné, lorsque son maître se mit à parler à son tour des reliques de la sainte :

— Par Belzébuth et Asmodée, dit l'intendant. Ils n'ont pas trouvé les ossements et ils ont abandonné les recherches. Si les Espagnols ne les ont pas trouvés, c'est qu'elles ont été bien cachées. Elles ont été bien cachées, mais avec l'aide de Lucifer, nous les trouverons. Nous touchons au but suprême !

Il l'écouta éberlué lui ordonner de partir, derechef, à leur recherche. Il grimaça, boucla son ceinturon et suivit son mentor vers la basilique. Profitant de l'éloignement de son maître il questionna le Piémontais sur ces foutues reliques qu'il fallait à présent chercher.

— Que peut-il faire avec ces vieux os ?

— Ils peuvent se négocier une fortune auprès des évêques et des princes, répondit Va-alla-Cerca. Ils pourraient nous permettre de devenir très riches.

À nouveau envoûté par l'idée de gagner une fortune, le jeune homme se mit ardemment à la tâche : il entra dans la basilique, descendit dans la crypte, pencha le buste pour inspecter le sarcophage antique, et chercha à tâtons par-derrière. Il passa une main sur des personnages sculptés en bas-relief, une croix gemmée, les moulures qui encadraient les scènes.

— Pouòrca pétan, dit-il en songeant que les Espagnols avaient cherché avant lui et que ses gestes étaient inutiles.

Il remonta dans la nef et, durant un long moment, sonda méthodiquement le sol avec une pique. Il s'arrêta, lassé de ne rien trouver, et s'assit face à un retable[38] dont Madeleine lui avait parlé avec enthousiasme :

« Il y a une Crucifixion, et, tout autour, il y a de petits tableaux qui racontent ce qui a précédé. J'espère que tu le regarderas lorsque tu iras dans la basilique… Ce serait vraiment dommage que tu ne l'admires pas. »

Rien ne le contraignait à s'intéresser à des peintures qu'il avait jusqu'alors méprisées, mais il laissa son regard errer sur les tableaux : c'était la première fois qu'il observait ces petites scènes où Judas donnait le baiser à Jésus. Il ne comprenait pas le sens à donner à ces images, mais il trouvait dans la multitude des personnages et les paysages finement détaillés, une certaine magnificence. Et il se serait presque assoupi dans la lumière tamisée par les somptueux vitraux, si un ordre de son maître ne l'avait tiré brutalement de sa rêverie.

— Que fais-tu devant ces peintures ? demanda brusquement l'intendant.

— Je me repose, bredouilla le jeune homme, honteux de s'être laissé aller à admirer des images qui glorifiaient Dieu.

— Un gardien des Porteurs de lumière ne se repose pas ! Cherche jusqu'à ce que tu trouves !

Il se leva promptement, ressaisit la pique et poursuivit méthodiquement son travail en heurtant chaque dalle à la recherche d'une cavité. Que faisait-il dans cette basilique à la quête de vieux ossements ?

— Pouòrca pétan! dit-il en posant son arme. J'en ai vraiment assez !

Son regard balaya l'espace de la nef à la recherche de ses compagnons, puis, ne les y voyant pas, il décida d'abandonner discrètement le lieu pour honorer un rendez-vous que la fille lui

[38] La Grande Crucifixion de la basilique de Saint-Maximin réalisée par l'atelier d'Antoine Ronzen est daté du 29 mai 1520.

avait secrètement donné. Il n'avait cessé, depuis le matin, de penser à ce qu'elle lui avait dit : « viens me retrouver, dans le potager des moines, avant le coucher du soleil. Nous pourrons discuter.»

Il quitta discrètement la basilique, puis en fit le tour, côté sud, par une ruelle conduisant à un jardin clos. Il poussa le portail et la vit rêveusement assise sur la margelle d'un puits.

— Ah ! C'est toi ! Je ne t'attendais plus.

— Tu aurais dû rester dans la cave. Des Espagnols auraient pu t'attraper et te violer.

— Mais c'est ici que je voulais te voir, en plein jour, sous la lumière de Notre Seigneur.

— Tu sembles n'avoir peur de rien.

— J'ai peur mais je ne le montre pas. Marcher près de Notre seigneur permet de maîtriser la peur.

Il se pencha pour observer le puits qui avait été, lui aussi, condamné.

— Les officiers du roi ont ordonné de le boucher, dit-elle. Et il faut, à présent, marcher une heure pour trouver de l'eau.

— Tu ne m'as pas encore dit ton nom.

— Madeleine ! Je m'appelle Madeleine.

Il hocha benoitement la tête. Que faisait-il avec cette fille qu'il n'osait pas toucher ? Pour quelle raison avait-il enfreint les ordres pour la retrouver ? Il avait l'impression que son esprit était devenu le siège d'un conflit interne opposant deux parties de son être.

— Ne sens-tu rien de merveilleux en ce lieu ? demanda-t-elle.

— Je ne sens rien de merveilleux, mais je me sens bien.

— C'est une bonne chose, Jean-de-Villefranche. Ne sens-tu rien d'autre ? Ne sens-tu pas une présence divine autour de nous ?

Il branla négativement la tête.

— Je ne possède pas cette intuition dont tu parles... Sais-tu que nous allons partir ?

Il lui dit que l'armée n'allait pas tarder à quitter Saint-Maximin, et qu'il avait une question importante à lui poser.

— Parle !

— Sais-tu où sont ces fichus ossements ?

— Ce ne sont pas de fichus ossements, Jean-de-Villefranche. Ce sont les ossements d'une sainte femme qui a connu et aimé Jésus. Elle lui a lavé les pieds avec du parfum et elle les a séchés avec ses cheveux... Elle L'a suivi jusqu'à la Croix... Elle L'a vu lorsqu'Il a ressuscité, et elle a ensuite embarqué pour venir chez nous, en Provence.

— Sais-tu où sont les ossements ?

— Je ne sais pas, dit-elle en baissant le visage. Les moines les ont, peut-être, emportés loin d'ici... Pourquoi t'intéresses-tu aux reliques de Marie-Madeleine, toi qui n'es pas croyant ?

— C'est mon maître qui s'est mis en tête de les trouver.

— Est-ce un saint homme ?

— Monsieur de Falicon ! dit-il en riant. C'est plutôt un diable d'homme... Le genre d'homme qui est lié à Lucifer.

Elle se signa rapidement, et son regard, durant quelques secondes, fut saisi de frayeur. Elle chassa le malaise en racontant une histoire qui la faisait toujours rire :

— Sais-tu que le roi François s'est agenouillé sous les reliques de Marie-Madeleine ? Sais-tu qu'il a prié pour rendre grâce de sa victoire à Marignan ? Le sais-tu ?

Le jeune homme branla négativement la tête.

— Mes maîtres racontaient souvent la visite du roi. Ils parlaient des gentilshommes de la cour et des prélats qui les accompagnaient… Beaucoup de beau monde.

— Et toi ? Tu les as vus ?

— Je ne pouvais pas les voir ! C'était avant ma naissance, quelques années avant ma naissance. Mes maîtres le racontaient lorsque j'étais enfant… Ils disaient qu'à cette époque les femmes n'étaient pas autorisées à entrer dans la crypte, et que le roi, après avoir longuement prié, avait fait monter le reliquaire dans la basilique pour que les princesses de France puissent l'honorer.

Les moines l'ont porté en chantant. Ils l'ont pieusement mené dans le chœur… Mais il y avait tellement de monde qui voulait le voir et le toucher, qu'une grande bousculade s'en est suivie. Hommes et femmes, qui n'avaient pas eu accès à la crypte, se sont précipités, et les moines ont été méchamment bousculés. La châsse a failli chuter… Un diamant qui la garnissait s'est alors desserti… Il est tombé entre les jambes des personnes qui l'entouraient.

— Un diamant ! J'aurais bien aimé être là pour le ramasser, dit le jeune homme en songeant que son maître n'avait pas tout à fait tort de chercher ces reliques.

— Les moines se sont mis à quatre pattes pour le chercher, mais ils ne l'ont pas trouvé. Un petit malin l'a glissé dans sa poche, et s'en est discrètement allé[39].

Pour quelle raison écoutait-il l'histoire de ce diamant perdu ? Que faisait-il avec cette fille ? Il n'en savait rien, comme il ne savait rien de l'avenir qui l'attendait en arrivant à Falicon. Il savait seulement que c'était la première fois qu'il avait une véritable conversation avec une personne de l'autre sexe, qu'il se sentait bien auprès d'elle, et qu'il ne lui ferait aucun mal.

— Au sujet de mon camarade de Borghéas, je veux te remercier, car il va mieux. Je pense qu'il pourra reprendre la route.

— Je t'avais dit que je le purifierai.

— Je l'aiderai encore, demain, à porter ses armes. Ensuite, il se débrouillera tout seul.

— Tu as un cœur qui plairait à Dieu, Jean-de-Villefranche… Si seulement tu voulais davantage l'ouvrir.

[39] François I[er] a prié sous les reliques le 20 janvier 1516, et un diamant de la châsse a disparu lorsqu'elle a été amenée dans la basilique, pour la montrer aux dames de la cour de France.

6

L'armée se divisa en deux colonnes : la première se dirigea vers Toulon et la seconde vers Aix. Monsieur de Falicon et ses hommes, dépités de ne pas avoir trouvé les reliques, marchèrent sous les ordres de Montreil vers la capitale de la Provence.

Parvenu à quelques lieues de Saint-Maximin, en surplomb d'une terre brûlée, le capitaine se hissa sur ses étriers pour mieux observer le pays : le village de Pourrières hissé sur un tertre, la plaine encadrée par la montagne de la Sainte-Victoire et le mont Aurélien. Se remémorant l'histoire racontée par son précepteur, il imagina la position des légions romaines face aux hordes barbares.

— C'est ici ! C'est ici que l'armée romaine a vaincu les Cimbres et les Teutons, murmura-t-il, impressionné.

Il ordonna une halte, le temps d'envoyer des estafettes en reconnaissance, et fit une belle harangue :

— Vous avez faim. Vous avez soif. Vous êtes fatigués. Mais d'autres soldats, des siècles avant vous, ont ressenti, en ce lieu, les mêmes souffrances.

Il parla d'un général romain, un dénommé Marius, qui, en cette petite plaine, avait vaincu des peuplades venues du nord[40]. Il expliqua que les légions disposées entre les deux montagnes s'étaient, sans relâche, battues contre un ennemi supérieur en nombre.

— Les légionnaires ont fait preuve d'une extraordinaire ténacité. Ils se sont battus durant des heures, et ils n'ont eu aucune pitié envers les barbares qui menaçaient l'empire... C'est ici qu'ils les ont passés au fil de leurs glaives.

[40] Les légions de Gaius Marius ont vaincu les Cimbres et les Teutons en l'an 128 avant JC. Le nom donné à la montagne de *La Sainte Victoir*e tirerait son origine de ce fait d'armes.

Il raconta que l'eau de l'Huveaune, durant des jours, avait été teintée du sang des vaincus et que Marius était devenu, par ce fait d'armes, le plus grand général de l'empire.

— Nous allons vers la victoire comme les légions de Rome. Vous aussi, vous êtes les légions d'un empire !

De-Villafranca, qui commençait à mieux comprendre le français, demanda à son mentor de parler de Gaius Marius, ce général romain que leur capitaine glorifiait.

— Ne t'en occupe pas ! Il est mort depuis longtemps.

Le regard du jeune homme balaya les blés incendiés d'où revenaient les éclaireurs.

— Pouòrca pétan! dit-il en songeant que, depuis le début de la campagne, il n'avait traversé que des terres dévastées.

-o-

L'armée impériale parvint à Aix le neuf août de l'année 1536. Elle y entra sans combattre et prit possession des demeures désertées. Les ecclésiastiques avaient laissé leurs couvents, les magistrats abandonné les tribunaux, et la noblesse s'était éloignée de ses palais. La ville, habituellement très animée, offrait aux envahisseurs la tristesse d'un tombeau. De vieux Aixois, questionnés par les impériaux, répondirent que le Parlement était parti pour ne pas avoir à rendre la justice en un autre nom que celui du roi de France.

— Ils ne veulent pas servir Charles Quint. Ils ont tous fui… Toutes les grandes familles sont parties : les Ponteves, les Sabran, les Forbin… Il ne reste que nous, les *Petits*, ceux qui ne savent pas où aller.

— Voilà qui est triste, dit Montreil. Les Français préfèrent piller leur royaume plutôt que de livrer bataille.

— On peut dire que vous n'êtes pas les bienvenus, conclut un citadin avant de retourner en son logis, où il se barricada.

— Ils sont dénués de grandeur chevaleresque, dit Garcilaso de la Vega. Ils font alliance avec le sultan Soliman et

ils saccagent leurs terres pour nous affamer. Tous les moyens sont bons, même les plus infâmes, pour obtenir la victoire. Drôle d'époque où la veulerie l'emporte sur l'honneur.

Charles acquiesça : la conquête du duché ne s'était pas faite en respectant le code de l'honneur et rien, depuis le retournement des troupes françaises en Savoie, ne se déroulait dans un esprit chevaleresque.

Une cérémonie qui se voulait grande réunit la noblesse en la cathédrale Saint-Sauveur : l'empereur, faute de vaincre ses ennemis, s'autoproclama souverain des territoires conquis. Peu d'indigènes assistèrent à ce triomphe qui avait déjà un goût de défaite : aucun badaud venu en ville pour jouir du spectacle, pas de vin gracieusement distribué, pas de jongleur ou de joueur de vielle pour adoucir les cœurs. Espagnols, Allemands et Italiens bardés de cuir et de fer, emplissaient la grande nef agrémentée par le magnifique retable du buisson ardent. Sous les portraits du roi René et de la reine Jeanne brossés en orants par Nicolas Froment, l'évêque de Nice, le seul prélat qui avait suivi l'armée impériale, présenta à l'assemblée une couronne symbolisant le pouvoir sur l'antique royaume d'Arles. Il la posa cérémonieusement sur la tête de l'empereur et, par ce geste, le fit officiellement entrer en possession de la Provence. Des gueux, naïfs par nature, auraient été impressionnés par ce symbole, mais les officiers n'étaient pas dupes : la conquête s'était faite sans combattre et l'armée était affaiblie par le manque de nourriture. Tout restait à faire.

Une chorale improvisée entama, a cappella, le *Veni Creator*. Deux thuriféraires, portant l'encensoir et la navette, diffusèrent un nuage d'encens. L'assemblée acclama le roi des rois qui traversa la nef d'un pas noble et conquérant. Les cloches sonnèrent à toute volée pour annoncer qu'une ère nouvelle commençait : la Provence, libérée du joug des rois de France, retournait sous l'aile du Saint Empire.

Charles de Montreil, pour honorer le couronnement, défila de concert avec les Espagnols, mais il ne se réjouissait pas. Il

songeait que tout aurait été différent s'ils avaient attaqué en Savoie : la population n'aurait montré aucune hostilité et les paysans, trop heureux de voir leur duc reconquérir ses terres, auraient offert des nourritures. Il abandonna ses réflexions lorsqu'Antonio de Leiva, au terme de la parade, éprouva des difficultés à descendre de son cheval. Il faillit, spontanément, lui tendre un bras, mais il retint ce geste qui aurait pu paraître insultant.

— Je vous en prie, dit-il en s'effaçant.

Il était au courant de la mauvaise santé du général. Garcilaso de la Vega avec lequel il entretenait des liens d'amitié, lui avait confié que le *grand soldat* était malade : « il fait d'énormes efforts pour paraître plaisant, mais la goutte le fait souffrir énormément. » Cette mauvaise nouvelle ne fit qu'augmenter ses doutes : que valait une armée affaiblie commandée par un général malade ? Qu'adviendrait-il des milliers de soldats à présent coincés entre le Rhône et des citadelles inexpugnables ?

— Les Français ont perdu l'esprit chevaleresque de leurs ancêtres, dit Charles en s'adressant courtoisement au général. Ils refusent de livrer bataille

— Ils n'hésitent pas à piller leur royaume pour nous affaiblir. C'est ignoble, mais c'est redoutablement efficace, répondit Leiva en usant du français qu'il maitrisait mal.

— Nous nous battrons en Avignon[41] puisque c'est là qu'ils se sont réfugiés. Nous nous battrons… et nous les vaincrons.

— Le camp qu'ils ont établi au sud d'Avignon est d'une force remarquable, répondit l'Espagnol. Un espion m'a rapporté de mauvaises nouvelles.

— Quelles nouvelles ? Je vous prie...

[41] Les Français, malgré la résistance du vice-légat qui commandait pour le pape dans le Comtat Venaissin, ont pris totalement le contrôle d'Avignon.

— Anne de Montmorency y a réuni une armée qui compte au moins trente mille hommes. Et dans le mauvais état où se trouvent nos soldats, nous risquons de nous y casser les dents.

— Nous devons mieux les nourrir avant de livrer bataille, dit Montreil. Les ordres de Montmorency n'ont peut-être pas été, partout, exécutés, avec rigueur. Les paysans peuvent avoir caché des réserves... Nous devons partout chercher des provisions : à Rians, Peyroles, Meyrargues, Trets, Saint-Cannat, Rognes, Cucuron... dans toutes les campagnes environnantes.

— Nous ne négligerons aucune source de ravitaillement, répondit le général avant que la douleur ne crispe à nouveau son visage.

-o-

L'empereur légiféra sur l'organisation de la Provence : il supprima des privilèges et créa de nouvelles charges. L'administration impériale noircit des parchemins établissant les règles du nouveau pouvoir, mais l'armée était toujours cantonnée dans le pays aixois. L'entretien de cinquante mille hommes sur une terre dévastée ne pouvait s'éterniser : les coffres du trésor se vidaient, les approvisionnements apportés par la marine génoise étaient constamment attaqués, les détachements harcelés, et la dysenterie emportait quotidiennement de nombreux soldats.

Une nouvelle venue du nord de l'Europe, alors que rien, en cet été à la chaleur suffocante ne semblait sourire aux impériaux, redonna une bouffée d'espoir : la prise du château de Guise[42] par le comte de Nassau, lieutenant de l'empereur aux Pays-Bas, réactiva l'espoir de prendre l'armée française en tenaille. La

[42] Le château de Guise, dans le département de l'Aisne, est un ancien château fort, attesté dès le X^e^ siècle, transformé au XVI^e^ et remanié plus tard par Vauban.

stratégie mise au point avant de quitter Nice, pouvait encore se révéler gagnante. Tout restait possible !

Les officiers espagnols, afin de remonter le moral des troupes, firent une grande publicité de cette victoire en Picardie, qui n'était, en réalité, qu'un fait d'armes parmi d'autres.

-o-

Aix au mois d'août de l'an 1536.

— Faites disparaître les archives de Provence ! Brûlez toutes les archives !

Désappointé par l'ordre de son duc, Montreil demanda maladroitement une confirmation.

— Toutes les archives ! répéta Charles III. Brûlez tout ! Faites à jamais disparaitre les titres que les rois de France pourraient évoquer pour assoir leur suzeraineté sur le comté de Nice. Je veux que les archives soient transformées en cendres[43].

Le comte rectifia sa position et acquiesça, sans laisser à nouveau paraître son étonnement. Il se retira pour rejoindre le cantonnement de sa compagnie, puis, nonobstant les réserves qu'il éprouvait, demanda à ses officiers de réunir quelques sergents pour embraser les archives de Provence.

— Mes hommes assureront parfaitement ce service, répondit monsieur de Falicon. Ordonnez ! Et ils porteront le feu à tous les étages.

Le jeune homme, après avoir reçu les ordres de son maître, branla positivement la tête : brûler un château ne lui déplaisait pas. Il saisit la torche que son mentor lui tendait et partit, à pas rapides. Il trouva son capitaine près d'une porte du palais, le salua, et le suivit. Il traversa les salles d'apparat, grimpa allègrement les marches d'un escalier, puis entra dans une vaste

[43] La duc Charles III, en accord avec Charles Quint, a fait brûler les archives de Provence mais les documents relatifs au comté de Nice avaient été transportés dans le château des Beaux-de-Provence.

pièce chargée de codex entassés. Saisi d'étonnement, il demeura quelques secondes interloqué.

— Pouòrca pétan! Je ne pensais pas que l'on avait écrit autant de choses, dit-il dans un mauvais français. Je ne pensais pas qu'il y avait autant de papier.

— Des actes de propriété, des contrats, des affaires de justice... Tout ce qui permet à une société de vivre en paix, répondit Montreil d'un ton dépité.

Le jeune homme lui jeta un regard étonné. Il songea à nouveau que son capitaine était plutôt naïf. Pour quelle raison paraissait-il attristé à l'idée de brûler tous ces papiers ? Pouvait-on gagner une guerre avec un officier qui donnait un ordre en semblant le regretter ?

— Le placard de *Chouà lou Primou*, dit De-Villafranca afin de vanter ses mérites… Celui qui confisquait les biens des niçois... C'est moi qui l'ai renversé... Et c'est moi, maintenant, qui porte le feu au château du roi.

— Tu sembles bien excité à l'idée d'embraser tous ces documents.

— Je conquiers ma liberté !

Charles demeura quelques secondes bouche bée, surpris d'entendre une telle expression dans la bouche d'un soudard. Il le fixa durement du regard.

— Je repousse mes limites, j'écarte les obstacles qui cachent la véritable lumière, dit encore le jeune homme enthousiasmé par la mission qui lui était confiée.

— Quelle lumière ?

Il fut sur le point de répondre qu'il était un gardien des Porteurs de lumière et qu'il suivait la voie de Lucifer, mais, songeant au serment qu'il avait prêté, il demeura muet.

Le capitaine, agacé par des propos qu'il jugeait incohérent, donna brusquement ses ordres.

— Tu portes le feu tous les cinq pas... Lorsque tout brulera, tu te dépêcheras de partir.

De-Villafranca s'attela à cette besogne qu'il trouva, au début, amusante : il posa la torche contre les parchemins et observa en ricanant la façon dont ils s'enflammaient. Il poursuivit jusqu'à ce qu'une traînée de flammes qui courait sur les travées s'élève subitement en rideau mouvant.

— Pouòrca pétan!

Il demeura un instant immobile, impressionné par le pouvoir destructeur du feu et la rapidité avec laquelle il se propageait. Il recula, subitement incommodé par l'air vicié, puis s'enfuit de la bibliothèque en flammes. Il dévala des escaliers, sortit précipitamment du bâtiment, inspira une grande bouffée d'air. Il se retourna pour observer les vitraux de l'édifice crever les uns après les autres, puis rejoignit son maître qui se délectait des diaboliques langues de feu léchant la façade de pierres blanches.

— Apprécie le spectacle, dit l'intendant. Ce n'est pas tous les jours que l'on peut jouir d'un bel incendie. C'est une belle vision d'Apocalypse.

— *Pour les lâches, les incrédules, les abominables, les meurtriers, les impudiques, les enchanteurs (sorciers), les idolâtres, et tous les menteurs, leur part sera dans l'étang ardent de feu et de soufre, ce qui est la seconde mort*[44], répondit Montreil. Voilà le sort qui sera réservé aux hommes qui se délectent d'un malheur.

Le jeune homme ne comprit pas ce que son capitaine disait, mais devina qu'il récitait, de mémoire, un texte sacré. Était-il véritablement protégé par Dieu ? Serait-il plus fort que son maître dans un combat à armes égales ?

— Vous êtes incapable de jouir des ordres que vous donnez, dit l'intendant en toisant méchamment Charles du regard.

De-Villafranca recula. Il en avait assez de recevoir une fumée âcre sur son visage et de se pincer les narines. Qu'importe

[44] Apocalypse. 21:8

l'incendie ! Qu'importent les lubies de son maître et les ordres de son capitaine ! Il frotta ses yeux à l'aide de ses poings, puis quitta le château embrasé. Il marcha lentement jusqu'au campement, où il retrouva Jouvenal allongé sur un grabat.

— Mon maître et mon capitaine en viendront, un jour, à se battre, dit-il en branlant la tête.

— N'en ont-ils pas assez de se battre contre les Français ? Faut-il aussi qu'ils se battent entre eux ?

— Ils sont momentanément unis contre le roi de France, mais ils tireront leurs épées l'un contre l'autre. Ils s'affronteront en un combat mortel. Je ne sais pas pourquoi je dis cela... mais je pense que ça se passera ainsi.

— Sais-tu qui l'emportera ?

— Mon maître l'emportera !

— Comment peux-tu en être certain ?

— Il a, avec lui, les énergies bouillonnantes de Lucifer.

Jouvenal posa sur son compagnon un regard incrédule.

— Lorsque nous reviendrons de cette campagne, lorsque nous retournerons chez nous, repris De-Villafranca, tu pourrais devenir un gardien des Porteurs de Lumière... Tu recevrais douze gros par mois, tu n'aurais plus à labourer la terre, et tu mangerais tous les jours à ta faim.

— Et que faudra-t-il faire pour cela ?

— En temps ordinaires, il te suffira de garder le château et de les écouter parler de la lumière de Lucifer : la lumière qui libère l'homme des volontés de Dieu. En temps de guerre, il faut suivre le maître et se battre contre ses ennemis.

— Je ne pense pas que je pourrai me libérer des volontés de Dieu.

— Ils t'apprendraient à exacerber tes désirs, à te laisser guider par tes jouissances, à apprécier le mal, à tuer un homme sans éprouver de réticence.

— Je ne pense pas pouvoir faire tout cela, dit Jouvenal.

— La lumière de Lucifer aide à briser les barrières de la chrétienté.

— Lucifer, dit Jouvenal, c'est l'ange déchu qui s'est révolté contre Dieu parce qu'il était jaloux de l'homme. Et Dieu l'a logé en Enfer... C'est là qu'il est devenu Satan.

— Tu connais tout ça...

— C'est le curé de Peillon qui m'a appris cela. Il m'a aussi appris que Satan cherche, sans cesse, à pervertir l'homme, et qu'il faut résister à ses appels.

— Pourquoi résistes-tu à une force qui peut assouvir tes désirs ? demanda le jeune homme. Pourquoi n'acceptes-tu pas la grande puissance ?

-o-

Le marquis du Guât, envoyé en reconnaissance, constata que la ville d'Arles avait été puissamment fortifiée et que le camp d'Avignon serait difficile à prendre.

— Il est préférable d'attaquer Marseille, conseilla-t-il. Une fois entrés en possession du port, nous pourrons recevoir des approvisionnements et des renforts. Marseille prise, nous pousserons notre avantage vers Aigues-Mortes. Marseille, je vous l'assure, est la clef du royaume de France.

Charles Quint hésita quelques jours entre Marseille et Avignon puis, ne pouvant continuer à cantonner son armée dans le pays aixois, il donna l'ordre à ses compagnies de faire mouvement. Les régiments qui avaient conquis Toulon se portèrent le long de la côte. Ils passèrent les gorges d'Ollioules et firent leur jonction avec les compagnies qui campaient sur les berges de l'Arc. L'armée ainsi reconstituée, arriva devant Marseille où elle planta fièrement ses oriflammes.

— Solides murailles, murmura Charles en observant la ville depuis son campement. Elles sont appuyées sur des épaisseurs de terre qui résisteront à la canonnade… de solides murailles pour des hommes en piteux état.

Son regard se porta sur la troupe affalée dans une pinède : les sergents aux cheveux grouillants de poux ne ressemblaient

plus à ceux qui avaient gaillardement franchi le Var. Leurs gestes étaient lents, leurs visages émaciés, et leurs peaux brûlées par le soleil. Les plus affaiblis demeuraient allongés sans chasser les insectes qui, constamment, les piquaient. Pourraient-ils gravir les remparts garnis d'arquebuses et de couleuvrines ? Pourraient-ils battre des ennemis reposés et bien nourris ? L'épreuve lui sembla, subitement, redoutable. Il pensa, en son for intérieur, à la défaite : ce n'était plus l'empereur qui prenait les Français en tenaille mais son armée qui était prisonnière d'un pays hostile.

C'est avec une humeur morose qu'il rejoignit le général penché sur un plan de la cité phocéenne.

— La mi-août est passée et nous n'avons pas encore livré de véritable combat, dit Antonio de Leiva. Nous avons de sérieuses difficultés pour nourrir les hommes, et les caisses du trésor se vident. Nous devons absolument engager une attaque.

— Le temps joue à présent contre nous, dit Garcilaso de la Vega. Nous ne sommes pas équipés pour mener une guerre de siège. C'est par un coup de bravoure qu'il faut enlever Marseille.

— Il nous faut une victoire, dit le général qui maitrisait de plus en plus difficilement les abominables douleurs causées par la goutte. Nous devons conquérir Marseille ! C'est une prise décisive pour la suite des opérations. Bombardons les remparts afin d'y ouvrir des brèches. Envoyons les meilleures compagnies à l'assaut du fort[45] qui domine la ville. Si nous parvenons à le prendre, la cité sera à notre merci.

Charles acquiesça. Il partageait l'avis des Espagnols : c'était maintenant ou jamais.

-o-

Les arquebusiers plantèrent leurs armes derrière des abris de terre retenue par des fascines et la troupe descendit lentement

[45] Le château de La Grade.

des collines pour s'installer en position d'assaut. Le jeune homme, placé au coude à coude entre Jouvenal et Saint-Innocent, avait hâte d'en découdre. Qu'ils se battent et qu'on en finisse ! Ses lèvres desséchées se desserrèrent lorsque le capitaine donna l'ordre de s'élancer :

— Nous les saignerons, comme à Antibes.

Il se rua vers le rempart, grimpa les barreaux d'une échelle, se glissa dans un créneau et trucida l'homme qui lui faisait face. Il se sentait déjà vainqueur lorsque des piques, brandies contre lui, le poussèrent à reculer et à basculer dans le vide. Il hurla. Il s'accrocha vainement à l'échelle, puis atterrit brutalement dans le fossé.

Jouvenal lui tendit une main pour l'aider à se relever.

— Rien de cassé ?

— Rien de cassé !

Il n'était pas blessé, juste commotionné. Il repartit à l'assaut en se promettant de ne plus se laisser repousser de la sorte. Il essaya à nouveau de prendre pied sur le boulevard, mais ses espoirs, après une heure de vains efforts, s'évanouirent : les Marseillais résistaient avec une vigueur insoupçonnée. Les milices et les soldats du roi, unis dans un effort commun, ne leur permettaient pas de s'emparer d'une tour ou d'une porte fortifiée.

— Pouòrca pétan!

Il se replia sous les traits ennemis, buta contre un corps qui gisait au sol, et jura en reconnaissant son ami blessé.

— Jouvenal ! Relève-toi !

Il s'agenouilla. Il posa une main sur la poitrine ensanglantée.

— Debout ! Tu dois te mettre à l'abri !

— Laisse-le ! dit Va-alla-Cerca. Ne restes pas à la merci de leurs arquebusades !

Nonobstant l'avertissement de son mentor, il tira le corps inerte, puis le chargea sur ses épaules. Il gravit la pente d'une

colline où était dressé un hôpital de campagne et y allongea son compagnon sur une planche.

— Jouvenal ! dit-il en lui tapotant l'épaule. Un chirurgien va te sauver.

Le blessé acquiesça en branlant imperceptiblement la tête. Il fit glisser une main vers une bourse pendue à sa ceinture et releva le battant de cuir.

— Prends, dit-il faiblement.

— Des gants ! dit De-Villafranca en saisissant ce que son ami lui offrait.

— Je les tiens d'un Espagnol... qui les a pris à Grasse. Ce sont des gants qui étaient destinés… à une princesse de France.

— Que veux-tu que j'en fasse ?

— Prends ! C'est mon unique bien, dit le jeune paysan.

— Pousses-toi ! ordonna un chirurgien espagnol. Ecartes-toi, si tu veux que je le sauve.

— Encore une chose à te dire... Sur monsieur de Falicon... et les énergies de Lucifer. Ne reste pas sous ses ordres... Fuis ! Fuis le plus loin possible… de ces gens-là.

Le jeune homme se redressa. Il recula pour observer le médecin découper les vêtements de son ami et passa le cadeau de Jouvenal dans son épaisse ceinture. Allait-on le sauver ? Ses chances de survie étaient faibles : le poumon et les intestins ne se soignaient pas facilement, on pourrissait lentement de l'intérieur lorsque ces organes étaient blessés. Il quitta l'hôpital et les dizaines de blessés qui gémissaient. Jamais, il n'avait vu autant de soldats dans un si pitoyable état.

— Pouòrca pétan!

Il épousseta sa brigandine couverte de poussière et s'assit près de son mentor, à l'ombre d'un pin. Il demeura un moment immobile, puis tourna le regard vers les remparts grouillants d'hommes et de femmes qui hurlaient leur victoire à pleins poumons.

— Ils se battent comme des lions. Les femmes aussi sont montées sur les remparts[46]. Elles n'ont pas hésité à joindre leur force à celle des hommes.

— Nous ne prendrons jamais Marseille, dit le Piémontais d'une voix sourde.

Le jeune homme s'allongea. Il s'assoupit en songeant à Jouvenal qui luttait contre la camarde : c'était la première fois qu'il pensait à la mort, la première fois qu'elle lui inspirait de la crainte.

Il se leva à l'aube pour retourner à l'hôpital, chercha son compagnon sur les grabats de fortune, puis, apercevant le chirurgien qui s'était occupé de lui, s'empressa de le questionner :

— Où est-il ? Celui qui était blessé à la poitrine ? dit-il en s'aidant d'un geste.

Le médecin, épuisé par une nuit de travail, tendit un bras en direction d'un vallon où il faisait porter les morts.

— Pouòrca pétan!

De-Villafranca descendit rapidement la pente de la colline. Il déambula un moment entre les cadavres, puis s'arrêta face au corps de son ami : le seul ami qui n'était pas un vaurien.

— Un coup d'arquebuse en pleine poitrine, murmura-t-il en s'agenouillant près du défunt. Tu ne pouvais pas t'en remettre.

Il posa une main sur le front de ce dernier. Que dire ? Il ne savait pas prier. Il ne savait pas où se trouvait l'âme du défunt : près de Dieu ou près du diable ? Seul, un curé aurait pu le dire.

— Bonne route Jouvenal-de-Borghéas. Fais une bonne route, où que tu ailles.

Il quitta précipitamment le vallon et la nauséabonde odeur qui y régnait. Il se hissa lentement sur une colline donnant un point de vue. Il s'assit pour regarder le soleil se lever et darder ses premiers rayons sur la cité : le port qui s'étalait en

[46] Le boulevard des Dames, à Marseille, rappelle cet épisode guerrier.

amphithéâtre, les quais empierrés, les clochers, les moulins perchés au-dessus des toitures, les remparts qui prenaient de douces teintes chaudes. Il observa la forteresse bâtie sur un promontoire.

— Sale guerre !

D'autres assauts, tant sur la ville que sur le château de La Garde, furent à nouveau lancés, mais les Marseillais les repoussèrent avec vigueur. Le jeune homme, par la grâce de Dieu ou de Satan, s'en sortit indemne.

-o-

La flotte génoise ruina un château en construction sur une île[47], mais le port, abrité par une chaîne et deux redoutables tours, resta à l'abri des boulets : Marseille, après deux semaines de siège, demeurait intacte.

— Pas assez de canons, dit Montreil. Pas assez de canons contre ces redoutables remparts.

Les faiblesses qu'il avait subodorées avant de quitter Nice les entraînaient inéluctablement vers la défaite. Qu'allaient-ils faire entre des cités puissamment défendues et le Rhône qui s'érigeait en barrière infranchissable ?

— Nous pensions rencontrer l'armée du roi en rase campagne, mais il a tout fait pour nous éviter, dit Garcilaso de la Vega. Nous ne sommes pas équipés pour mener une guerre de siège : nous ne sommes pas assez nombreux pour enlever Marseille, le rapport de forces nous est défavorable[48].

— Trop de fantassins se sont fait écharper, dit le capitaine. Les hommes sont épuisés, épuisés et malades. Nous ne pouvons plus continuer de la sorte.

[47] Le château d'If qui venait d'être construit.

[48] Le rapport de forces favorable était estimé à 5 (ou 8) assaillants pour 1 défenseur.

— Ils vivent depuis trop longtemps avec les déjections des animaux.

— Si seulement nous pouvions convenablement les nourrir, dit Montreil sur un ton de dépit.

— L'empereur, à ce sujet, a demandé que l'on renforce la protection du moulin d'Auriol : un moulin que les Français ont oublié de ruiner... c'est la dernière installation où nous pouvons moudre du grain. Il a ordonné, en personne, de bien le garder. Chaque compagnie enverra bientôt quelques hommes pour étoffer l'effectif de la garde.

Le capitaine opina du bonnet en songeant qu'il pourrait y affecter les gens de Falicon.

7

Les hommes de Falicon quittèrent le siège de Marseille pour remonter la vallée de l'Arc. Ils s'installèrent près du moulin d'Auriol en milieu de journée, soignèrent les chevaux, et plantèrent leurs tentes en prolongement du campement des espagnols. Le travail achevé, ils s'assirent en tailleur pour miser quelques sols aux dés.

— Voilà qui fait du bien, dit Va-alla-Cerca. Nous sommes à l'ombre, nous disposons d'eau fraîche, et nous sommes les premiers à être servis en farine.

— Nous chasserons quelques lièvres pour améliorer l'ordinaire, rajouta Saint-Innocent en posant sa mise.

— Montreil nous a floués, lâcha monsieur de Falicon, qui écoutait ses hommes se réjouir... Il nous a confié une mission sans intérêt. Ce n'est pas ici que nous pillerons des biens ou que nous trouverons les reliques de la sainte.

Le jeune homme hocha mécaniquement la tête. Il songea à Madeleine qu'il avait laissée dans la cave des Puget. Que faisait-elle ? Était-elle encore en vie ? N'avait-il pas été stupide de ne pas en jouir ? Il haussa les épaules pour chasser ce besoin de possession qui s'emparait parfois de lui. Il s'était senti bien près de cette fille, simplement et étonnamment bien, l'idée de la posséder ne lui avait pas effleuré l'esprit.

— C'est comme ça, dit-il en jetant les dés.

— Un doublet, cria son mentor. Petit veinard ! Tu n'as pas trouvé les reliques mais tu obtiens un doublet.

De-Villafranca rafla les pièces en riant. Il les fourra dans sa bourse et lança une œillade à son mentor dont il partageait l'opinion : la garde du moulin offrait un appréciable moment de repos.

-o-

Quand l'ennui le prenait, il regardait le ballet des charrettes qui arrivaient chargées de blé et repartaient livrer la farine aux compagnies. Lassé de ce spectacle, il admirait le mouvement de la mécanique ou se joignait aux charpentiers, de robustes Catalans, qui lui apprenaient des mots en espagnol. La vie près du moulin d'Auriol, après la pénible traversée de la Provence et le siège de Marseille, offrait un reflet de paradis. Paradis ? Il ne savait pas exactement, mais supposait que son maître n'aurait pas apprécié ce sentiment.

-o-

Un couinement, venu de la mécanique, tira le jeune homme de son sommeil. Il ouvrit les yeux sur la nuit claire et songea qu'une semaine s'était écoulée depuis qu'il était arrivé à Auriol. Il se leva et se dirigea, à pas comptés vers le moulin. Il entra nonchalamment dans la bâtisse. Il regarda les roues qui tournaient en émettant des claquements et les leviers qui actionnaient des trappes d'où s'écoulait le blé. Il demeura un moment fasciné par les mouvements des rouets, des arbres et des dentures qui offraient, à la lumière des chandelles, un spectacle fascinant. Il songea qu'il y avait, sur Terre, des hommes intelligents, des maîtres des moulins capables de dompter la force de l'eau.

— Plus intelligents que moi !

Il quitta l'édifice pour marcher le long du canal à la lumière d'une demi-lune. Il s'approcha d'une sentinelle, lui dit, en espagnol, que la nuit était belle, et reçut, en retour, une tape fraternelle qui lui réchauffa le cœur. Il eût une pensée pour Jouvenal, mort d'une décharge d'arquebuse dans la poitrine sous le rempart de Marseille, puis se remémora la vie à Falicon : la formation militaire, l'initiation à la lumière de Lucifer, le

serment, et le curieux gibier ramené par ses compagnons de la dernière chasse.

— Pouòrca pétan!

Il leva le nez vers la voûte céleste, puis reprit la marche pour tenter de calmer une nervosité naissante. Il lui semblait, à la façon des animaux qui pressentent un tremblement de terre, que quelque chose allait se passer. Devait-il craindre une attaque surprise alors que tout était parfaitement calme ? Il haussa les épaules, certain que l'armée qui assiégeait Marseille empêchait toute sortie des troupes ennemies. Il jeta des cailloux dans le canal, écouta le gloussement de l'eau, puis s'assit sur la pente de la colline. Il s'assoupissait lentement lorsque des pas précipités le mirent en alerte. Il tendit l'oreille, certain d'avoir entendu le cliquetis caractéristique des armes. Il se redressa promptement. En portant une main à sa ceinture, il se rendit compte qu'il n'était armé que de sa miséricorde.

— Pouòrca pétan!

Il demeura un moment immobile, puis, à la vue des ombres qui couraient sur le chemin et bondissaient sur les hommes de garde, il comprit qu'ils étaient attaqués.

— Aux armes ! Aux armes !

Il se précipita sur un assaillant, enfonça la miséricorde dans sa gorge, s'empara de son épée. Il fit face à d'autres hommes qui arrivaient en nombre, puis, ne pouvant résister, il recula jusqu'au moulin. Il hurla pour appeler la force :

— A moi, les Porteurs de lumière !

Des assaillants, bénéficiant de l'effet de surprise, trucidaient les soldats assoupis. Des hommes, dans la bâtisse et tout autour, se battaient avec férocité.

— Falicon !

Le jeune homme, percevant la voix de son maître au cœur de la mêlée, s'en rapprocha en donnant de grands coups d'épée. Il forma, avec ses compagnons, un carré de résistance que rien ne sembla pouvoir ébranler. Il donna des coups de taille et d'estoc, en para, se baissa, se releva. Allaient-ils, à eux quatre,

repousser les Français ? Allaient-ils obtenir la première victoire de cette guerre ? Il en fut, un moment persuadé, mais monsieur de Falicon, estimant que la bataille évoluait en leur défaveur, ordonna un repli. Ils reculèrent en ferraillant, attrapèrent des chevaux parqués sous la colline, et empruntèrent un sentier qui menait au village. Ils y entrèrent par la porte Sainte-Barbe demeurée ouverte, puis se barricadèrent dans une tour, où ils pouvaient tenir tête à une compagnie. Debout, les mains posées sur les créneaux, ils écoutèrent les bruits de la bataille qui continuait rageusement. Ils l'entendirent, peu à peu, s'amenuiser, puis disparaître pour faire place aux chocs des pioches qui démolissaient méthodiquement l'édifice : la dernière installation où l'armée impériale pouvait moudre le grain était transformée en ruine[49].

— Ils ont détruit le moulin, dit l'intendant, et ils sont partis... Il n'y a plus rien à tirer de cette guerre. Nous sommes bloqués au sud par cette maudite cité, à l'ouest par le Rhône et au nord par le camp fortifié d'Avignon. Charles Quint nous entraine vers la défaite... Plaise à Montreil de continuer à le suivre... Quant à nous, nous rentrons ! Si seulement nous avions trouvé les ossements de la sainte… Nous serions rentrés avec un fabuleux trésor ! Un fabuleux trésor !

Le jeune homme frotta ses yeux rougis par le manque de sommeil, puis songea aux propos tenus par Madeleine dans le jardin potager : « ne sens-tu rien en ce lieu ? Ton âme n'est-elle pas émue ? » Il fit brusquement claquer une main sur sa cuisse, certain de savoir où se trouvaient les ossements.

— Je sais où les moines ont caché le reliquaire !

Monsieur de Falicon suspendit immédiatement sa déambulation pour le questionner :

— En quel lieu ?

[49] Le moulin d'Auriol a été selon un texte de Charles-François Bouche démoli en une nuit par un commando de deux cent hommes venu de Marseille sous le commandement de Monluc et Tavanes.

— Ils l'ont caché dans un puits, au centre d'un jardin potager, derrière la basilique.

— Comment sais-tu cela ?

— Les paroles d'une servante... Des paroles que je viens de comprendre à l'instant.

8

Les quatre hommes quittèrent Auriol au galop. Ils poussèrent leurs chevaux sur un chemin de terre qu'un paysan leur avait indiqué. Ils évitèrent Trets pour ne pas se heurter à des milices bourgeoises, firent quelques haltes pour abreuver les montures, et atteignirent Saint-Maximin avant le soir. Ils s'y réinstallèrent, fatigués, dans la demeure des Puget.

— Madeleine ?

Le jeune homme pénétra lentement dans la cave. Il appela la fille, promena une chandelle dans les recoins, puis, ne la trouvant pas, remonta auprès de ses compagnons qui somnolaient déjà. Il dormit quelques heures d'un sommeil de plomb, et se réveilla, au soleil levant, pour guider son maître vers le jardin potager.

— Elles devraient être ici, dit-il en désignant le puits bouché.

Il saisit la bêche et la pelle que son mentor lui tendait, enjamba la margelle et commença à creuser.

— Et cinquante paniers ! dit-il lorsqu'il fut descendu de quelques coudées. Je ne vais pas tarder à les trouver !

Il jeta un regard confiant à ses compagnons qui semblaient le regarder étrangement. Que ferait son maître, si les reliques n'étaient pas dans le puits ? Considèrerait-il qu'il n'était pas digne de confiance et qu'il ne pouvait plus faire partie de la confrérie ? Il plia des doigts, tendit l'index et l'auriculaire pour former des cornes, et demanda l'aide de Lucifer.

— Je ne t'ai jamais rien demandé, mais je dois trouver les reliques. Je ne dois pas perdre sa confiance.

Il remplit encore une vingtaine de paniers avant que son outil ne bute sur un obstacle.

— Pouòrca pétan!

Le maître se précipita, se pencha sur la margelle, et le regarda dégager la terre avec les mains. Ses yeux brillèrent de convoitise lorsque le jeune homme exhuma un sac en toile de jute.

— Ouvre-le !

Il l'observa délacer une cordelette, écarter fiévreusement les bords et faire émerger une croix dorée.

— C'est tout en or et en argent ! Des gemmes partout incrustées...

— Tu as trouvé le reliquaire, hurla l'intendant. Remonte-le ! Dépêche-toi ! Remonte-le !

Les deux soudards aidèrent leur élève à s'extraire du puits et saisirent précautionneusement le sac pour le remettre dans les mains de leur maître. Ils rirent, à gorge déployée, lorsque les joyaux reflétèrent avec éclat les rayons solaires. Cette inimaginable découverte, alors qu'ils s'apprêtaient à retourner vaincus, enflamma aussitôt leurs cœurs et leurs esprits.

— Tu as réussi là où les hommes de Charles Quint ont échoué, dit monsieur de Falicon. Tu n'es pas n'importe qui. Je suis certain, à présent, que je ferai de toi un parfait soldat.

Le jeune homme s'enorgueillit de recevoir ces chaleureuses félicitations : la guerre était véritablement le domaine où il pouvait exceller. Il observa son maître dessertir trois gemmes de la chasse dorée et les leurs lancer : un diamant pour De-Villafranca et des saphirs pour ses compagnons.

— Votre première récompense ! Le reste viendra après, lorsque nous aurons atteint la grande puissance... Car je ferai de vous des capitaines. Vous serez les capitaines redoutés d'une grande armée. Les hommes à vos pieds se prosterneront pour demander grâce. Vous ne pouvez pas imaginer ce que bientôt vous vivrez.

Le jeune homme laissa éclater un rire sonore : ce diamant compensait largement les pillages infructueux, et il ne regrettait plus d'avoir suivi son maître en Provence. Il entama quelques

pas de danse en exposant le joyau aux rayons du soleil, puis se figea en entendant la voix de Madeleine retentir dans son dos :

— Vous l'avez donc trouvé !

— Qui est cette fille ?

— La servante des Puget, répondit-il aussitôt. Celle qui m'a aidé à comprendre où se trouvaient les reliques.

— Jolie fille, dit Va-alla-Cerca en la déshabillant du regard... Tu as dû te régaler, petit veinard.

Le maître, revenu de son étonnement, s'approcha de la servante, la toisa, et lui demanda si elle était pucelle.

— Je suis vierge, répondit-elle fièrement.

Il opina du bonnet et, à la surprise de ses hommes, annonça qu'il cherchait une servante.

— Je peux t'emmener avec moi, si tu souhaites entrer à mon service.

— Je veux bien vous servir, répondit aussitôt la fille.

L'intendant laissa échapper un rire sonore que personne ne comprit, puis glissa précautionneusement le reliquaire dans un havresac suspendu à la selle de son cheval. Il ordonna au jeune homme de prendre la fille en croupe :

— Personne ne doit la toucher. Tu protègeras sa virginité, au péril de ta vie.

De-Villafranca acquiesça. Il enfourcha son cheval et aida la fille à s'installer derrière lui.

— Tu as trahi ma confiance, dit-elle d'une voix sèche.

— Tu n'aurais pas dû me faire confiance.

-o-

La stratégie de la terre brûlée menée par Anne de Montmorency avait parfaitement atteint son objectif : la Provence était dévastée, mais sept mille impériaux, affaiblis par la disette et la dysenterie, étaient morts sans qu'aucune grande bataille n'ait été engagée. L'empereur, pour sauver le reste de son armée, leva le siège de Marseille le 11 septembre de l'an

1536. Il quitta le Royaume de France en suivant, à rebours, les routes empruntées au mois de juillet.

Les incessantes attaques des milices et des chevau-légers commandés par Guillaume du Bellay rendirent la retraite plus sanglante que la conquête. Antonio de Leiva, l'artisan de la victoire de Pavie, fut emporté par la goutte qui l'avait, durant la campagne, fait horriblement souffrir. Garcilaso de la Vega, le poète aimé de l'empereur, parvenu sous une tour du village du Muy[50], reçut une décharge de pierres sur la tête et tomba de son cheval grièvement blessé. Incapable de se mouvoir, il fût transporté à Nice sur une civière et y mourut le 14 octobre, peu de temps après son arrivée. Charles Quint, horriblement irrité par le mauvais état de son ami, fit saisir et pendre les résistants embastionnés dans cette tour.

L'armée impériale laissait derrière elle des centaines de cadavres d'hommes et de chevaux, des harnais, des essieux brisés, des charriots et des affûts défoncés. Passé Fréjus, qui ne s'était que peu de temps appelé Charleville, les impériaux se vengèrent des incessantes attaques en incendiant les bois où les indigènes s'étaient réfugiés : hommes, femmes et enfants y moururent dans un gigantesque brasier.

Le comte de Montreil traversa le Var le 24 septembre, passa le pont sur le Paillon, et se précipita au château pour serrer Anne dans ses bras.

— Vaincu ! Je retourne vaincu, dit-il à son oreille. L'armée va repasser les Alpes pour aller en Piémont, et l'empereur embarquera à Gênes pour rallier l'Espagne… Rien ne forcera plus le roi à signer un traité de paix. Je ne retrouverai pas mon fief… Notre exil peut durer de nombreuses années.

[50] *La Tour Notre Dame*, édifiée au XIII^e^ siècle au village du Muy (département du Var), est appelée aussi *Tour Charles Quint* en souvenir de l'escarmouche durant laquelle des villageois embastionnés blessèrent mortellement Garcilaso de la Vega.

Son épouse se hissa sur la pointe des pieds pour l'embrasser longuement.

— Nous aurions gagné, si l'empereur avait disposé de l'armée de Hongrie, dit-il encore tristement. Si le roi, par son alliance avec Soliman, ne l'avait obligé de lutter au levant contre les Ottomans. Si…

Elle lui murmura son amour.

— Vous avez maigri, votre visage est émacié, votre regard vide trahit votre tourment, mais vous êtes toujours en vie. Vous n'avez pas reconquis votre fief, mais vous avez conservé la vie... Nous pouvons continuer à nous aimer... Notre amour, en ces temps troublés mon doux ami, est une valeur précieuse.

III

Madeleine

Détail d'une fresque de l'artiste-peintre
Pierre Manzone

1

La maison forte au mois d'octobre 1536. Monsieur de Falicon était fort satisfait : il était revenu de la guerre riche d'une relique qui allait lui ouvrir les portes ésotériques d'une infinie connaissance. Il était aussi fort satisfait de la jeune recrue dont il voulait faire un parfait soldat.

— Un parfait soldat, murmura-t-il en observant son protégé effectuer d'habiles passes d'armes. Un soldat qui ne recule jamais, un soldat qui obéit à mes ordres en toutes circonstances.

Nonobstant les réserves de ses frères en Lucifer, il envisageait de lui faire gravir un échelon initiatique : il envisageait de lui faire commettre un péché grave et honteux qui le lierait, à jamais, au monde de Satan.

— Tu es le meilleur de mes gardes, dit-il d'une voix forte, et j'ai de grands projets pour toi.

De-Villafranca baissa son épée. Il s'approcha aussitôt de son maître pour recevoir ses félicitations :

— C'est grâce à toi que j'ai trouvé les reliques. Et c'est à toi que revient l'honneur d'officier à la prochaine grand-messe. Tu seras notre sacrificateur.

L'initié opina du bonnet. Il n'hésita pas à accepter le rôle de sacrificateur, car ce que lui avait ordonné son maître avait toujours été bénéfique : il était devenu un redoutable combattant et il n'avait jamais été aussi riche.

— Je reviendrai bientôt te donner des ordres, dit l'intendant.

De-Villafranca acquiesça. Il était subjugué par cet homme qui possédait la force brute : la capacité de décider si son adversaire devait vivre ou mourir. Il essuya avec un linge la sueur qui perlait sur son front et rejoignit son mentor

confortablement installé dans la salle des gardes. Il posa son arme en songeant à Madeleine qui avait été affectée au service de la cuisine et qu'il avait vue à plusieurs reprises. Il avait tenté de lui parler, mais la fille n'avait pas répondu à ses questions, elle n'avait même pas tourné la tête. Depuis leur départ de Saint Maximin elle ne lui avait plus adressé la parole. Pourquoi ? Pourquoi conservait-elle le regard baissé lorsqu'il s'adressait à elle ? Était-ce à cause des reliques ? Pourquoi demeurerait-elle fâchée à cause de vieux ossements ?

— C'est bizarre, les filles, murmura-t-il.

— Qu'as-tu dit ? grogna son mentor qui avait l'ouïe fine.

— Madeleine… J'aimerais la revoir.

— Oublie cette fille ! Ne penses plus à elle ! Cela t'attirerait des ennuis.

De-Villafranca engagea un jeu de dés où il perdit successivement quelques deniers, puis, entendant l'appel de l'intendant, il se leva promptement pour le rejoindre dans la cour de la maison forte.

— Je te confie la garde de la pyramide, dit monsieur de Falicon. Tu la garderas pendant que nous préparerons la cérémonie, et demain, pour la grand-messe, ce sera à toi d'officier... Quel veinard ! J'aimerais avoir ton âge et officier dans une grand-messe.

— Quelle pyramide ?

— Il est temps pour toi de connaître la pyramide de Falicon, répondit l'intendant en désignant la pente de la colline. Suis-moi !

De-Villafranca emboîta les pas de son maître. Il grimpa la déclivité sur un sentier qui serpentait entre des roches blanches. Il baissa le buste pour passer sous des chênes verts, se glissa entre des pins, et écarta les arbousiers qui masquaient le bâtiment.

— Pouòrca pétan!

— Voilà la pyramide ! dit l'intendant. Elle a été construite en l'honneur de Satan et elle rappelle qu'une armée de démons est sortie, ici, des entrailles de la Terre.

— Elle n'est haute que de quelques cannes, dit le jeune homme en tournant autour, mais elle est parfaitement symétrique... parfaitement pointue et symétrique.

— Tu garderas l'entrée jusqu'à ce qu'on te relève. Personne ne doit y pénétrer !

— Personne n'entrera, je vous l'assure, répondit De-Villafranca en portant une main sur la garde de son épée.

— Tu es un bon soldat, et je ferai bientôt de toi un capitaine… Car de la prochaine célébration jaillira un pouvoir extraordinaire.

Le jeune homme regarda son maître disparaître derrière la végétation et resta seul face au curieux édifice. Il en refit lentement le tour, passa un doigt sur l'arête de pierres, inspecta l'ouverture voûtée aménagée à la base, et y passa la tête. Il scruta la pénombre, puis, ne découvrant rien, siffla pour sonder, par l'écho, la profondeur de la cavité. Il comprit aussitôt qu'une grotte, s'enfonçant par paliers dans le sol, prolongeait l'entrée de la pyramide.

— C'est ici, dit-il en pensant au lieu où il avait été initié.

Il recula en se remémorant les paroles de l'intendant : « personne ne doit y pénétrer. » Il s'assit sur une roche plate, le regard absorbé par une plaque en marbre placée au-dessus de la porte. Il songea à Madeleine qui aurait su lire l'inscription qui avait été gravée, et attendit ainsi jusqu'à la nuit tombante.

Il se leva, intrigué par des sons et des lueurs dansantes venues de la cavité. Poussé par la curiosité, il passa silencieusement la porte étroite.

— Personne ne doit entrer… mais l'ordre ne s'applique pas à un gardien des Porteurs de lumière, murmura-t-il pour se dédouaner de sa désobéissance.

Il sentit, sous ses pieds, la présence d'un escalier en bois qui donnait accès à un premier niveau. Il y posa prudemment les

pieds et avança à tâtons dans l'obscurité. Il s'agenouilla pour observer une grande cavité[51] éclairée avec des torches de cire : sept Porteurs de lumière, réunis autour de la prêtresse qui se déshabillait cérémonieusement, psalmodiaient une sourde litanie. Cette dernière, lorsqu'elle fut entièrement nue, s'allongea à plat ventre sur l'autel, enlaça voluptueusement le reliquaire, et le recouvrit de sa longue chevelure.

— Souille l'autel en utilisant les trois signes du serpent, dit-elle de sa voix acide. Souille l'autel qui recevra les trois vierges consacrées à Satan.

Le jeune homme, subjugué par le curieux spectacle, demeurait immobile, les yeux exorbités, les mains en appui contre la roche humide.

— Par le sang, hurla la prêtresse. Nourris-toi de moi pour totalement vénérer notre maître.

Monsieur de Falicon tira la dague qu'il tenait à la ceinture. Il s'approcha d'elle, et, en un geste rapide, pratiqua une incision sur le bras de la femme. Il inclina le buste, posa ses lèvres sur la blessure et, lentement, suça son énergie vitale.

— Le souffle, hurla la femme en balançant frénétiquement la tête. Le souffle du serpent !

L'intendant saisit un fouet qu'il fit plusieurs fois siffler au-dessus du dos de la prêtresse.

— Le sexe, dit-elle d'une voix rauque !

Il ôta cérémonieusement ses vêtements et, lorsqu'il fut dénudé avec son membre dressé, il s'allongea sur le dos de la femme pour la sodomiser. Un officiant, lorsqu'il eût achevé la chose et qu'il se fut levé, posa sur ses épaules une longue cape noire.

— L'autel a été souillé par le sang, le serpent et le sexe, dit un Porteur de lumière. Les trois vierges pourront être présentées en sacrifice. Lucifer exaucera nos désirs !

---

[51] Salle de forme ellipsoïdale nommée *Passera Solitaria* par le spéléologue Jules Gavet en 1901.

La prêtresse se redressa. Elle s'assit sur l'autel en tenant le reliquaire serré contre son ventre et récita une prière afin que le bien soit relié au mal. Elle appela, d'une voix gutturale, la venue de Satan pour faire ressusciter l'antique légende de la pyramide : elle lui demanda qu'une nouvelle armée de démons sorte de terre afin de conquérir le monde.

— Il t'appartient, Maître, de faire revivre la légende de Falicon ! hurla-t-elle. Il t'appartient de la faire revivre dès que les trois vierges te seront offertes en sacrifice.

Monsieur de Falicon, debout face à elle, entonna une complainte qui exprimait ses désirs profonds :

Il chevaucherait à la tête de diables cornus pour prendre Nice et le château ducal. Il s'emparerait de Marseille, d'Avignon, de Lyon, il pillerait Paris. Il chasserait François I^{er} et Charles Quint de leurs royaumes pour mettre à leur place des vassaux à ses ordres. Les nouveaux rois se livreraient à l'impudicité. Les habitants de la Terre boiraient du vin de cette impudicité, et les hommes devenus impudiques se détourneraient de Dieu : ils mineraient les clochers des églises et s'adonneraient aux jeux jusqu'à devenir insouciants de leur condition. Ils abandonneraient les instruments de musique, à l'exception des tambourins qui martèleraient constamment une syncopée ôtant la pensée aux esprits. Ils pratiqueraient le commerce de l'herbe que consommaient les hachichins[52] et commettraient de nombreux meurtres. Ils bruleraient les représentations sacrées, plongeraient les crucifix dans de l'urine, et exhorteraient les artisans à produire de la laideur. Le mensonge serait présenté comme une vérité, ce qui est malsain pour ce qui est sain. La tolérance serait constamment invoquée pour faciliter tous les excès. Les mots, dans toutes les langues, seraient corrompus : l'on dirait partout le

[52] L'étymologie contestée du mot haschich donné à la résine de cannabis peut provenir du surnom de hachichins, secte chiite du Moyen-Orient dont les membres étaient conditionnés à tuer sous l'emprise du haschich. Le terme, à partir du XVI^{e} siècle a donné, en français, le mot assassin.

mal pour le bien. Tout serait inversé. Le blasphème, quotidiennement, serait utilisé comme une liberté et les hommes, pensant conquérir des libertés, se laisseraient posséder par Lucifer.

— Fais ce que tu veux, hurla monsieur de Falicon en s'adressant au genre humain.

Des enfants seraient vendus pour donner du plaisir aux adultes, des innocents seraient massacrés, et les assassins libérés pour répandre le mal. La vie, plus jamais, ne serait célébrée comme une valeur suprême. Les hommes ne se considèreraient plus comme des fils de Dieu, car ils nieraient l'existence de l'âme. Ils comprendraient leur chair comme de la matière et se compareraient aux animaux. Les femmes vendraient leurs ventres aux plus offrants. Aucune barrière morale ne les empêcherait de manger de la chair humaine.

— Par Belzébuth !

Les adultes, afin que les enfants soient pervertis dès le plus jeune âge, ne poseraient plus de règle et leur apprendraient le sexe. Les femmes s'opposeraient aux hommes et les familles, en quelques générations, se disloqueraient sous la tyrannie de l'orgueil et de la bêtise.

— Par le sexe nous ferons d'eux du bétail !

L'argent serait considéré comme une valeur suprême : les marchés brassant tous les produits du monde seraient au cœur des préoccupations humaines. Les guildes et les banquiers thésauriseraient une fortune colossale et accapareraient, peu à peu, le véritable pouvoir. Sans qu'ils s'en rendent compte, les hommes narcissiques, idolâtres de l'argent et séparés de Dieu, seraient mis en esclavage. La guerre qui est le mal absolu entrerait progressivement dans les nations. Et les nations, peu à peu, disparaîtraient au profit de vastes espaces où régnerait la barbarie. Les chrétiens y seraient à nouveau martyrisés et les derniers résistants affaiblis renieraient Dieu.

Monsieur de Falicon, en ce monde corrompu, ne trouverait aucune difficulté à réunir les plus avides, les plus serviles et les

plus malins, pour en faire des serviteurs qui agiraient au maintien des forces obscures. Et cela lui serait facile, car il trouverait, en toutes circonstances, des hommes et des femmes prêts à commander pour le plaisir de dominer les autres.

— Nous reconstruirons Babylone la grande ! Nous deviendrons les maîtres de l'humanité entière ! Babylone maîtresse des peuples de la Terre renaîtra sur la ruine des nations.

Tout ce que monsieur de Falicon souhaitait adviendrait à l'offrande des trois vierges sur la pierre noire, en la grotte de La Ratapignata devenue le centre du monde.

— Par Lucifer, Babylone, Satan... Une grande armée de démons sortira des entrailles de la Terre et je la guiderai pour porter la lumière de l'ange déchu.

Profitant d'une litanie psalmodiée par les Porteurs de lumière, le jeune homme rebroussa silencieusement chemin. Il remonta à la surface, inspira profondément, et se rassit sur la pierre plate. Des mots désordonnés sortirent de sa bouche asséchée :

— La lumière de Lucifer incendiera le monde... De l'incendie naitra le chaos, et du chaos émergera un pouvoir satanique.

Il avait connu la guerre, trucidé des ennemis, vu des morts par centaines, mais ce qu'il venait de découvrir provoquait une frayeur qu'il n'avait, dans les plus dangereux combats, pas encore ressentie. Le voile sur le mystère de Falicon venait définitivement de se lever.

Il jura pour tenter de repousser la pensée qui le perturbait : monsieur de Falicon allait-il la sacrifier ? Allait-il présenter Madeleine en sacrifice ?

Il songea à son beau-père et à ses explications qui prenaient, à la lumière de ce qu'il venait de découvrir, une densité insoupçonnée : « ta mère disait avoir eu deux compagnes dans son malheur. Il y avait deux autres filles avec elle. Elles avaient toutes subi des sévices, des lacérations, la défloraison...

Ta mère racontait qu'elle avait fui, qu'ils l'avaient pourchassée, et qu'elle s'était cachée... Lorsqu'elle parlait de ce qu'elle avait vécu, personne ne voulait la croire... Mais ils l'ont retrouvée, des mois plus tard, au col de Villefranche. Voilà ce qu'elle disait avant de mourir. »

Il supposa alors que sa génitrice était venue à Falicon, qu'elle était entrée dans la grotte, et qu'elle avait été présentée en sacrifice. Il pensa à la chasse à laquelle il n'avait pas participé, aux curieux gibiers ramenés, et conclut qu'il s'agissait de bergères secrètement enlevées.

— Madeleine et les deux autres filles... Cela fait trois vierges à présenter en sacrifice, et c'est moi, *le parfait soldat*, qui les exécuterait sur l'autel de Satan.

Il comprit que c'était lui qui planterait le couteau de lumière dans leurs chairs pour offrir leur énergie vitale à Lucifer. Alors, pour la première fois, il prononça le nom de Dieu.

2

Le jeune homme se réveilla au matin en fuyant un cauchemar, où des milliers de diables corsetés d'armures déferlaient sur lui. Il s'assit, se gratta la tête, et regarda son mentor déjà équipé.

— Elle t'attend ! dit le soudard. La prêtresse t'attend à la maison forte. Tu ne dois pas être en retard.

Il se leva, s'habilla, quitta précipitamment le château.

— De-Villafranca !

Il suspendit brusquement ses pas, en s'entendant héler dans la calade empierrée. Il se tourna et, voyant Tarabàcoula, lui fit signe de le rejoindre.

— Ils vont faire des agapes, dit le garçon en balançant un panier empli de fromages que son père lui avait donné à vendre.

Le jeune homme sourit de façon entendue, mais il ne dit mot en songeant que le garçon ne pouvait pas imaginer ce qui se préparait. Les gueux, soucieux d'écouler leur production, ne parlaient jamais des curieuses agapes qui se tenaient dans la maison forte. Le curé, qui le dimanche venait de Nice pour dire la messe, n'adressait à l'intendant que de vagues griefs et fermait les yeux sur ce drôle de paroissien qui compensait son absence par d'habiles subsides.

— Un demi-gros ! C'est ce qu'a promis le secrétaire de monsieur de Falicon, dit le garçon. Je recevrai un demi-gros pour tous ces bons fromages.

— C'est un bon revenu !

— Ils payent bien !

— Empoche l'argent, et retourne chez tes parents. Ne traîne pas dans la maison forte, dit le jeune homme en arrivant près du bâtiment.

Il regarda Tarabàcoula passer la porte pour porter les fromages à la cuisine et s'assit, dans la salle des gardes, près de Saint-Innocent.

— As-tu vu Madeleine ?

Le soudard lui répondit, à voix basse, qu'il ne l'avait pas vue et que personne ne devait chercher à la voir.

— C'est curieux de ne plus la rencontrer.

— Ne t'entiches pas de cette fille ! Tu as prêté serment ! Tu as juré de ne pas poser de questions et de verser jusqu'à la dernière goutte de ton sang. Ne l'oublie jamais !

Le jeune homme, déçu par la réponse, se leva lentement. Il entra dans le corridor où la grande prêtresse avait demandé qu'il l'attende, et demeura immobile, les bras ballants. Il tourna en rond un moment, puis se dirigea subrepticement vers la cuisine. Il poussa le battant de la porte entrebâillée, regarda le panier de fromages posé sur une paillasse et la salle abandonnée.

— Personne !

Il retourna vers le corridor en ayant l'impression que la bâtisse avait été désertée. Il longea le couloir au bout duquel se dressait l'escalier desservant les différents niveaux, puis s'arrêta en songeant qu'il contrevenait aux ordres. Il savait qu'il pouvait provoquer le courroux de la prêtresse, et que la mort pouvait être au rendez-vous ; il savait cela, mais à cause de Madeleine, une pressante envie le poussa à poursuivre son exploration. Il observa la porte donnant accès au souterrain et poussa le battant qui n'était pas verrouillé. Il tendit l'oreille pour percevoir des voix venant de la pénombre, puis s'engagea, très lentement, dans la galerie. Reconnaissant, à chaque pas, la déclivité du sol rocheux, il conclut qu'il y était passé le jour de son initiation et que c'était l'accès interne à la grotte.

Les voix, au fur et à mesure de sa prudente ascension, devinrent plus distinctes, et il reconnut bientôt celle de Madeleine. Madeleine ! Il se figea quelques secondes, puis avança à la lumière d'une lampe à huile placée dans une cavité de la muraille. Il posa une main sur une grille qui obstruait

l'entrée d'une loge, empoigna les barreaux et, vainement, il les poussa.

— Madeleine ?

— Jean ! C'est toi ?

De-Villafranca se tut, interloqué par la présence de la fille. Il frissonna lorsqu'elle posa ses mains sur les siennes.

— Que fais-tu derrière ces barreaux ?

— Ils m'ont emprisonnée... Ils m'ont d'abord affectée à la cuisine puis, sans raison, ils m'ont emprisonnée. Je n'ai pourtant jamais démérité.

— Qui ? Monsieur de Falicon ?

— La femme qui dirige cette maison.

— Tu n'es pas seule, dit-il en apercevant deux filles dans la pénombre.

— Nous sommes trois ! Trois prisonnières... Et nous ne savons pas ce qu'ils vont faire de nous.

— Sauvez-nous, monsieur. Pour l'amour de Dieu, sauvez-nous des griffes de ces démons... Car, je vous l'assure, ce sont de véritables démons.

Le jeune homme hésita sur la conduite à suivre, puis, en entendant des pas résonner, il se tourna d'un bloc pour quitter précipitamment le souterrain. Il reprit place dans le vestibule d'entrée où il attendit quelques minutes. Apercevant la prêtresse accompagnée de ses serviteurs, il rectifia sa position.

— Suis-moi !

Il emboita le pas de la femme et entra dans une pièce voutée qu'il ne connaissait pas. Il laissa son regard errer sur des crânes méticuleusement alignés, des tibias entassés comme des bûches, et de grandes cornes de bouc accrochées au mur.

— Tu es à moi !

Il sentit aussitôt son esprit happé par une mystérieuse attraction, mais ne chercha pas à s'opposer à la force des yeux sombres qui le pénétraient. Savait-elle ? Comprendrait-elle qu'il avait vu Madeleine ? Comprendrait-elle que la fille ne lui était

pas indifférente ? Il demeura en apnée, lorsqu'elle posa une main sur sa poitrine pour saisir sa vibration intime.

— Une grand-messe va avoir lieu, la nuit prochaine, sous la pyramide. Une très grand-messe ! La plus importante que nous ayons dite depuis des années… Et tu seras mis à l'honneur, De-Villafranca. Tu seras notre sacrificateur.

Il songea qu'elle n'avait pas percé son sentiment, et que ses pouvoirs occultes n'étaient peut-être pas aussi forts qu'il l'avait cru.

— Comprends-tu ?

— Je comprends.

— C'est toi qui officieras... C'est à toi que nous confierons le couteau de lumière. C'est toi qui feras passer les vierges dans l'autre monde... Comprends-tu ?

Il branla à nouveau la tête.

— Il y aura trois filles très pures : trois filles qu'aucun homme n'a jamais touchées, trois brebis qui n'ont jamais fait le mal... Les Porteurs de lumière les pervertiront et tu les offriras en offrande à Satan. Le Maître, en retour, nous donnera un pouvoir extraordinaire... Et toi aussi tu recevras une partie de ce pouvoir. Le Maître n'oublie jamais personne !

Elle l'observa un moment puis, ne décelant aucune émotion dans son visage, conclut qu'il s'en sortirait très bien.

— Comme à la guerre, tu seras un valeureux serviteur, car tu es un parfait soldat… Mais tu n'es plus à la guerre : tu ne devras pas leur ôter brutalement la vie, comme tu as fait en Provence avec tes ennemis. Tu devras le faire lentement, afin qu'elles ressentent la souffrance. Satan aime la souffrance des brebis... Tu le feras en pensant que tu fais le mal et que cela te procure du plaisir... Comprends-tu ?

— Je comprends, parvint-il à dire.

— Satan aime les personnes qui font le mal en jouissant de ce qu'elles font.

Elle observa à nouveau le visage du jeune homme qui restait de marbre. Elle était persuadée que cette belle recrue allait

s'affranchir des dernières entraves posées par le christianisme : elle allait véritablement entrer dans le monde satanique.

— Baise-moi les pieds !

Il se mit à genoux, écarta les plis de la tunique, et posa ses lèvres entre les lanières des sandales. Il redressa le buste sous la traction imposée par la main qui empoignait ses cheveux.

— Tu es à moi !

— Je le suis, dit-il à mi-voix.

Il se redressa en sentant le sol onduler sous ses pieds. Il faillit trébucher, mais ne laissa paraître qu'un infime mouvement. Il se tourna, passa la porte de la salle, traversa le corridor d'entrée, et sortit hâtivement de la bâtisse. Il inspira profondément un air qui lui semblait âcre.

— Pouòrca pétan!

Il avait l'impression d'avoir reçu des coups : un adversaire, plus fort que lui, l'avait méchamment rossé ; ses membres étaient si tendus, qu'ils paraissaient meurtris. Il s'éloigna de la maison forte pour regagner le château d'un pas lourd et indécis. Il monta aussitôt au donjon où il aimait se tenir pour réfléchir. Il observa le lieu qu'il venait de quitter : la sinistre maison forte, la tour et les bosquets qui masquaient la pyramide. Une analogie, entre ce qu'avait vécu sa mère et ce que vivaient les trois prisonnières, s'imposa à son esprit excité.

— Elle disait qu'elles étaient trois… trois vierges offertes en sacrifice.

Il se tut quelques minutes avant de murmurer une horrible conclusion :

— C'est moi qui ôterai la vie à Madeleine… Doucement pour qu'elle ressente la douleur, pour plaire à Satan.

Il branla la tête de dextre à sénestre.

— Je ne suis pas capable de tuer Madeleine !

Il avait envie de hurler pour demander de l'aide, mais le pays lui parut soudain fermé et hostile. La masse sombre du mont Chauve était devenue menaçante, et les nuages tarabiscotés qui filaient dans le ciel, ressemblaient à des diables.

— Je ne serai pas le sacrificateur des Porteurs de lumière, murmura-t-il en songeant qu'il allait mettre en péril son existence.

Il jeta un dernier regard en direction de la pyramide, puis décida, derechef, d'aller libérer les filles. Il dévala l'escalier, salua hâtivement le vieux gardien, passa la porte du château, et parcourut les ruelles du village à la recherche de Tarabàcoula. Il le trouva, près de la maison de ses parents, occupé à ranger des bûches. Il s'approcha de lui, plia les jambes, posa ses mains sur les épaules du garçon, et lui dit que quelque chose d'horrible allait bientôt advenir.

— Il y aura une messe noire sous la pyramide. Trois filles seront offertes en sacrifice à Satan.

Le garçon lui adressa un regard effrayé.

— C'est moi, De-Villafranca, qui te le dit ! Je te le dis parce que j'ai confiance en toi, et que je sais que tu deviendras un grand soldat.

— Moi… Un grand soldat ?

— Tu deviendras un grand soldat ! Et tu dois, dès à présent, montrer que tu as du courage. Va prévenir les moines ! Raconte leur ce que je viens de te dire... Cours jusqu'à l'abbaye ! Dis leur de prévenir le comte de Montreil... As-tu compris ?

— Je cours jusqu'à l'abbaye. Je demande aux moines de prévenir le comte...

— Le comte de Montreil, répéta le jeune homme. C'était mon capitaine durant la guerre de Provence. Il a connu monsieur de Falicon... Lui seul peut comprendre ce qu'il est capable de faire.

Il regarda le garçon s'éloigner, puis marcha d'un pas résolu vers la colline de Gairaut. Il se tourna à plusieurs reprises pour vérifier s'il n'avait pas été suivi, traversa les bosquets qui masquaient la pyramide, et passa la porte étroite. Il emprunta l'escalier de bois menant à un petit palier, puis un second qui était en pierres maçonnées. Il avança à la lumière d'une torche fichée dans un support mural, traversa la salle souterraine déserte

en laissant à main droite le grand pilier stalagmitique. Il força avec sa miséricorde la serrure de la porte donnant accès au souterrain. Il s'y engagea à tâtons. Il sentit, sous ses pieds, les marches creusées dans le rocher et le sol en déclivité qui menait vers la maison forte. Il se figea, alarmé par des voix, puis, les entendant lentement s'amenuiser, se hasarda à progresser dans la galerie éclairée par quelques lampes à huile. Il reconnut, à main gauche, la porte de la loge où il avait été initié, et poursuivit sa marche dans l'obscurité en se guidant du bout des doigts. Il chercha la grille de fer derrière laquelle étaient emprisonnées les filles.

— Madeleine ?

— Jean ! Jean-de-Villefranche ! C'est un bonheur de t'entendre.

— Fais silence ! Je suis venu pour vous libérer.

Il chercha le verrou, le tira, invita les prisonnières à le suivre dans le souterrain pentu. Il les aida à grimper les marches de l'escalier taillé dans le rocher, et poussa le battant de la porte qui donnait accès à la grotte.

— Oh ! Comme c'est surprenant, dit Madeleine en observant le grand pilier blanchâtre.

— Dépêches-toi !

Il les aida à traverser la salle, grimpa les marches de l'escalier maçonné, puis il demeura quelques secondes immobile pour observer l'entrée de l'aven qui, vu de l'intérieur, offrait le profil d'une chauve-souris. Il haussa les épaules, gravit le dernier escalier, et passa la porte de la pyramide.

Il découvrit à la lumière diurne que les filles étaient aussi belles l'une que l'autre : une blonde, une brune et une rousse dont les minois apeurés témoignaient des sombres heures qu'elles avaient vécues.

— Une pyramide ! dit Madeleine. Comme elle est pointue ! Je n'en avais jamais vu.

— Suivez-moi ! Par ici, dit-il en empruntant un sentier qui grimpait jusqu'à la crête de la colline. Dépêchez-vous ! Nous

devons arriver à l'abbaye avant qu'ils ne s'aperçoivent de notre fuite.

Ils traversèrent une garrigue, marchèrent hâtivement sur un chemin conduisant à une bergerie[53] mais, parvenu à l'Aire Saint-Michel, se heurtèrent aux deux sergents en armes. De-Villafranca porta aussitôt une main vers la miséricorde passée à sa ceinture puis, évaluant les risques d'un combat trop inégal, la laissa choir sur le côté. Saint-Innocent lui entrava les poignets pendant que le Piémontais regroupait les trois filles apeurées.

— Pauvre fol ! dit ce dernier. Imbécile ! Tu avais tout ce qu'un soldat pouvait espérer : une solde, une bonne table et une bourse qui commençait à se remplir... Tu as gâché ta vie.

— Ils veulent sacrifier Madeleine !

— Qu'importent les filles ! Elles ne sont pour eux que de la matière humaine. Qu'importent le maître et ses lubies ! Qu'importent les histoires sur Dieu et sur Satan ! Qu'importent les Porteurs de lumière, s'ils nous permettent de vivre.

— Je voulais sauver Madeleine…

— Et tu t'es perdu !

Les deux sergents, montés sur leurs chevaux, tirèrent leurs prisonniers jusqu'à la maison forte. Ils les poussèrent sans ménagement dans le souterrain, puis les enfermèrent dans le cachot. Ils se moquèrent de leur élève lorsqu'il s'assit, la tête basse, sur un banc de bois calé contre la roche et disparurent dans la pénombre en ricanant méchamment.

— Mon pauvre ami, dit Madeleine. Te voilà emprisonné pour avoir voulu nous libérer.

Elle se tut en apercevant la lueur d'une torche qui éclaira subitement le souterrain. Elle recula, effrayée par la vénérable prêtresse qui apparut accompagnée de ses serviteurs.

— Approches-toi ! dit cette dernière en s'adressant au jeune homme.

[53] Lieu-dit le château Raynald ou Châteaurenard.

Ce dernier se leva en observant le visage anguleux barré par les lèvres noires.

— Tu as succombé à l'amour, dit-elle en plongeant un regard haineux dans le sien. Ton âme a été accaparée par le Christ... Tu as renié Satan ! Tu as trahi les Porteurs de lumière ! Tu as trahi ton serment ! Tu vas, dans d'abominables souffrances, donner jusqu'à la dernière goutte de ton sang.

Elle lui cracha violemment au visage.

— Je ne pensais pas que tu succomberais ainsi... Abandonner Satan pour l'amour d'une fille... Tu es véritablement un imbécile, comme les millions d'hommes qui, tous les dimanches, s'agenouillent devant la Croix. Mais eux, ils ne savent rien... Toi, connaissant la lumière de la liberté, tu es le pire des imbéciles.

Elle lui tourna subitement le dos et disparut, à pas rapides, dans la pénombre du souterrain.

— Je vais prier pour toi, dit Madeleine.

Il adressa à la fille un regard incrédule. Que pouvait la prière contre les barreaux de fer ? Il avait eu accès à une bonne table, un salaire intéressant et le revenu des pillages. Il avait eu tout cela auprès de monsieur de Falicon, mais il avait tout perdu. Pourquoi ? Son regard scruta le visage de la fille éclairé par la flamme vacillante d'une lampe à huile. Qu'y avait-il d'envoûtant dans ses yeux bleus comme l'eau d'un lac ? Il l'ignorait, mais il demeurait persuadé d'avoir eu raison de donner suite à une décision dictée par son être profond. Il était à présent prisonnier. Il était dans la même situation que saint Pons l'avait été à Cimiez, il y a des siècles. On allait, peut-être, lui faire subir une décollation. Allait-on manger sa chair ? Il se souvenait des paroles de la prêtresse : « Il faut transgresser l'interdit, aller au-delà de nous-mêmes... Rien de doit arrêter la conquête de la liberté. La lumière de Lucifer doit pouvoir tout éclairer, tout démystifier. »

3

Le garçon, profitant du mulet d'un paysan, arriva sans encombre en vue de l'abbaye de Saint-Pons. Il courut ensuite, à perdre haleine, jusqu'au porche. Il heurta la lourde porte, le souffle court et les jambes tremblantes.

— Ouvrez-moi ! Ouvrez-moi ! Pour l'amour de Dieu !

— Pour l'amour de Dieu ? dit un moine étonné par la précipitation de l'enfant.

— Je viens de Falicon et je dois vous dire quelque chose d'important.

L'ecclésiastique toisa l'enfant de façon suspicieuse. Il saisit son menton entre ses doigts et releva sa tête pour examiner l'expression de ses yeux.

— Qu'as-tu de si important à me dire ?

— À Falicon, répondit le garçon essoufflé. À Falicon... Ils vont dire une messe noire... Dans la grotte... sous la pyramide.

— La pyramide ? La grotte ? Une messe noire ? D'où tiens-tu cela ? J'ai l'impression, mon pauvre enfant, que tu délires.

Le moine posa une main sur le front du gamin pour en estimer la température puis, la trouvant élevée, l'invita à le suivre vers la cuisine. Il commanda, à un frère convers, de préparer un bol de lait et le lui tendit en souriant.

— Sous la pyramide... Dans la grotte... Les Porteurs de lumière vont célébrer une messe noire, dit encore le garçon en remuant ses lèvres blanchies. De-Villafranca... Vous le connaissez... Le garde de monsieur de Falicon... Il est allé libérer les filles.

— Je ne connais pas De-Villafranca... mais bois encore un peu de lait. Tu pourras ensuite t'allonger sur ce banc pour te reposer. Je pense que tu as véritablement besoin de te reposer.

Le garçon, en désespoir de se faire entendre, poussa un long soupir. Il songea qu'il lui fallait quitter le lieu pour aller jusqu'à Nice, se leva, puis baissa la tête vers ses jambes qui se dérobaient.

— Reposes-toi, dit le moine. Tu en as véritablement besoin.

-o-

De-Villafranca secoua vainement les barreaux puis, conscient qu'il ne pourrait jamais les faire céder, s'assit sur le banc à côté des filles.

— Pouòrca pétan!

— Tu ne dois pas jurer, Jean-de-Villefranche ! Le Seigneur n'aime pas les jurons.

— Cela n'a plus d'importance, car nous allons mourir.

— Cela a toujours de l'importance, renchérit Madeleine, car tu devras tout déposer dans la balance de l'Archange, le jour du Jugement dernier.

Elle prit la main du jeune homme dans la sienne et le remercia de ce qu'il avait fait pour elle. Elle le félicita d'avoir abandonné les Porteurs de lumière pour l'amour de Dieu.

— L'amour de Dieu... Je ne sais pas. J'ai plutôt l'impression qu'il s'agit de l'amour de toi, dit le jeune homme.

— Mais c'est pareil ! C'est le même amour. Ce que tu as ressenti et ce que tu as fait venait du fond de ton cœur... Tu as trouvé Dieu au fond de toi, Jean-de-Villefranche. Je n'ai été que la passeuse... Celle qui sert à faire passer l'amour... Rien de plus.

— Pour quelle raison as-tu accepté de te mettre au service de monsieur de Falicon ? Personne ne t'obligeait à le suivre... Tu aurais pu rester à Saint-Maximin et attendre le retour des Puget.

— Les reliques, répondit-elle. Je pensais naïvement pouvoir m'en emparer pour les ramener à la basilique... Car c'est en ce lieu, qui a été construit par Charles d'Anjou, qu'elles doivent être.

— Les reliques... Je ne pouvais pas m'en douter... Car pour moi, elles ne représentent rien d'intéressant... De vieux ossements... Rien que des ossements.

— Elles sont l'âme de la Provence.

— Je veux bien te croire, Madeleine-de-Saint-Maximin.

— Je pensais d'abord qu'il voulait vendre les reliques... Je ne pouvais pas imaginer qu'il les dérobait au nom de Satan.

Les deux prisonnières qui les avaient écoutés silencieusement, avancèrent le buste pour questionner le jeune homme sur leur sort. Ne trouvant aucune raison d'édulcorer la situation, il répondit qu'elles seraient présentées en offrande à Satan, que les Porteurs de lumière les violeraient l'une après l'autre, et que la vénérable prêtresse trancherait leur gorge près du reliquaire.

— Mon Dieu !

— Je pense qu'ils boiront ensuite votre sang. Ils appellent cela passer une frontière, transgresser l'interdit, conquérir une liberté.

Puis il se tut en songeant qu'il était devenu, comme saint Pons, une brebis que l'on mène à l'holocauste.

-o-

Le garçon quitta le réfectoire sur ses jambes flageolantes. Il leva le regard vers le soleil déclinant et marcha, dépité, vers l'église du monastère. Il suspendit brusquement ses pas en voyant deux chevaux attachés par le licou à des anneaux. Il pencha la tête pour observer un homme noblement vêtu qui était nonchalamment assis près des montures. Il s'avança lentement jusqu'à lui, puis, découvrant l'écusson à la croix blanche de Savoie, lui demanda s'il allait à Nice.

— Silence ! Ne dérange pas le comte de Montreil qui est en prière, répondit l'écuyer.

L'enfant, en entendant le nom de l'officier ducal, ressentit une nouvelle énergie dans ses membres. Il se précipita dans

l'église, courut jusqu'au chancel et s'arrêta, près de Charles agenouillé.

— Monseigneur comte ! Monseigneur comte... J'ai quelque chose d'important à vous dire... De la part d'un soldat qui a fait la guerre de Provence...

L'écuyer, très courroucé, saisit le garçon par le col de son paletot. Il le souleva, le tira en direction de la porte, mais le lâcha aussitôt après, à la demande de son maître.

— Qui est ce soldat qui a fait la guerre sous mes ordres ?

— De-Villafranca, monseigneur. Le garde de monsieur de Falicon... Il m'a demandé de vous prévenir... Parce qu'ils vont sacrifier trois filles… au nom de Satan... Dans la grotte... sous la pyramide.

Charles de Montreil se leva rapidement. Il se courba pour plonger son regard dans celui du garçon et lui demanda de répéter ce qu'il venait de dire. Il réfléchit un court instant, puis donna l'ordre à son écuyer d'aller quérir l'aide de Jean Badat.

— Dis-lui de me rejoindre en armes, à Falicon, avec les hommes de la milice.

Il enfourcha son cheval, aida le garçon à monter en croupe, et éperonna sa monture sur l'antique voie qui grimpait vers Cimiez.

-o-

Le soleil était passé derrière les collines de Provence. L'obscurité gagnait lentement les ubacs. Les chauves-souris, quittaient en grappes les cavités souterraines. La nuit installait par petites touches sa profondeur dionysiaque. Les Porteurs de lumière réunis sous la pyramide psalmodiaient une sourde litanie. La vénérable prêtresse tenait à la main une corde qui la liait aux trois vierges agenouillées. Le jeune homme, les pieds et les mains entravées par des chaînes, gisait face contre terre.

4

Le garçon, en s'aidant de la clarté lunaire, guida Montreil vers Falicon. Il lui indiqua le sentier menant à la maison forte et l'écouta attentivement lui dire d'aller quérir l'aide des villageois. Il sauta du cheval pour se précipiter vers le village. Il courut à perdre haleine sur la calade empierrée, appuya quelques secondes son dos contre un mur pour recouvrer le souffle, puis repartit vers la demeure familiale. Il poussa vivement la porte. Il expliqua à ses parents ce qui était en train de se passer sous la pyramide et ressortit avec la *tarabàcoula* qu'il branla vivement afin d'ameuter les habitants. Alertés par les bruits de planches heurtées, les Faliconais quittèrent, un à un, leurs maisons : les Ardoin, Andrea, Bailet, Barnoin, Bonifassi, Cabrier, Camous, Daniel, Fighiera, Franco, Garino, Malaussena, Maria, Maurel, Passeron, Roggerio, Rolland, Rosset, Seren, Spinelli, Tordo, Véran se retrouvèrent bientôt réunis sur la placette du village[54].

— Quel est ce vacarme ? Pour qui te prends-tu Tarabàcoula ? Serais-tu devenu fol ?

Le garçon expliqua d'une voix claire que le comte de Montreil était parti à la maison forte affronter les Porteurs de lumière et qu'ils devaient tous l'aider à vaincre les forces sataniques. Quel âge avait-il au juste ? Onze ans ? Douze ans ? En cette extraordinaire soirée, il avait le sentiment d'en avoir le double et la certitude de devenir, plus tard, un grand soldat du duc de Savoie.

-o-

[54] Patronymes les plus souvent cités dans les documents de Falicon, avant le XVII[e] siècle. D'après un article d'André Compan paru dans *Nice Historique* en 1965.

Le comte s'arrêta à distance raisonnable des deux sergents et s'adressa à eux en restant sur son cheval.

— Service ducal ! Laissez passer l'officier du duc de Savoie.

Ne recevant comme réponse qu'un mouvement de leurs hallebardes, il posa une main sur la fusée de son épée pour montrer qu'il était prêt à les affronter.

— La milice bourgeoise arrivera bientôt à la rescousse, dit-il d'une voix forte. Vous pouvez vous battre, mais vous n'échapperez pas à la justice ducale.

Sachant que les professionnels de la guerre ne se battaient jamais pour des causes perdues, il leur offrit une échappatoire :

— Vous pourriez entrer au service du duc de Savoie. Tout est encore possible si vous déposez vos armes.

Il attendait encore vainement leur réponse lorsque des bruits de pas, dans son dos, l'avertirent de la présence des villageois. Il ne se retourna pas, mais comprit, à la mine surprise des deux soudards, qu'ils étaient venus armés de coutelas, de bâtons et de fourches. Il réitéra sa proposition d'une voix plus forte, puis observa les sergents échanger quelques mots.

— Nous voulons faire partie de la garnison du château de Nice, dit Saint-Innocent en replaçant sa hallebarde à la verticale.

— Deux postes dans la garnison du château contre notre neutralité, dit le Piémontais.

— Accordé ! répondit Charles.

Les sergents dégagèrent aussitôt l'accès à la maison forte. Ils s'assirent sur une souche en retrait du chemin : ce qui allait se passer ne les concernait plus.

— Traîtres !

La voix de monsieur de Falicon éclata, aussi forte que le son d'une trompe. Prévenu, à la hâte, de l'arrivée du comte, il avait quitté précipitamment la cérémonie, vêtu de sa longue tunique noire.

— À moi les Porteurs de lumière ! hurla-t-il pour regrouper ces derniers qui sortaient de la bâtisse.

Il suspendit ses pas pour observer les villageois massés derrière le comte et comprit aussitôt que le combat ne serait pas facile.

— Un combat à pied, Montreil ! Un combat à armes égales ! Un véritable jugement de Dieu, hurla-t-il... Mais ce sera plutôt un jugement de Satan.

Il ricana en pensant, qu'après l'avoir tué, les villageois intimidés retourneraient benoîtement chez eux. Il avança d'un pas en serrant une épée dans la main droite et une dague dans la gauche.

— A armes égales, répondit Charles en quittant son cheval. Les villageois resteront à leur place, si vos hommes restent à la leur.

— C'est entendu, siffla monsieur de Falicon.

Le comte dégaina ses armes et murmura la parole de saint Luc :

— *Voici, je vous ai donné le pouvoir de marcher sur des serpents et des scorpions et sur toute la puissance de l'ennemi et rien ne pourra vous nuire*[55].

Il para une furieuse attaque de son adversaire. Il se déplaça de concert avec lui, le regard rivé sur les alumelles. Il tenta une attaque, recula de quelques pas, et se garda une seconde fois. Profitant du vol d'une chauve-souris qui frôla la tête de son adversaire, il engagea un mouvement tournant de son épée que ce dernier tenta de contrer en pivotant prestement sur lui-même. Exploitant une ouverture inopinée, il se rua en pointant son arme et l'enfonça dans le corps du luciférien jusqu'à la garde. Quelques secondes après, lorsqu'il la retira, il eût le sentiment d'avoir été à la place de saint Georges enfonçant une lance dans la gueule d'un dragon, comme l'avait peint Jean Canavesio dans un petit tableau à Lucéram. Il regarda le cadavre de l'intendant et son sang qui se répandait rapidement sur la terre blanche.

[55] Luc 10.19

— Avec l'aide de Dieu, murmura-t-il.

Il avança vivement vers les Porteurs de lumière tétanisés par la mort du maître. Il leva son épée pour les frapper, mais, les voyant fuir en tous sens comme des lapins, la rabaissa lentement. Il laissa les adorateurs de Satan qui, pris de panique, déguerpissaient sous les injures des villageois.

— Pourvu qu'il ne soit pas trop tard !

Il passa la porte de la maison forte, emprunta instinctivement un souterrain aux parois humides. Il le parcourut hâtivement mais, parvenu à un changement de direction, il recula vivement pour se garder d'une lame qui le blessa à la joue. Il distingua une femme armée d'un coutelas, puis un bras qui se levait pour à nouveau le frapper. Il pointa promptement son épée et la poussa vers le sternum de la vénérable prêtresse. Il entendit un hurlement qui s'étouffa rapidement et conclut, en dégageant son arme du corps ensanglanté, qu'elle avait trépassé. Il poussa hâtivement le cadavre, gravit les marches d'un escalier taillé dans la roche, et pénétra dans la grotte illuminée. Il regarda effaré, les cornes de bouc fichées sur des pieux, le grand pilier blanchâtre duquel émergeaient de curieux visages, et l'autel de pierre noire sur lequel reposait un magnifique reliquaire doré. Il était arrivé au cœur du mystère de Falicon, sous la pyramide qui avait été érigée en l'honneur de Satan, en ce lieu où des hommes avaient follement espéré voir surgir une armée de démons. Il s'approcha des trois filles dénudées qui attendaient agenouillées et les libéra de leurs entraves. Il brisa, ensuite d'un coup d'épée, un maillon de la chaîne liant De-Villafranca à un anneau scellé dans le rocher. Il l'aida à se relever.

— Vous êtes arrivé à temps, capitaine.

— Et ces trois filles ?

— Trois pucelles qu'ils allaient sacrifier... Et là, sur la pierre noire, c'est le reliquaire de Marie-Madeleine que nous avons volé à Saint-Maximin.

Il regarda l'une des filles se jeter en larmes dans les bras du jeune homme, puis écouta ce dernier lui parler en niçois des Porteurs de lumière.

— Ils honoraient Lucifer, Satan... la grande bête. Je n'ai, à la vérité, jamais compris ce qu'ils racontaient. Ils me promettaient de devenir un parfait soldat, d'acquérir une âme de fer, de parvenir à une grande puissance. Ils disaient que seul Satan pouvait me donner la force qui permet de dominer les hommes.

— Satan ne donne jamais rien, répondit Montreil. Il ne fait que prendre... Car il est le pire ennemi de l'homme.

— J'ai été sourd et j'ai été aveugle. J'ai cru pouvoir m'enrichir d'une connaissance secrète qui me rendrait supérieur aux autres.

Charles se tourna, arme au poing, lorsque Badat et les hommes de la milice entrèrent brusquement dans la grotte.

— Les villageois m'ont expliqué, dit le seigneur niçois. Comment est-ce possible ? L'abbé de Saint-Pons n'était pas informé de ce qui se passait dans son fief…

— Il ignorait, comme Marquesan, les agissements sournois de cet intendant, répondit Charles. Il lui avait accordé sa confiance, et il la lui renouvelait, chaque année, sans se méfier.

— Nous retrouverons les fuyards, dit Badat.

Les villageois, entrés à sa suite de la milice, arrachèrent et brisèrent tout ce qu'ils trouvèrent. Ils martelèrent la grande pierre noire avec vigueur afin de la transformer en cailloux. Ils revinrent, le lendemain et, durant plus d'un mois, munis de masses, de piques et de pelles. Ils démolirent entièrement la maison forte. Une fois la sinistre demeure abattue jusqu'à la dernière pierre, ils minèrent le souterrain.

-o-

Les deux filles rescapées du sacrifice furent raccompagnées chez leurs parents par des villageois.

Le comte de Montreil, retourné à Nice, remit le reliquaire à l'évêque afin qu'il soit reconduit à Saint-Maximin. Il regagna ensuite le château ducal, où son épouse l'écouta attentivement raconter l'inimaginable histoire des Porteurs de lumière.

— Monsieur de Falicon était un être démoniaque. Il croyait que l'union des saintes reliques au sacrifice des trois vierges ferait surgir une armée de démons. Du bien relié au mal devait, selon lui, émerger une formidable énergie. Il rêvait d'installer le chaos dans les nations, d'organiser un état perpétuel de guerre. Il rêvait qu'il pourrait, au sein de ce chaos, imposer son empire fait de riches marchands, de princes impudiques, et de serviteurs zélés… Un monde à l'envers de ce qu'espère la chrétienté… Le retour du monde d'avant le Christ : un monde où la force serait valorisée, où les hommes seraient pris par les jeux, où des esclaves œuvreraient pour accroître la richesse des dominants.

— Vous voilà couturé, mon ami, dit-elle en passant un doigt sur sa cicatrice. Mais vous n'en êtes pas pour autant moins beau.

— Le coup de couteau d'une sorcière, dit-il... J'ai cru que j'avais à faire à un démon... Savez-vous qu'elle enduisait ses lèvres d'une cire noire ?

— De la cire noire ! Cela devait être affreux.

— Les Porteurs de lumière se délectaient de choses affreuses... J'ai découvert, dans le souterrain, un vase empli d'urine dans laquelle ils faisaient tremper un crucifix. Ils ne trouvaient aucun plaisir dans la beauté d'une peinture de Ludovic Brea... Ils ne jouissaient que de ce qui est corrompu, rouillé, brisé, sali, détruit… Ils avaient horreur de la retenue, ils ne trouvaient du plaisir que dans de ce qui est extrême. Le chaos était leur domaine, Satan était leur maître.

— Qui sont donc ces gens ?

— Quelques hobereaux désargentés qui avaient perdu leurs domaines et qui étaient attirés par l'occulte. Ils ont vendu leurs âmes au diable dans l'espoir de trouver la gloire et la fortune.

Ils se signèrent de concert.

— Ils ne croyaient pas à la Vérité révélée. Ils s'imaginaient qu'en transgressant les lois naturelles, ils devenaient les égaux de Dieu.

Il enlaça son épouse, demeura longtemps près d'elle, et lui murmura son désespoir de retrouver son fief.

— La guerre, le culte de Satan… Tout, ma chère amie, va de mal en pis… Nous n'avons pas reconquis le duché de Savoie, et le roi propose à notre duc d'échanger le comté de Nice contre des terres dans le royaume de France. Jusqu'à quand pourrons-nous lui résister ?

— Il nous reste Nice, mon doux ami, une forteresse dont ils ne pourront pas nous déloger, répondit Anne pour contrer la tristesse de son époux. La duchesse m'a dit que l'empereur lui verserait une pension annuelle de 40 000 écus. Cela devrait aider à entretenir une garnison et à faire face.

5

Le jeune homme avait tout raconté à Madeleine : sa naissance au col de Villefranche, la mort de sa mère, sa vie chez le pêcheur villefranchois qui l'avait recueilli, les raisons pour lesquelles il était entré au service de monsieur de Falicon.

— Je suis un voyou, dit-il en haussant les épaules.

— Tu étais un voyou, lui répondit-elle, mais à présent tu ne l'es plus.

— Qui était mon père ?

— Tu ne le sauras jamais.

— As-tu songé que mon père pourrait être un Porteur de lumière ? As-tu songé que ce pourrait être monsieur de Falicon ?

— J'y ai songé, répondit Madeleine.

Il demeura un moment silencieux, puis il dit que cette idée resterait ancrée, dans sa tête, jusqu'à son dernier souffle.

— Elle sera là, dit-il en portant un doigt contre sa tempe. Elle sera toujours là.

— Elle sera là, si tu décides qu'elle doit y rester Jean-de-Villefranche. Mais si tu décides qu'elle doit en partir, au bout de quelques années, tu n'y penseras plus… et tu trouveras stupide d'y avoir accordé de l'importance. Tu as vaincu les Porteurs de lumière ! Tu as vaincu Satan !

— Je l'ai vaincu, répéta-t-il.

— C'est cela qui importe ! Tu n'es pas responsable de ce qui s'est passé avant ta naissance. La repentance concerne ce que nous avons fait durant notre vie, elle ne concerne pas ce qu'on fait nos parents ou nos ancêtres. Et ta vie, Jean-de-Villefranche, sera ce que tu voudras en faire.

Il se tut, à nouveau, puis s'assit près d'elle à l'ombre d'un olivier.

— Tu me considères donc comme un homme nouveau…

— Tu as vaincu les Porteurs de lumière et tu as ressuscité.

Il acquiesça en trouvant que Madeleine avait toujours de bonnes idées. Il porta une main à une gibecière tenue en bandoulière et en sortit la paire de gants héritée de Jouvenal. Il les tendit à la fille en disant qu'il avait un cadeau pour elle.

— Un cadeau ? Quel cadeau ?

— Prends ! Ce sont des gants qui étaient destinés à une princesse de France. Je voudrais à présent que tu les portes.

— Où les as-tu volés ?

— C'est un ami qui me les a donnés avant de mourir... Jouvenal ... Tu te souviens ?

— Ils sentent bon ! dit-elle en les tenants près de son nez.

Il la regarda les enfiler et marcher en agitant les mains comme une dame de la noblesse.

— Merci, s'écria-t-elle en dansant.

— Ces gants te vont très bien !

Il l'écouta rire, puis il expliqua qu'ils avaient été fabriqués à Grasse pour la bru du roi de France[56].

— Et pourquoi me fais-tu ce cadeau ?

— Parce qu'il me plaît de te faire un cadeau, répondit-il en dodelinant la tête... J'ai quelque chose d'important à te dire : je veux te parler des terres de Falicon. Le comte de Montreil m'a dit que les moines vont céder une partie de leurs droits aux Tonduti et ils vont proposer quelques terres à la vente[57].

Il ajouta, d'un ton assuré, qu'il possédait un pécule lui permettant d'en acheter, puis suggéra qu'ils pourraient s'installer tous les deux pour fonder une famille.

— Est-ce une demande en mariage ?

Il branla gauchement la tête en disant que ça l'était.

---

[56] Catherine de Médicis, mariée à Marseille le 28 octobre 1533 au futur roi Henri II, aurait introduit à la cour de France la mode des gants parfumés confectionnés à Grasse.

[57] Les moines bénédictins de Saint-Pons, à partir du XVI^{e} siècle ont partagé leurs droits et leurs revenus du fief de Falicon avec plusieurs coseigneurs : les Tonduti, Marquesan et Rainaldi.

— N'as-tu plus envie de te battre ?

Il lui expliqua que cette envie l'avait quitté, qu'il avait vu trop de personnes mourir, que les Porteurs de lumière lui avaient donné horreur de l'excès et des forces obscures. Il dit aussi, à voix plus basse, qu'il avait envie de connaître les Évangiles.

— Mais attention, dit-il en usant d'un ton rugueux. Si quelqu'un me cherche noise ou te manque de respect... Je n'hésiterai pas à le corriger.

— N'as-tu plus envie de conquérir ta liberté ?

— Mon capitaine m'a dit qu'à chaque liberté conquise sur notre nature correspond un emprisonnement dans le monde de Lucifer : une liberté pour un enfermement… Une liberté prise sur l'état que Dieu nous a donné se paie toujours par une déchirure. Ce qu'il m'a dit, je le ressens à présent au fond de moi.

— Tu as découvert que tu peux saisir une part de Vérité.

Il demeura silencieux, assis près d'elle, puis retourna à sa proposition première.

— Je pourrais acheter une terre et construire une maison. Je planterais des vignes et des oliviers, j'arrangerais un jardin potager... Tu t'occuperais de la demeure et des brebis... Tu ferais de vigoureux enfants.

— Et cet argent ? D'où vient cet argent avec lequel tu veux acheter des terres, Jean-de-Villefranche ?

— C'est un butin de guerre.

— Ce n'est pas de l'argent gagné honnêtement !

— Ce qui est fait est fait ! Et il n'est pas malhonnête que le métier de soldat rapporte de l'argent.

— Il convient, dans ce cas, et pour que Dieu te pardonne, que tu consacres une partie de ton pécule à le glorifier.

— Je le ferai ! Lorsque notre maison sera construite, je donnerai le restant à l'évêque, pour qu'il fasse peindre un beau retable.

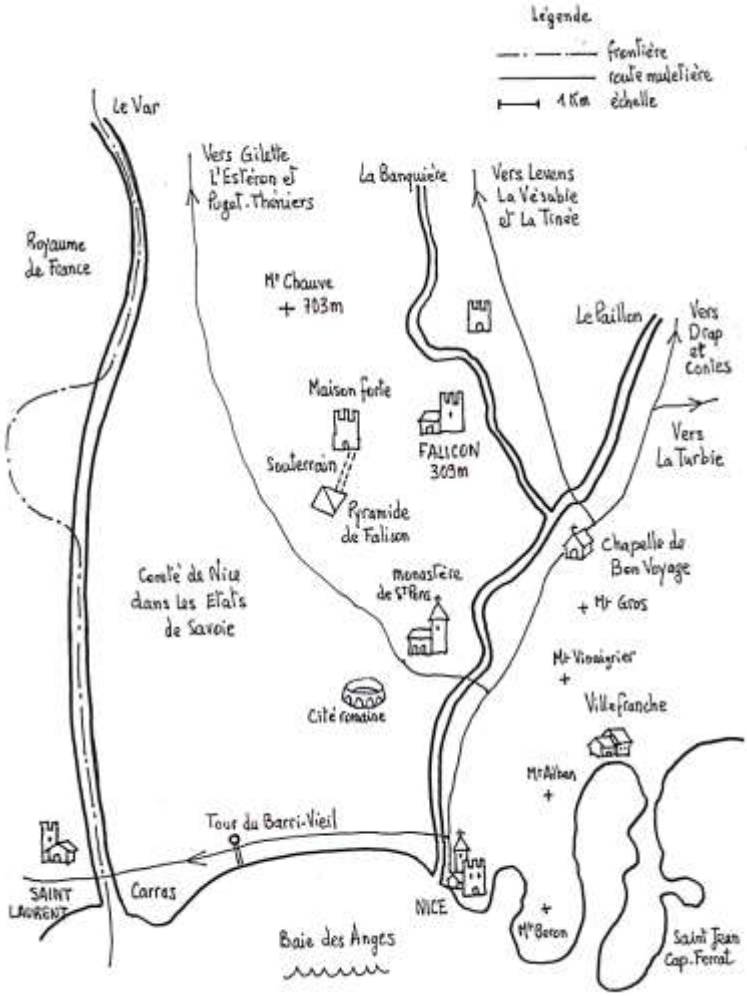
— Nous lui demanderons de faire représenter des scènes de la vie de ma sainte patronne : lorsqu'elle lave les pieds de

Jésus avec ses cheveux, lorsqu'elle débarque en Provence, et lorsqu'elle trouve refuge dans la grotte près de Marseille[58].

— Nous le ferons. Assurément, nous le ferons, répondit le jeune homme, persuadé d'avoir trouvé dans le nouveau fief de Falicon un véritable Éden.

[58] La paroissiale de Contes, non loin de Falicon, possède un retable dédié à Marie-Madeleine et peint vers 1540 par l'atelier de François Brea.

Falicon et la pyramide dans le pays niçois



Repères

L'histoire européenne : la confrontation entre François I[er] et Charles de Habsbourg a débuté avec l'élection de ce dernier au trône du Saint Empire Romain Germanique le 28 juin 1519. Le roi de France, écarté du trône impérial, a mené tout au long de son règne une lutte acharnée contre Charles Quint. Il a engagé une suite de guerres pour conquérir les Flandres, le Roussillon et le Milanais. Son armée, victorieuse à Marignan en 1515 contre une coalition d'États italiens, a été défaite à Pavie en février 1525, et le roi, prisonnier sur le champ de bataille, a été retenu en Castille. Il a signé à Madrid un traité où il promettait de renoncer à ses prétentions sur l'Italie. Reniant ce traité, une fois libéré, il est reparti en guerre en janvier 1528 pour assiéger Naples. À nouveau vaincu, il a signé par l'intermédiaire de sa mère Louise de Savoie et de sa tante Marguerite d'Autriche, le 5 août à Cambrai, un nouveau traité connu sous le nom de *Paix des Dames*.

L'armée impériale menée par Charles de Bourbon a forcé les portes de Rome en 1527. Elle a mis la Ville Éternelle à sac et a retenu prisonnier le pape Clément VII. Apparemment réconcilié, le souverain pontife a déposé sur la tête de Charles Quint la couronne du Saint Empire le 24 février 1530 à Bologne. La mort de François Sforza, duc de Milan, le 24 octobre 1535, a réactivé les ambitions françaises sur le Milanais. François I[er] a envahi le duché de Savoie avec une armée de 40.000 hommes au printemps 1536. Le duc Charles III de Savoie, chassé de Chambéry, a trouvé refuge à Turin, Verceil et Nice.

L'armée impériale, après la prise de Tunis, a remonté la péninsule italienne pour protéger Milan. Mais, contrairement aux demandes répétées du souverain savoisien, Charles Quint n'a pas engagé ses compagnies dans la reconquête du Piémont et de la Savoie. Il a décidé, pour faire céder les Français, de porter la guerre dans le royaume de France. Antonio de Leiva, duc de Terranova (1480-1536), militaire espagnol originaire de Navarre, général en chef des troupes impériales du duché de Milan, conseilla à Charles Quint de pousser son avantage vers la Provence. Une armée de 50.000 hommes et 3000 cavaliers appuyée par la flotte de l'illustrissime Andrea Doria s'est réunie à Nice. Elle a passé le fleuve Var le 25 juillet de l'an 1536, s'est

emparée d'Aix-en-Provence le 13 août de la même année, mais n'est pas parvenue à conquérir Marseille. Épuisée par la faim et la maladie dues à la *politique de la terre brûlée* pratiquée par Anne de Montmorency, l'armée impériale s'est repliée à Nice au mois de septembre et a repassé les Alpes.

La commune de Falicon : d'une superficie de 517 ha, elle jouxte la commune de Nice sur sa limite nord. Le nom peut venir de la racine germanique *fal* variante de *pal* qui signifie une hauteur. La construction du village sur un éperon rocheux dominant les gorges de la Banquière peut attester cette proposition. Le lieu était occupé par les Celto-Ligures et les Romains, il possédait un château construit par les moines bénédictins de l'abbaye de Saint-Pons. D'abord possession des moines de Saint-Pons, le fief a été partagé, à partir du XVI^{e} siècle, entre des coseigneurs : les Marquesan, les Tonduti et les Rainaldi. La pyramide, qui se trouve sur le flanc nord de la colline de Gairaut, marque l'entrée de l'aven de la de La Ratapignata (chauve-souris). Son édification, sur une grotte composée de deux salles, demeure mystérieuse et aucune datation précise n'est avancée par les historiens. La Bastide construite au XVI^{e} siècle, non loin de la pyramide, était la demeure seigneuriale des Tonduti de l'Escarène. Elle est de nos jours intégrée dans un lotissement éponyme. La présence d'une maison forte, en lieu et place de la Bastide actuelle, et d'un souterrain reliant cette demeure à la grotte de La Ratapignata relève de la fiction romanesque.

Garcilaso de la Vega : homme de lettres espagnol né à Tolède vers 1500 et mort à Nice le 14 octobre 1536. Son œuvre littéraire, écrite entre 1526 et 1535, a été publié à titre posthume à Barcelone sous le titre : *Les œuvres de Boscan avec certains de Garcilaso de la Vega* (1543). Cet ouvrage a ouvert l'époque de la Renaissance littéraire en Espagne. Il a été blessé le 19 septembre au Muy (la tour du Muy où il a été blessé existe toujours) ; il est mort à Nice le 13 ou 14 Octobre 1536. Son épouse a fait transférer ses restes à Tolède.

Les reliques de Marie-Madeleine à Saint-Maximin : les ossements découverts à Saint-Maximin, dans une tombe paléochrétienne en 1279 par le comte de Provence Charles II d'Anjou, ont été placés dans un

reliquaire au cœur de la superbe basilique gothique dont la construction a débuté en 1295. Le reliquaire médiéval a disparu à la Révolution française. Celui qui est, aujourd'hui, présenté date de 1860. Il contient un crâne, qui serait celui de Marie-Madeleine.

Satan et le satanisme : selon la tradition chrétienne, Dieu, après avoir créé le Ciel et la Terre, s'est entouré d'anges dont Lucifer était le plus beau. Lucifer, libre de choisir sa voie, est entré en rébellion contre le Créateur. Ce dernier a créé l'enfer pour l'y loger, et c'est en ce lieu que Lucifer est devenu Satan. Le *prince des ténèbres*, par haine de l'homme, est devenu son pire ennemi : il est retourné au paradis déguisé en serpent et a séduit Ève pour forcer l'homme à se séparer de Dieu. Il ne cesse, depuis, de le poursuivre. Le satanisme désigne le culte conscient et volontaire de Satan (messes noires et pactes diaboliques).

Bibliographie :

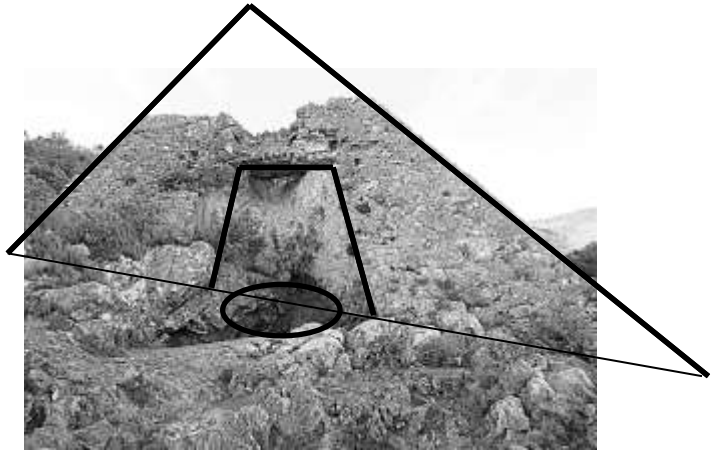
L'historien Hervé Barelli : *Beurre Raves et Pissalat* – Serre, 2008.
Charles-François Bouche : *Essai sur l'Histoire de la Provence* – Charles David éditeur du roi, 1785 (books.google.fr).
Jean-Baptiste Honoré-Raymond Capefigue : *François I^er^ et la Renaissance* - Paris, Amyot, 1845 (books.google.fr).
L'historien André Compan : *Histoire de Nice et de son Comté* – Serre, 1978.
Albert Cirodde : article du Courrier de Cannes daté du 1er juin 1871 (cannes.com).
Hungar, Bény et Duvivier : *La Pyramide de Falicon et la Grotte des Ratapignata* – IPAM, 2008.
Camille Pitollet : *Bulletin Hispanique* d'Avril-Juin 1936.
L. Rostan : *L'Eglise de Saint-Maximin* - Perreymond-Dufort et Vian, 1839 (books.google.fr).
Paule et Jean Trouillot : *Guide Historique des 163 communes des Alpes Maritimes* – autoédition, 2006.
Nice Historique de juillet-octobre 2003.

Illustrations :

Première de couverture : détail de de l'armure au Lyon dite de François I^er^, (musée des Invalides).

Page 1 : blason de la commune de Falicon. Ce blason a été conçu par Charles-Alexandre Fighiera et Gustave Adolphe Mossa dans les années 1960 : « Parti de gueules et d'or, à la crosse de l'un en l'autre ».
Page 5 : gravure de Durer, (musée des Beaux-Arts de Colmar).
Page 61 : salamandre couronnée, emblématique de François I^{er}, moulée sur une couleuvrine coulée vers 1520 (musée des Invalides).
Page 129 : détail d'une fresque réalisée dans la salle des mariages de la mairie de Falicon par l'artiste-peintre Pierre Manzone (1915 – 2005) et datée du 9 septembre 1987
Page 161 : la pyramide de Falicon.
Quatrième de couverture : détail d'une fresque de la chapelle Saint-Florent à Bastia-Mondovi (Ligurie italienne).
Photographies de l'auteur.

La pyramide de Falicon face sud-est en 2017
Porte et entrée de la grotte de La Ratapignata



Du même auteur

La Pala
Prix de littérature des Traditions niçoises 2004

La Gorgone

Route Pagarine
Prix de littérature des Ecrins — René Desmaison 2009

Le Testament de Canavesio
Prix des Arts et Lettres de France 2010

L'Avocat des Gueux
Prix de littérature Claude Favre de Vaugelas 2012

La Félonie des Grimaldi
Grand Prix du monde Francophone 2012

La Passion de Mathieu d'Anvers

Le Secret des Princes
(Les Editions ROD)

Recueils de nouvelles bilingues
Pascalinou - La Prom
La montre du Diable Bleu
(Les éditions Baie des Anges)

Le Mystère de Falicon
www.christian-maria.fr
ISBN : 2-9521957-8-1
EAN : 9782952195782
Réalisé sur les presses de l'imprimerie ICN
Dépôt légal septembre 2017
Tous droits de reproduction réservés